

AARON COMETBUS



UN  
BESTIAIRE  
DE  
BOUQUINISTES

TEARS  
OF THE  
CHEETAH

and other tales  
from the desert





Note de la maison d'édition :

L'idée que le masculin représenterait le neutre, l'universel, constitue une forme insidieuse de domination patriarcale dissimulée dans la langue française.

Mobilisé-e-s sur cet enjeu essentiel qu'est l'écriture inclusive, nous avons cherché dans la traduction comme dans la quatrième de couverture à rendre compte au mieux de la diversité des genres, tout en restant fidèles au texte original.

Traduction française du fanzine Cometbus # 56 : *A Bestiary of Booksellers*

© Aaron Cometbus 2015

Mis en pages et édité par les Éditions Tahin Party

contact@tahin-party.org

tahin-party.org

Revu et corrigé par les Éditions Fragmentaires

clindeuil999@yahoo.fr

©Aaron Cometbus 2020



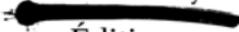
ISBN 9782912631305

AARON COMETBUS

# UN BESTIAIRE DE BOUQUINISTES

---

*Traduit de l'anglais (américain) par Emmanuel Parzy*

Tahin Party  
  
Éditions  
Fr<sup>a</sup>gm<sup>e</sup>nt<sup>a</sup>ir<sup>e</sup>s





LE BROUILLARD S'ÉLÈVE AU-DESSUS DES PELOUSES d'une pittoresque petite ville provinciale du Connecticut. L'aube mène les habitants sur la grand-place, où ils prennent leur café latte du matin avant d'attraper le train de banlieue.

Mais que voilà ? Au centre du hameau est apparu un camp, une armée d'envahisseurs, un genre de manifestation – tout y est, même les caisses vides qui pourraient servir de piédestal. Un rassemblement de barbus, de gens étranges, de... Ah, il ne faudrait pas prononcer certains mots à haute voix.

Les joggers s'arrêtent en pleine course, frappés d'horreur face à cette transgression ouverte de la règle capitale : normalement c'est eux qui descendent en ville, pas l'inverse.

Comme pour confirmer leur peur, un appel résonne :  
« Eisenberg ? Rosenberg ? Rosenzweig ? Schwartz ? »  
« Schulman ? Levi ? Krensky ? Cometbus ? »

Oui, tous les habitués sont là, toute la clique des bouquinistes de New York. Une bande de fous, avec à sa tête le plus enragé du lot : Adam, roi des bouquinistes acariâtres. C'est lui qui se fait virer le plus souvent, qui a généralement la moitié de son petit-déjeuner sur sa chemise et la braguette ouverte.

C'est le patriarche de la famille, le général de cette armée

hétéroclite. Il entre en premier – pas seulement à cette bourse aux livres, mais à toutes celles dont il n'a pas encore été banni. Ce n'est pas uniquement dû à son ancienneté, quoi qu'il fût proche de la barre des soixante-cinq ans, mais aussi au fait qu'il arrive en ville avec une semaine d'avance pour réserver sa place.

Avec son fidèle acolyte, Byron – connu, sans rancune, sous le nom de Numéro Deux – Adam refait chaque jour le trajet d'une heure depuis Sheepshead Bay pour être sûr que son cageot, au tout début de la file, n'a pas été retiré par des concurrents, gardiens ou aristocrates locaux qui craignent cette invasion annuelle de leur domaine, et préfèrent que leur bourse aux livres reste un événement calme et distingué.

Ironiquement, Adam et les autres bouquinistes sont une race noble, avec un code d'éthique en tout point aussi strict que celui des PTA/DAR<sup>1</sup>. Quoique bruyants, grossiers et débraillés, ils sont fiers. La profession repose sur la confiance, et aucune transgression de ses principes n'est prise à la légère. Celui qui demande huit dollars pour un livre broché, par exemple, est considéré comme un voleur de grand chemin. Refuser les traditionnels « *twenty points* » (vingt pour cent de remise) à un collègue bouquiniste est un crime capital. Et Dieu pardonne l'escroc qui organise une bourse aux livres uniquement pour se réserver les meilleures pièces !

Même l'organisation de la file d'attente est anarchiste, dans le meilleur sens du terme. Non seulement les bouquinistes gèrent l'ordre de la queue, mais ils y amènent un minimum de bonnes manières. Vous aurez beau avoir réservé votre place depuis longtemps avec un cageot, la revendiquer en arrivant au tout dernier moment est considéré inconvenant. La période de chauffe avant l'ouverture est importante, car elle force amis, ennemis et inconnus à rester côte à côte et à s'harmoniser.

---

<sup>1</sup> PTA : Parents Teacher Association : association des parents d'élèves ;  
DAR : Daughters of the American Revolution : organisation féminine liée à la droite conservatrice. Toutes les notes sont du traducteur.

Les règles peuvent sembler arbitraires, mais leur effet le plus direct est de créer un esprit de courtoisie et de coopération. L'entraide est au cœur de la profession de bouquiniste, pas la compétition, ni l'intérêt personnel – chose naturellement facilitée par le fait que chaque bouquiniste possède une spécialité. Certains ont des boutiques, d'autres vendent en ligne. Certains se spécialisent dans les livres de cuisine, d'autres dans les livres pour enfants, ceux d'histoire ou les éditions originales. À chaque bourse, un troupeau considérable d'imbéciles va vers les manuels techniques et scolaires, mais ce ne sont pas de vrais bouquinistes. Idem pour les hardes de femmes Mennonites qui, autant que possible en habits du seizième siècle, se précipitent au rayon roman à l'eau de rose lors des bourses en Pennsylvanie rurale. Elles laissent chevaux et carrioles garés à l'extérieur. Mais je digresse.

Les bouquinistes ont leurs propres lois, voilà l'important. Toute opinion ou autorité extérieure est ignorée, depuis les commentaires sarcastiques des « civils » jusqu'aux instances bénévoles des bourses aux livres. Au moins, ces derniers tolèrent l'armée d'envahisseurs, car la moitié des bénéficiaires pour leur bibliothèque municipale seront levés lors de la première heure, grâce à des bouquinistes comme Adam qui achètent en gros. Pas grâce à Adam lui-même, comme nous le verrons, mais à ses semblables. Et chacun d'entre nous est plus semblable à Adam que nous ne voudrions bien l'admettre. Même les snobs locaux.

À chaque regard soupçonneux, Adam répond par un rot et se gratte le derrière, car il connaît bien la vie de l'autre côté du fossé. Autrefois il fut comme eux, en costume et au boulot huit heures par jour – participant à « l'effort de guerre », rien de moins. Une dépression nerveuse vers la quarantaine le transforma en bouquiniste. Ce fut le début de sa longue et industrielle deuxième vie, le cheminement qui le mena ici. En l'observant, personne ne se douterait de rien. La partie sur la dépression nerveuse, oui, bien sûr. Mais le reste ?

L'appel terminé, les troupes rompent le rang, frottent leurs yeux et s'étirent. Tous ont l'air exténués d'avoir dormi dans des voitures déjà pleines à ras bord de livres, surtout celles des bouquinistes de rue qui servent aussi d'espace de stockage.

Mais chacun parle de bon cœur. Ils forment de petits groupes, échangeant potins et contrariétés. Les discussions ne traitent ni de sentiments, ni des autres sujets que les groupes d'hommes sont censés aborder. On ne parle pas de livres, sauf de l'excitation de la chasse et de l'occasionnelle trouvaille d'exception. C'est de la vente de livres dont ces types – quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre eux sont des gars – peuvent parler des jours entiers : combien c'était mieux avant, quels outrages moraux furent récemment perpétrés au sein de ce qui fut une noble profession.

C'est un métier solitaire, et ces instants sur le parking avant l'ouverture restent la principale activité sociale pour beaucoup de bouquinistes, surtout ceux qui vendent sur internet. Qui peut leur en vouloir d'être légèrement passésistes ? La profession est par nature entièrement centrée sur les choses du passé.

Adam monte immédiatement dans les tours. Avec son accent brooklinien quasi incompréhensible, il crie et agite les bras comme pour s'envoler. Lui et Byron forment un duo insolite : une voix qui ne se baisse jamais, et une autre qui jamais ne s'élève. Adam surchauffe et tempête ; Byron reste monotone et égal, un charabia encyclopédique sortant sans interruption de sa bouche. Sa connaissance des livres – avec ces types il n'y a pas d'autre connaissance possible – est presque inégalée. Je ne parle pas du contenu des livres, mais de leur histoire éditoriale et de leur valeur relative.

Si vous devez authentifier une dédicace rare de Salinger, Byron est votre homme. Il peut différencier l'original de la contrefaçon, même sur les versions à initiales que JD offrait aux filles mineures. En plus, Byron est content d'aider. Sa générosité n'a pas de limites. Elle compense sa loquacité, mais

nous aborderons ce sujet dans le prochain chapitre. L'heure d'ouverture de la bourse aux livres est proche.

Le compte à rebours commence. La tension est palpable. Puis enfin, la queue de cheval grise d'Adam disparaît par la porte, et la course commence. « Marchez ! Marchez ! » crient les bénévoles, alors qu'une centaine de barbus, dans un sprint effréné, culbutent et dérapent sur le sol de la cafétéria de l'école municipale. On dirait un mariage hassidique, lorsque les étudiants des yeshivas versent de l'huile sur la piste de danse.

Pour les civils, les bouquinistes sont des barbares, dégoûtants de sueur quand ils attrapent sauvagement des livres et forment des piles de butin vacillantes, hâtivement recouvertes de draps pour être récupérées plus tard. Mais ce qui semble être une rixe à l'œil novice est en réalité un ballet magnifiquement chorégraphié. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bagarres occasionnelles, ni qu'Adam y est étranger. Après tout, une foire aux livres est une compétition, dans laquelle comptent à la fois la connaissance, l'endurance physique et la vitesse. Mais comme pour un concert de hardcore du début des années quatre-vingts, ça ne semble violent et chaotique qu'à distance. En première ligne, là où est l'action, tout le monde se soutient.

« Un Foucault pour toi, mon ami », me lance Adam en coinçant un livre sous mon bras, alors qu'il passe à genoux pour fouiller les cartons sous les tables. Pour lui, tout ce qui n'a pas la valeur d'une carte de l'Atlantide est à jeter, trop commun pour s'en encombrer.

« Attrape », crie Byron. Un exemplaire de l'Oxford English Dictionary en deux volumes est jeté par-dessus la foule, rebondit sur une table et manque décapiter un bénévole âgé avant que je ne l'attrape en plein vol. La loupe y est encore intacte.

Je suis bientôt capable de retourner la faveur. « Rouleaux de la mer Morte sur leurs papyrus originaux, plus un frag-

ment inédit de la Pierre de Rosette ». Typiquement le genre de chose trop spéciale, précieuse et chère pour moi, mais qui devrait marcher sur internet pour un spécialiste de l'antique et des raretés.

À son expression, Byron semble me faire une faveur en me soulageant des deux ouvrages. « Laisse-moi te dire, les Pierres de Rosette ne se vendent plus comme autrefois. J'en avais une copie signée, et j'ai juste réussi à la vendre parce que quelqu'un à Singapour la voulait comme paillason. »

Déjà, on entend Adam crier vertueusement. Comme à chaque bourse aux livres, après avoir fait la queue pendant une semaine, il sort comme un ouragan au bout de dix minutes. C'est le même refrain entendu chaque année dans toutes les villes le long de la côte Est. Le chant des sirènes sans lequel les bouquinistes de New York se sentiraient seuls et perdus.

« Elle a été pillée, cette bourse a été pillée ! Une bande d'escrocs ! Rien ! J'ai rien trouvé – il n'y a rien ici ! »



## B is for Byron

ADAM, DONT NOUS AVONS PARLÉ AU PREMIER CHAPITRE, sort en trombe de chaque bourse aux livres avec les mains quasiment vides. Le peu qu'il ramène chez lui est tellement étrange et ésotérique qu'il lui est impossible d'en faire son gagne-pain. Mes yeux brillent d'envie lorsque je regarde ses étagères, ce qui est de mauvais augure. Les livres que j'aime, comme le remarque Adam, personne au monde ne les achètera.

À cause de son tempérament tumultueux – et de sa générosité, m'offrant des pépites telles qu'*Uniformes de l'armée coréenne* –, Adam est probablement le seul bouquiniste au monde à ne pas amasser compulsivement de stock. Ce dont il ne tire aucun avantage : son appartement reste quand même une porcherie inhabitable, pleine de saletés accumulées au fil des ans. Il vit à peine au-dessus du seuil de pauvreté.

Heureusement, l'entêtement et l'incapacité à changer ne serait-ce que ses sous-vêtements sont récompensés à New York. Grâce au rigoureux contrôle des loyers, celui d'Adam est à peine plus élevé qu'à l'époque de son emménagement, il y a trente-cinq ans. Il incarne le cauchemar de tout propriétaire immobilier, ce qui en fait un genre de héros à mes yeux. Ma

copine s'en est aperçu ; ce fut même une des raisons de son départ. « C'est ça que tu veux devenir ? »

Eh bien, merde. Admirer la ténacité d'une personne ne signifie pas qu'on veut lui ressembler. C'est un peu l'opposé, en fait. De toute façon, je n'en serais jamais capable. Adam n'a pas qu'un seul atout dans sa manche, mais deux. Il est propriétaire d'un appartement dans le Lower East Side, acheté pendant sa vie de jeune travailleur en costume cravate – mais il ne peut y habiter car ses frais d'hypothèque sont trop élevés. Un jour il y prendra sa retraite. Pour le moment, l'argent qu'il gagne en le louant lui permet de rester en vie.

C'est un bon résumé de New York – sauf si vous avez moins de soixante ans, auquel cas vous l'avez tout simplement dans l'os. Mais j'imagine que de nos jours, c'est la même chose partout.

J'ai déjà expliqué comment Adam et son acolyte Byron sont des opposés à plusieurs niveaux. Alors qu'Adam sort, ou se fait sortir de chaque foire au bout de quelques minutes, Byron reste jusqu'à l'ultime fin. Là où Adam est sélectif à l'excès, Byron amasse des caisses entières de livres et les charge dans son camion. Vous pouvez repérer son appartement à des kilomètres ; c'est celui dont toutes les fenêtres sont masquées par des livres. À l'intérieur, il y en a également plein la baignoire.

Mais nous ne sommes qu'au début de l'histoire. Ce que Byron a acheté aujourd'hui à la bourse peut rester emballé et stocké pendant des années. Jour et nuit, deux sous-fifres remplissent des bons de commande dans son entrepôt d'une zone industrielle du Queens, mais ce qu'ils expédient entame à peine les piles de stock. Pendant ce temps, Byron est en vadrouille, à la recherche d'autres titres à ajouter au catalogue.

Byron est membre de l'ABAA (l'Association des bouquinistes et antiquaires américains) et de six ou sept autres plus petites meutes de limiers papivores. Il cultive son réseau,

mais il a aussi le nez pour savoir où et quand déceler une bibliothèque. Classées dans un coin de son cerveau, il y a les dates de fin de bail de toutes les librairies, les heures probables d'effondrement de chaque vieux toit de monastère, et les cartes au trésor vers toutes les caves d'ermite contenant des piles de livres.

Quand le téléphone sonne, c'est Byron au bout du fil neuf fois sur dix. Les trésors littéraires de la ville ont été débusqués en métro un par un et stockés en banlieue ? Aucun problème. Une mission classique. Il forme une équipe pour séparer les pépites de la glaise et les ramener chez lui.

D'autres missions sont plus intéressantes, comme celle du collectionneur compulsif de science-fiction dont la maison fut condamnée. Il avait hérité d'une fortune, entièrement dépensée dans des clubs de strip-tease et en doubles livres de poche Ace<sup>2</sup>. Il était tellement fainéant, tellement crade, qu'il ignora toilette bouchée après toilette bouchée, jusqu'à ce qu'un océan de matières fécales ne devore les murs porteurs dans sa cave. Au final, feu le riche héritier emménagea dans sa voiture, garée dans le jardin. Dans l'heure précédant l'effondrement de la maison, Byron et nous autres étions en tenue de protection en train de sauver des Philip K. Dick.

En général, Byron propose une offre pour la totalité de la bibliothèque. Il paie lui-même la moitié et se réserve cinq ou dix cartons des meilleures pièces – la « crème ». Puis Adam et les autres bouquinistes haut de gamme arrivent, les vétérans de la profession qui eurent autrefois des boutiques en dur, mais qui vendent maintenant dans des salons du livre ou sur internet. Chacun pioche dans le stock et repart avec un autre carton ou deux.

Il y en a toujours un qui prend plus que les autres, se démarquant de la tendance générale. C'est Evan, le mouton noir des bouquinistes new-yorkais, ainsi nommé à cause de

---

<sup>2</sup> Vieille collection de poche ayant la particularité d'inclure deux titres par livre.

son attitude de gagnant, sa bonne apparence physique et son heureuse vie familiale (sans oublier sa femme sexy). Après des années de métier, il vient d'ouvrir sa propre boutique, spécialisée dans les sciences. Une très mauvaise idée, mais Evan réussira probablement ; c'est généralement ce qui arrive à quiconque travaille dur et se focalise sur sa passion. De plus, Evan peut se permettre ce risque. Il a acheté le bâtiment – une ancienne banque – avec l'argent gagné sur une unique et heureuse trouvaille.

Le reste des livres est pour les ramasse-miettes. Contre une bouchée de pain, ils prennent deux ou trois milliers de poches, exactement ce que recherchent leurs clients – des gens qui lisent surtout dans le métro et se fichent de l'état ou de l'édition. En contrepartie, les ramasse-miettes doivent embarquer tous les restes et se débrouiller pour en faire don ou s'en débarrasser.

Byron a joué sa partie dans les premières cinq minutes, mais il est aidant et sociable à l'excès. Il reste donner un coup de main à chaque bouquiniste, jusqu'à la fin. Pour Byron, la motivation pécuniaire n'est qu'incidente. L'important, c'est la camaraderie et la conversation, et de s'assurer que chacun ait sa chance. « Cette édition a un umlaut sur un "q" de la page 327, explique-t-il. C'est la conséquence d'une grève des typographes en Inde... »

Entre les ventes de bibliothèques, les visites chez les particuliers et le transport, la vente de livre est plus sportive qu'on pourrait croire. Mais Byron ne se plaint pas. Même s'il se réfère aux vendeurs de rue par « les garçons » et aime parler comme un vieux croûton, il est en réalité plutôt jeune, juste la moitié de l'âge d'Adam. Ses yeux pétillent comme ceux d'un gamin, surtout lorsqu'il parle de tout ce qu'il reste à faire.

Ni Byron, ni aucun autre de son genre ne correspondent à l'image d'Épinal du bouquiniste en fumeur de pipe excentrique, veillant sur une boutique chaleureuse et encombrée. Une vie de boutiquier serait trop sédentaire pour eux.

Ils aiment trop la traque et les curiosités sur lesquelles ils tombent, que personne ne pourrait trouver dans les rayons d'une librairie. Ils apprennent toujours de nouvelles choses, ce qui permet au métier de rester intéressant, ou au moins à repousser leur suicide un jour de plus. Les mois et les années passent, et tout le monde est surpris de les retrouver lors d'un nouvel appel, criant : « Ici ! »

Je ne veux pas dire que les bouquinistes sont d'un genre particulièrement morbide ; disons que pour eux la mort n'est un sujet ni tabou, ni sacré, ni très éloigné. Elle fait partie intégrante du métier, qui tourne grâce aux mauvaises nouvelles. Comme dit Byron : « Quand on m'appelle, c'est que quelqu'un est soit sur la paille, soit expulsé, soit mort. »

Et pourtant, le plus triste des coups de fil annonçait clairement une bonne nouvelle. Il venait d'un collectionneur du nord de l'État nommé Manny Hirsch, fier papa, ayant tardivement engendré un fils.

Le problème ne venait pas de son fils, ni de l'incroyable bibliothèque amassée par Manny. Le problème était sa femme. « Soit les livres disparaissent, lui dit-elle, soit c'est moi – avec le gamin. »

Vous pourriez penser que Byron, Adam et les autres feraient corps avec un amoureux des livres se trouvant dans une telle situation, mais non. Ils avaient déjà vu trop de mariages brisés par le désordre, et peuvent témoigner de l'accumulation comme maladie. Mais leur manque de compassion venait surtout du fait qu'ils étaient eux-mêmes déjà passés par là. Sans compter que collectionneurs de livres et bouquinistes sont deux espèces différentes.

Combien de civils ont déjà gaspillé leur salive, discourant sur la librairie qu'ils ouvriraient une fois à la retraite pour se la couler douce ? C'était insultant. Ces imbéciles ne connaissaient rien au métier et s'en contrefichaient. Sous le prétexte foireux de monter un stock, ils amassaient des montagnes de livres, mais préféraient mourir plutôt que se séparer de la

moindre pièce de leurs « inestimables » bibliothèques.

Ils pensaient qu'acheter des livres leur permettait de gagner du temps, mais soit leurs calculs étaient faux, soit ils tombaient sur un os. Et alors Byron venait acheter la totalité de leur rêve pour trois francs six sous, et montait une équipe pour emballer le tout.

Manny fut le premier collectionneur compulsif à se faire délester de son vivant. Une armée de gens bizarroïdes vinrent vider ses étagères, exposant des murs qui n'avaient plus vu la lumière du jour depuis des décennies. Pendant ce temps, il était dans la pièce à côté, essayant de consoler son épouse et leur fils nouveau-né, tous deux en larmes.

Elle était de quarante ans sa cadette. Le rituel de circonscription de leur fils était prévu deux jours plus tard, et d'ici là tous les livres de la maison devaient avoir disparu.

La bibliothèque de Manny n'avait pas d'égale, car chacun des volumes qui la composait était une pièce unique : des éditions que personne n'avait jamais vues, d'auteurs dont personne ne pouvait prononcer les noms, et que probablement personne n'achèterait jamais. Typiquement ma préférence en matière de livres, le genre qu'Adam me donne par dégoût.

La plupart étaient des rebuts de bibliothèque, ce qui les rendait particulièrement invendables car par principe, peu de bouquinistes et encore moins de libraires ne proposent d'ex-libris. Étant directeur de la bibliothèque municipale, Manny avait simplement commandé tout ce qui existait en traduction anglaise. La bibliothèque de sa petite ville possédait la meilleure sélection du pays en fiction étrangère, dont aucun client n'empruntait jamais le moindre volume. Au bout de quelques semaines, Manny mettait chaque livre au rebut et le ramenait amoureusement chez lui pour sa collection. Chaque mur, étagère et placard de son appartement était rempli du sol au plafond, sur trois rangs de profondeur.

Manny semblait avoir passé sa vie en perpétuel touriste, s'essayant un peu à tout. Une fois âgé il tomba en religion,

ou du moins en choisit une. Réalisant que les livres ne lui offriraient pas l'immortalité, Manny opta pour un fils – un héritier, pour perpétuer son nom.

Un mois plus tard, Byron apporta la nouvelle : La femme de Manny était tout de même partie, et avait gardé l'enfant.

Je lui écrivis une lettre :

« Si ça peut te consoler, tu as vendu ta bibliothèque aux bonnes personnes. J'ai gardé des centaines de tes livres pour ma collection personnelle. »

Dans vingt ans, quelque jeune loup m'écrira la même chose.





NOUS AVONS DÉJÀ ABORDÉ LE CODE MORAL très strict des bouquinistes nord-américains. Plus loin, nous parlerons de leurs rites nuptiaux et étudierons en détail leur habitat naturel.

Mais avant ça, nous devons impérativement découvrir un code d'un genre différent : leur très spécifique dialecte. Il s'est très probablement développé au cours de transactions, mais il s'applique maintenant à toutes les facettes de leurs vies. Comme pour tout langage, sa structure permet de deviner ce que ses pratiquants trouvent admirable. La preuve en est de sa quantité de termes pour qualifier les comportements considérés comme tabous.

Laissez traîner vos oreilles devant n'importe quelle bourse aux livres et vous entendrez des barbus râler au sujet de « *pikers* », « *schlockers* », « *scanners* » et « *dingers* ». La dernière bourse était remplie d'« ARC », se plaignent-ils, avec « plus d'Harold Robbins que de Tom ». Chaque livre était « choqué », « insolé » ou « gauchi ».

Les conversations contiennent tant de jargon qu'elles deviennent aussi impénétrables que la page bridge du Times. Curieusement, chaque terme de leur lexique semble avoir une

connotation négative.

Les facteurs d'éloge ou de critique en usage dans la culture majoritaire ne sont jamais abordés. Statut social, apparence extérieure, prouesses physiques ? Ces choses n'ont aucun intérêt pour des bouquinistes qui ragotent sur leurs collègues ou insultent clients, civils et bénévoles de bourse aux livres.

Les castes ou classes sociales n'ont pas plus d'importance. Un échec génère autant de respect qu'un succès, sinon plus. Les succès honnêtes sont plutôt rares, et dans cette profession rien n'est plus estimé que l'honnêteté.

Évidemment, toute culture prétend valoriser l'honnêteté, mais c'est entre les lignes qu'on trouve les différences. En règle générale, la façon dont sont dites les choses joue beaucoup sur ce qui est admis comme vérité. Ce n'est pas vraiment le cas dans le monde des bouquinistes, où les réputations se jouent en une évaluation éclair de l'état et de l'édition. La vérité brute est respectée, pas les mondanités ni les pieux mensonges. C'est peut-être une des causes du célibat de tant de bouquinistes – mais ça n'explique pas tout.

Pour un bouquiniste, l'honnêteté évoque également une sensibilité désuète et un sens social des responsabilités. Une affaire honnête se doit d'être juste, bénéficiant à chacune des parties impliquées, avec des articles de qualité sur lesquels personne ne tire un avantage disproportionné par rapport aux autres.

Ce qui ne signifie pas que deux bouquinistes réussiront à se mettre d'accord sur un ensemble de règles. Chacun suit sa ligne de conduite, selon laquelle tous les autres sont jugés et désignés coupables. Aucune, cependant, n'est aussi stricte, arbitraire et hurlée sur les toits que celle d'Adam, roi des bouquinistes acariâtres. Dans ce genre de conflits, il est l'arbitre ultime, le gardien des normes morales de la profession, au moins dans la métropole new-yorkaise.

Pour Adam, tous les vendeurs sont des escrocs. Chaque vente est pillée avant l'ouverture des portes au public, et

« pleine de BR » (*Bad Religion*, pour un bouquiniste, n'est pas un groupe de musique mais une catégorie).

Les clients ? Ne lancez pas Adam. Ce sont les pires, la racaille du genre humain. Ça explique pourquoi son expérience de libraire fut aussi courte que ratée. Il virait les clients s'ils venaient lui demander *Sa Majesté des Mouches*. « Abruti ! Tu aurais dû le lire au collège ! Ici c'est une librairie, pas une crèche ! Fous-moi le camp ! »

Avec un tel comportement, il ne faisait que perpétuer une longue tradition de bouquinistes irascibles, le genre à déchirer un livre en deux quand un client essaie de le négocier à la moitié de son prix. Les bouquinistes tels qu'Adam ont en eux quelque chose des rabbins de l'ancien temps, coupant les cheveux en quatre sur ce qui est *kascher* ou *treyf*<sup>3</sup>. Mais il serait plus facile de les ignorer si leurs jugements n'étaient pas si souvent justes.

Voyons quelques autres spécimens de bouquinistes.

« Gangsta » est un natif du Bronx qu'on imaginerait plus brandir une batte de base-ball dans la rue que sur un terrain de sport. Il est également professeur de lycée, et son amour pour la littérature gothique n'a d'égal que sa connaissance du sujet. Il est du genre loup solitaire, et ne respecte que ses propres règles.

Lors d'une bourse, il arriva en avance et demanda les toilettes. Il s'y cacha environ une heure, en équilibre sur la cuvette pour ne pas être vu. À huit heures pétantes, quand un galop de barbus se fit entendre, il bondit de sa cabine et battit Adam au finish sur une très coûteuse édition originale de Willa Cather.

Oh, combien G-man jubila ! Mais cinq ans plus tard, il fit don du livre à la même bourse, et pris humblement place au bout de la file. Il s'était rendu compte que son coup n'avait eu comme victime aucune figure d'autorité, seulement une

---

3 *Treyf*: En yiddish, un aliment interdit par la religion juive. C'est l'inverse du terme *kascher*.

bande de proscrits et de misanthropes. Quand il s'intégra à la société des bouquinistes, son surnom Gangsta disparut. La plupart des gens l'appellent Gary, maintenant.

À ses côtés, il y a « Linebacker » Lenny, un homme rondelet qui sent mauvais et n'est pas très rapide sur ses jambes. Personne ne sait d'où vient son surnom, mais il est utilisé affectueusement, car tout le monde aime Lenny. Il est spécialisé dans les gros livres reliés, ceux que Gangsta – dans le jargon peu euphémique des vendeurs de rue – appelle des « armes » (ce qui fait de Lenny un « marchand d'armes »).

Lenny assiste parfois à des lectures publiques afin d'obtenir des dédicaces très recherchées, mais son fait d'arme fut lorsqu'il croisa Kurt Vonnegut au cours d'un dîner et se présenta à lui comme bouquiniste. La soirée se termina chez lui avec l'auteur saoul. Même Adam dû concéder qu'il s'agissait d'une façon honnête d'obtenir des éditions originales dédicacées.

Enfin, il y a « Piker » Paul. Quand un surnom péjoratif vous colle à la peau, c'est mauvais signe. Il n'est plus seulement utilisé par vos détracteurs, mais aussi par vos parents. L'injure prend définitivement place dans votre nom. Elle s'y sent comme chez elle.

Un *piker*, comme un *schlocker*, est un vendeur qui ne traite qu'avec des biens de qualité inférieure. Il ou elle ne présente aucune menace. Leurs stands ou boutiques prouvent clairement qu'ils ne lisent pas. Ils pourraient être inoffensifs, mais au sein d'une profession fière, ils sont un embarras, une honte. Et un *piker*, comme un *nebbish*<sup>4</sup>, est toujours en travers du chemin.

Tous les *pikers* sont méprisés, mais Paul l'est encore plus que les autres. Il fit son entrée au monde en tant que protégé de Byron à l'avenir prometteur. Déjà à cette époque il passait

---

4 *Nebbish* : Désigne un malheureux inoffensif, inefficace, faible, impuissant ou malchanceux.

pour un *schmuck*<sup>5</sup>, mais les autres le toléraient par respect envers leur ami et collègue.

Byron apprit à Paul les ficelles du métier et l'amena à des ventes. Lorsque Byron arrêta la vente de rue, Piker Paul récupéra ses tables, son stock, et la chose la plus précieuse que possède un vendeur de rue : les deux mètres et demi de trottoir que Byron avait défendu contre les flics et prétendants à la concurrence pendant une décennie.

C'est là que Piker Paul scella son sort. Byron lui avait refilé des plans pour obtenir des milliers de bouquins, mais Paul demanda de l'argent pour l'unique livre qu'il lui proposa en retour – un bouquin pourri, pour parfaire le tableau. La générosité de Byron est légendaire, mais il y a des limites à tout.

Au lieu de s'excuser ou de faire amende, Piker Paul fit ce que les mecs savent faire le mieux : il s'entêta à nier ses torts. Personne ne pouvait lui dire, à lui, ce qu'il devait faire. Et puis l'aide de Byron ne lui était plus utile ; il était grand, maintenant. La vente de livre n'avait plus de secrets pour lui.

C'était plus ou moins vrai. Un aveugle pourrait lui aussi s'en sortir dans une bourse aux livres. Il attraperait des livres rageusement et jouerait des coudes, mais au moins il aurait une excuse. Il ferait mieux que Paul, en réalité, car ses choix seraient aléatoires plutôt que systématiquement mauvais.

C'est le besoin de compétition qui perd le pauvre *piker*. Il pourchasse Byron et les autres, se jetant sur n'importe quel livre posé à côté de ceux qu'ils choisissent. Il ne vaut pas mieux qu'un *scanner* ou un *dingier* – les civils qui se servent de l'équivalent moderne du détecteur de métal pour trouver de l'or pendant les ventes. Leurs machines bipent et, tout excités, ils s'emparent d'un gros tas d'étrons fumants. Pendant ce temps, les vrais bouquinistes se jettent des sourires et secouent la tête, même ceux qui refusent de se parler. Les *dingiers* sont comme des jongleurs ou des bouffons, fournis

---

5 *Schmuck* : Peut désigner une personne stupide, ou quelqu'un d'odieux, méprisable ou détestable.

en guise de divertissement pour faire baisser la tension dans la salle.

Piker Paul est le roi des clowns, et son apparence contribue à cet effet : il est grassouillet, avec des lunettes et un épi sur la tête. Son short baggy et son ridicule sac en bandoulière, porté telle une écharpe honorifique, lui donnent l'air d'être déguisé en livreur de journaux psychopathe pour Halloween.

Mais ce n'est pas sa stupidité qui importe. C'est que l'attitude à la chacun-pour-soi de Paul ne paie pas. Dans un environnement d'aide mutuelle, il est ostracisé. Pendant une bourse, personne ne lui passe un livre ; personne ne lui envoie les restes d'une vente chez un particulier. Le négoce de livres paie peut-être son loyer, mais jamais plus, contrairement à son deuxième boulot pour lequel il semble mieux armé : l'immobilier.

Je ne dis pas que les bouquins sont une cause plus noble. Le cliché romantique de la vente de livres comme vocation honorable et altruiste reste inexact et fait plus de mal que de bien. Mais pour faire court, la réussite dans un commerce dépend de votre intérêt pour ce que vous vendez. Il faut aimer les livres, ou les haïr avec au moins autant de passion, comme seuls en sont capables les amoureux méprisés ou les apostats. C'est aussi valable envers les autres vendeurs : il ne faut pas les ignorer.

Les clients, c'est une autre histoire. Eux, vous êtes censé les haïr. Et les clients ont tendance à préférer les bouquinistes acariâtres et méprisants.

L'indifférence, voilà le vrai crime de Piker Paul – envers les livres, leurs vendeurs, et par-dessus tout, les codes qui les lient.



## **D is for Dollar Rack**

AU PREMIER CHAPITRE, NOUS AVONS SUIVI les bouquinistes du centre-ville à une bourse aux livres, en envahisseurs des banlieues huppées de New York. Puis nous les avons rejoints lors d'une visite chez un collectionneur. Comme les bourses aux livres, les collectionneurs tendent à prospérer hors des centres urbains, là où les loyers sont moins élevés et où ils ont la place pour bâtir des pyramides en livres de poche ou des Taj Mahal en volumes reliés.

Mais que fait un bouquiniste entre une bourse aux livres et une visite chez un particulier ? Ici, pour une meilleure compréhension, il nous faut tracer une ligne. D'un côté, il y a le libraire qui prend son comptoir pour un lutrin, et tient conférence face à un public de chats et ses piles branlantes de stock en attente d'évaluation. De l'autre, il y a le colporteur de livres, nerveux, anxieux, affamé, qui ne peut rester immobile ou s'asseoir plus d'une seconde.

Les membres de cette dernière catégorie sont moins visibles et glorifiés, car ils ne possèdent pas de boutiques en dur. Les raisons ne sont pas uniquement économiques, comme on pourrait le supposer. On peut y inclure tout une gamme de causes : de leur féroce indépendance à leur tempé-

rament farouche, de l'absence de moyens comme de citoyenneté américaine.

Ce sont de vrais outsiders de la vie économique américaine. S'ils doivent par aventure entrer dans une boutique, ils s'y faufilent comme des voleurs. Ils sont mal à l'aise avec les licences, les clients, les collecteurs d'impôt, les chaises. Ils restent constamment en mouvement, dans chacun des cinq districts. Les livres ne viennent pas à eux : ce sont eux qui vont les chercher sur place.

Un vendeur de textes religieux est repéré sur la passerelle de Lee Street. Le bouquiniste aux dents longues emballe son stock de commentaires sur la Torah et saute sur son brinquebalant destrier. Rapidement, un accord amical sinon bruyant est trouvé. Une visite chanceuse à un centre de récupération de Staten Island rapporte un lot complet d'éditions originales de John Cheever, toutes dédicacées par l'auteur à l'attention de son amante secrète. Aucune autre ville n'a de livres comparables à ceux de New York, et même si la compétition est sévère, un brin de chance et des nerfs solides font un bon limier à bouquins. À chaque endroit où des gens sont vus avec des livres sous le bras, il les arrête et demande : « Excusez-moi, mais où...? »

Pendant ce temps, le libraire continue à faire comme il a toujours fait et fera toujours, jusqu'à ce qu'avec maintes plaintes et lamentations, il doive fermer boutique. Il geint, expliquant que plus personne ne lit. Il feuillette avec flegme les piles de livres que lui proposent des personnes désespérées, et n'achète pour une fraction de leur valeur que les titres à la mode, les plus sûrs, ceux qui partiront vite de ses rayons. Il refuse le reste, ou alors le prend gratuitement pour le mettre dans ses bacs à un dollar. Son héros est Roger Mifflin, le charmant conteur dans *The Haunted Bookshop*<sup>6</sup>.

Sauf exception, ce genre de libraire ne part pas en chasse.

---

6 *The Haunted Bookshop* : livre de Christopher Morley. Il y évoque « les fantômes de la grande littérature ».

Les bourses sont trop cacophoniques et épuisantes pour sa constitution. Il quitte rarement son nid – sauf à quelques rares occasions pour faire une adresse<sup>7</sup>, mais jamais pour aller aux bric-à-brac, brocantes et vide-greniers. C'est le boulot des éclaireurs, une sous-catégorie suspecte et peu recommandable de marchands de livres.

Pour un gérant de librairie (« propriétaire » serait un terme trop vulgaire), ces personnages hauts en couleur ne sont qu'à un pas des clochards qui leur apportent des livres trouvés dans les poubelles. Mais sans eux, les librairies d'occasion seraient ennuyeuses à mourir, car le reste de leur stock est généralement banal. Les éclaireurs font le sale boulot, ils vont chercher les livres à la source et les revendent en se faisant une petite marge. Contrairement aux vendeurs en ligne et aux bouquinistes de rue, ils préfèrent gagner dix cents sur le moment plutôt que s'asseoir et attendre l'apparition d'un dollar.

Un bon éclaireur connaît les points forts de chaque libraire, mais aussi ses faiblesses. Celui-ci vend sa littérature à prix cassés, un autre sous-estime les livres d'art. L'éclaireur demande à être payé en bons d'échange – deux fois la valeur de ce qu'on lui propose en cash – et apporte chaque nouvelle trouvaille à la prochaine librairie sur sa route. En plus de l'aversion animale que ressent un libraire envers les trafiquants invétérés, il y a son irritation à savoir qu'un éclaireur tire profit de ses erreurs.

C'est la vieille guerre entre immigrants et propriétaires terriens, la tradition contre l'innovation, l'ancien contre le neuf. Cette dernière catégorie comprend les librairies d'occasion dont les livres semblent n'avoir jamais été lus.

Je ne suggère cependant pas que la démarcation est clairement tracée. Il est vrai que la plupart des libraires ne se saliront pas les mains à chercher du stock, et sont contents de travailler avec des intermédiaires. C'est également un fait

---

7 Faire une adresse (jargon) : aller chez un particulier à sa demande.

qu'à cause de leur inaptitude à tenir leur affaire au-dessus de la ligne de flottaison, la plupart des bouquinistes de rue ne posséderont jamais leur propre boutique.

Mais que dire d'Adam et de Byron, les chefs de meute des bouquinistes new-yorkais ? Ils n'hésiteraient pas à sauter dans une fosse septique s'ils pouvaient y apercevoir des livres, et cependant chacun fut libraire à son époque. Adam avait une boutique vers Brooklyn Heights, Byron à White Plains.

Il n'y a pas que le fonds de commerce qui sépare les différents genres de marchands de livres. Ce sont vraiment deux façons différentes d'aborder le monde : l'accueillir chez soi, ou alors le fouiller. À l'origine, il s'agissait peut-être de deux attitudes différentes face à la terre – ceux qui la retournent, et ceux qu'elle terrifie comme la peste.

Mais soyons honnête. Tout en écrivant à propos de livres, je ne peux m'empêcher de penser à la fille pour qui j'ai le béguin, et cela affecte le choix de mes mots. « J'aime être sale, j'ai grandi dans une ferme », m'a-t-elle confié la nuit dernière. Puis, en regardant des personnes âgées sortant d'une décharge avec des palmiers incroyablement hauts : « Tout peut potentiellement être récupéré par quelqu'un – c'est ce qui fait tourner cette ville ».

Quelle femme ! Nous nous sommes rencontrés devant les bacs à un dollar de Gotham Book Mart. C'est là que se réunissent les vendeurs insatiables, ceux du genre immigrant. Au beau milieu de Manhattan, c'est une scène sur laquelle chacun fait un caméo. Byron s'y arrête ; Adam aussi. Comme à chaque fois qu'Adam fait quelque chose, il déclare que son apparition là-bas est de mauvais augure – signe de dépression, dans ce cas précis – même si selon moi, tout ce qui peut le sortir de sa cave est une chose positive.

L'importance de ces bacs à un dollar dans l'univers des bouquinistes peut être jugée par le fait qu'en dehors des bourses aux livres, c'est le seul endroit dont Adam a été banni. Ce fut réglé depuis, mais je dois quand même l'accompagner à

chaque fois qu'il va y proposer des livres. Gotham n'achète pas aux bouquinistes, mais ils ne me reconnaissent pas comme l'un d'entre eux, glabre que je suis.

J'ai ergoté sur les différences entre marchands de livres d'intérieur et d'extérieur, mais il y a une chose qu'ils ont en commun : les deux considèrent les bacs à un dollar comme des poubelles. Pour un libraire, les livres qu'il y laisse sont moins que des déchets. Et les charognards, éclaireurs et vendeurs de rue ? Ils s'alignent face aux casiers comme des cochons devant l'auge.

Ce ne sont pas juste les prix cassés qui les attirent, mais l'absence de conventions et de vendeurs. C'est un point de rassemblement naturel où catégories et personnes se mélangent complètement, sans faux-semblants ni racontars. On s'y retrouve pour donner libre cours à ses passions cachées, et ceci dans un lieu public partagé. Mettez cinq ou dix de ces casiers côte-à-côte, et vous avez de quoi faire une place de village ou un marché.

Comme dans un bazar, les frontières des bacs à un dollar ne sont jamais claires. On peut dire la même chose des bacs devant toutes les librairies de la ville, mais c'est particulièrement vrai pour l'espace devant Gotham Book Mart, où les bacs sont les plus nombreux, et les meilleurs de surcroît. Du coup, lorsque Walter Tchakalian, écrivain local, se plaint d'avoir passé la journée aux bacs sans rien y trouver, il est dur de savoir s'il est allé se promener une dizaine de kilomètres pour s'échauffer avant de poser la pointe de son stylo sur une feuille, comme à son habitude, où s'il a réellement passé son après-midi au même coin de rue.

Mais au final, ça n'a aucune importance. New York reste New York, que ce soit la ville ou l'État. Ce serait trop long à expliquer, et ça ne changerait rien. Que Walter s'échauffe ou pas, je serai toujours le seul à lire son prochain livre, et pour cela il me faudra attendre qu'un exemplaire de presse atterrisse dans un bac à un dollar. Je peux seulement espérer

le trouver en premier. Voilà la seule différence qui compte : comment le même hasard peut embellir ma journée ou ruiner la sienne.

Le premier roman de Walter fut un succès : *Men are from Brooklyn, Women are from Queens*. Vingt ans après sa publication, c'est toujours un livre culte. Je le rassure en lui parlant de toutes les filles canons aperçues en train de le lire dans le métro – juste une fraction de la vérité. Personnellement je trouve que c'est un torchon illisible, mais dans ce métier c'est une bonne chose, car ce sont les navets qui paient votre loyer.

Mais ce n'est pas le cas des sept livres qu'il écrivit par la suite. D'œuvre en œuvre, son talent augmentait aussi vite que ses ventes baissaient. Il y a même quelques années qu'elles ont troué le plancher, comme souvent après les succès grand public. Pensez ce que vous voulez de la petite édition, mais ce milieu sait soutenir les siens, avec de modestes mais constantes publications. Il y a peu de succès éclatants, mais tout aussi peu de dégringolades spectaculaires.

De tous les auteurs qui fréquentent les bacs à un dollar, cherchant des livres d'occasion pour compenser leurs maigres droits d'auteur et passant leur temps à râler sur le passé, Walter est le meilleur. Il est malin, perspicace, acerbé – en personne comme dans ses textes. Il envoie moins de livres dans les bacs qu'il n'y en achète. Dans le monde des écrivains de bacs à un dollar, c'est l'équivalent d'un succès.

« J'ai un paquet de Burroughs et de Ginsberg dédicacés dans un coin, quelque part », me confia-t-il lors de sa dernière lecture publique. À part moi, le public n'était composé que d'employés de Gotham Book Mart.

« Des types que je croisais à chaque fois que j'allais manger chinois – je n'aurais jamais imaginé que leurs autographes vaudraient un jour quelque chose. J'ai un original dédicacé du *Festin Nu*, mais ça fait des années que je n'ai plus mis la main dessus ».

Un livre de ce genre, valant son poids en or, il n'y a que

Walter pour le perdre. Ou alors, on pourrait expliquer ça par la malédiction attribuée à ce bouquin. Une fois, Rob de Skyline Books vendit une édition similaire, puis passa en procès lorsque l'acheteur exigea remboursement. Dans l'histoire, Rob perdit sa boutique – et quelle chouette boutique.

Une fois la lecture terminée, Walter me rejoignit aux bacs. D'autres auteurs vont au bar ; nous autres, c'est ici que nous compatissons, là où quatre livres peuvent s'acheter au prix d'une bière.

« Je suis passé devant St. Marks Books aujourd'hui, dit-il. Ils détruisent le bâtiment. Il y avait une affiche de mon premier roman sur un mur, mais les ouvriers n'ont pas voulu me la laisser en souvenir. »

Je lui suggérai de dévier son trajet, de passer plutôt devant la boutique d'icônes russes.

« C'est inutile », lâcha Walter avec ce joyeux désespoir qui le caractérise. « Il y a des souvenirs à chaque coin de rue. La ville entière n'est qu'un cimetière à mes yeux. »





## E is for Edith

WALTER TCHAKALIAN N'EST PAS LE SEUL AUTEUR local dont les livres atterrissent dans les bacs à un dollar de Gotham Book Mart. C'est aussi mon cas. Et lorsque ça arrive, je considère cela comme un compliment.

Mais ce n'est pas le cas de Yetta Schulberg. « Ne dites jamais à un auteur que vous avez trouvé son livre en occasion », a-t-elle écrit. Entre autres distinctions, elle a écrit l'unique bouquin qu'il m'est arrivé d'acheter neuf. Mais je ne peux parler de ses autres livres sans enfreindre sa règle.

C'est regrettable, mais je ne connaissais pas ses sentiments à ce sujet lorsque je lui envoyai une lettre de fan, il y a quelques années. Je pensais qu'un auteur serait heureux d'apprendre que ses œuvres ont des ailes – qu'elles voyagent. Qu'elles étaient non seulement aimées, mais également usées.

Je lui écrivis donc que j'avais lu tous ses livres, et qu'en tant que bouquiniste, je les avais également vendus.

Aucune réponse. Rétrospectivement, ça aurait pu être pire. Lorsque Walter la félicita au sujet de son dernier roman, il commit une grande erreur. Le livre n'avait pas encore été imprimé, hormis les « services de presse<sup>8</sup> » envoyés aux critiques.

---

8 Service de presse : édition d'un livre destinée aux journalistes et aux libraires.

Les services de presse sont rarement lus, comme chacun le sait. La plupart atterrissent dans le département courrier d'un magazine, puis sont réexpédiés sans transition – directement chez Gotham, Coliseum ou Strand. Yetta comprit que son livre n'avait pas fait ses débuts sur la liste des best-sellers, mais dans les bacs à un dollar, où un séjour de quelques semaines prouve que votre carrière touche à sa fin.

Il y a des lois contre la vente de services de presse, comme il y en a contre le fait de traverser hors des clous, ou contre l'absence de phare sur votre vélo (et je suis connu pour être la seule personne à avoir passé la nuit au poste pour cette dernière raison). Mais Yetta est une auteure activiste, se battre est sa seconde nature. Elle prit le sentier de guerre, à la recherche d'éditeurs et de libraires à mettre au pilori.

Hélas, c'était trop tard. Quelqu'un avait déjà escamoté les preuves. Un dollar était cher demandé, alors que j'avais trouvé certains de ses autres titres pour dix cents, mais ce fut une lecture très agréable.

Blague à part, ce que je pense de ses livres n'a pas d'importance, car les auteurs en quête de reconnaissance comme Yetta et Walter ne prêtent pas attention aux petits magazines comme celui que vous tenez entre vos mains<sup>9</sup>. Les artistes que l'on aime et dont on considère qu'ils nous appartiennent ont tendance à ignorer leurs vrais fans. Ce qu'ils recherchent, c'est une appréciation venue d'en haut.

Ils sont comme l'auteur libanais que je rencontrai lors d'un festival littéraire. Il aurait tout aussi bien pu être traiteur pour cet événement : les seules questions de la part du public à son égard concernaient la nourriture. Il était clair que personne n'avait lu son livre – ni le modérateur, ni les autres participants, ni l'invité prestigieux. Quand je lui avouai combien j'appréciais son œuvre, il ne me crut tout simplement pas. Mon apparence était vraisemblablement très éloignée de celle qu'il imaginait pour ses lecteurs.

---

9 L'édition originale de ce livre est un fanzine.

Ce fut déprimant. C'est vrai que je ressemble à un clochard de bacs à un dollar. Mais où d'autre un auteur inconnu au nom étrange peut-il trouver abri ? Et où d'autre l'anonymat peut-il augmenter les chances de vente d'un livre ? La faune des bacs à un dollar est beaucoup plus apte à tenter l'inconnu que le lectorat normal.

Les auteurs ne se rendent pas compte que les faiseurs d'opinion littéraire ne prennent jamais de risques. La même chose peut être dite sur le lectorat de base. Aucun des deux n'est curieux, ni à l'affût de livres qu'ils n'ont jamais vus. Ils cherchent uniquement la confirmation de ce qu'ils savent déjà.

Les écrivains ne touchent peut-être aucun droit sur les ventes d'occasion, mais c'est sur ce marché-là que se fait réellement leur réputation. Beaucoup de livres se vendent par millions, puis ne sont plus jamais achetés. C'est la demi-vie qui est importante, le long terme. La différence entre un livre dont on se débarrasse et un autre qui ne bouge pas de son étagère – quel que soit le prix qu'on lui met – est une question de vie ou de mort. C'est pourquoi voir son nom apparaître dans les bacs à un dollar est bon signe : vous avez passé le test, vous êtes à la hauteur.

Mais il n'y a pas que les écrivains qui sous-estiment le marché du livre d'occasion. C'est aussi le cas des éditeurs. Ils mettent le paquet sur le design et les extraits de presse en couverture ; cependant, trois semaines après sa publication, une seule partie d'un livre reste visible. Un dos bien dessiné (je pense à *Kavalier & Clay* ou à *La Maison des Feuilles*) augmente de beaucoup les chances de succès. Et inversement, seul un pro peut repérer dans les bacs à un dollar certains titres invisibles à l'œil nu. L'édition grand format de *Slouching Towards Bethlehem* n'est qu'un exemple parmi d'autres d'impression qui n'a pas résisté au passage du temps, le titre s'effaçant complètement.

Le bac à un dollar est un tribunal de dernière instance. C'est là où peut être mesurée la vraie opinion publique. Il

est sidérant de voir combien de supposés grands noms ne se vendent pas du tout, même à prix symbolique, sur une intersection bondée d'une des plus grandes villes du monde. Des titres encensés par le *New York Times* ou *Paris Review* prennent la poussière et se gondolent sous le vent et la pluie, alors que d'autres auteurs obscurs et underground sont ramassés dans l'heure.

Mais je crains de trop m'éloigner du sujet. Le mieux, dans les bacs à un dollar, ce ne sont pas les livres, mais la façon dont ils m'ont amené vers mes semblables. Bouquinistes, bien sûr, mais également auteurs et éditeurs.

Au festival littéraire où j'ai rencontré le romancier libanais, j'écoutais des écrivains catalans se plaindre de n'avoir jamais été traduits.

« Excusez-moi, dis-je, mais vous apparaissez tous dans cette édition que j'ai trouvée en anglais, apparemment financée par votre gouvernement et distribuée gratuitement. »

Dans le hall, une femme me serra fort dans ses bras. Elle était directrice de l'institut Ramon Lull, qui avait rendu possible ces traductions. Nous sommes toujours en contact.

Il y a beaucoup d'auteurs avec qui j'ai entamé une correspondance après avoir trouvé leurs livres dans les bacs à un dollar, mais c'est une histoire déjà racontée ailleurs. Par contre, j'ai éludé le fait que ces correspondants étaient aussi un atout pour les affaires. L'éditeur d'un vieux journal de Jersey City me vendit le saint Graal littéraire du Lower East Side : *Wanna Go Out?* de Theresa Stern (une collaboration sous pseudonyme de Tom Verlaine et Richard Hell), et la brochure de poèmes qu'Harley Flanagan, futur Cro-Mags<sup>10</sup>, écrivit à l'âge de neuf ans, avec une préface d'Allen Ginsberg ! Ces livres ne sont pas chers, ils n'ont tout simplement pas de prix – et sont totalement cools !

Edith Wachowski fut une autre trouvaille de bac à un dollar devenue une amie. Nous avons correspondu toute une année, alors qu'elle ne vivait qu'à quelques kilomètres de chez

---

10 Cro-Mags : groupe de punk-hardcore new-yorkais.

moi. Pour New York, c'est chose normale. L'intimité est une denrée rare. Mais un jour, Edith m'appela : « Écoute, petit, si comme tu le dis tu es vraiment dans la vente de livres, alors viens acheter ma bibliothèque. J'ai quatre-vingt-onze ans. Il est temps que je fasse quelque chose de tout ce bazar. »

Il était largement temps, voir un peu trop tard. Cependant, je la fermais. Je traînais mon chariot dans le métro et sonnais à sa porte. J'étais heureux de l'occasion – mais aussi un peu terrorisé.

Oh, Edith ! Les relations entre auteurs et bouquinistes ne devraient pas être tendues et conflictuelles comme celles déjà évoquées, l'un ou l'autre se sentant arnaqué ou incompris. Edith me charma par ses mots, en personne comme sur papier.

Et son impression à elle ? Mes louanges ne la laissèrent pas indifférente. Les opposés s'attirent, et malgré nos cinquante ans de différence et sa préférence pour les femmes, il faisait plutôt chaud dans l'appartement.

Je jouais la routine du livreur, emballant de gros cartons et les chargeant sur mon diable, les muscles luisants de sueur – mais j'y ajoutais un rôle de mécène, comptant les billets et lui laissant deux mille dollars en cash. Assez pour trente ans de son loyer – ou trente jours du mien.

Mais de quoi me plaindrais-je ? Elle y a vécu depuis la présidence d'Eisenhower. Et j'ai passé une semaine en France rien qu'avec l'argent gagné en vendant sa copie de *La Toile de Charlotte* !

Il reste une dernière chose à dire avant que les bacs ne soient rentrés pour la nuit. C'est un petit ragot, un récit de mise en garde raconté par les bouquinistes autour des livres à un dollar, nos feux de camps urbains.

Un agent littéraire téléphone à une auteure : « C'est une conspiration, un déni de justice ! » C'est l'auteure qui parle, lancée sans une seconde de préambule dans une diatribe, comme sont censés le faire tous les auteurs.

« Ech, c'est pire qu'une chasse aux sorcières ! C'est McCarthy une fois encore ! De la discrimination. C'est passible de poursuite, c'est litigieux. Je ne le tolérerai pas ! »

L'auteure continue littéralement pendant une heure, pestant contre les éditeurs qui ont refusé son roman.

Puis l'agent craque. Il raccroche. Il déchire le contrat qu'on ne lui a même pas laissé le temps d'annoncer. Il appelle la banque pour annuler la grosse avance en liquide.

Et voilà pourquoi le dernier livre de Yetta Schulberg dû attendre trois ans de plus pour sa publication.



## **F is for Franny**

COMME NOUS L'AVONS VU, il y a un nombre vraisemblablement illimité d'endroits où trouver des livres dans la Tri-state area<sup>11</sup>. Alors pourquoi sommes-nous encore devant les bacs à un dollar de Gotham, pour le troisième chapitre d'affilée ?

Eh bien, il est plus plaisant de prendre le métro que de se lever au petit matin et conduire jusqu'au Connecticut. C'est déjà une raison. Ici, vous ne vous battez pas contre les autres bouquinistes, ni ne ratez votre sortie d'autoroute. Vous n'êtes pas non plus accueillis par des milliers de drapeaux – américains et non pas portoricains, qui est le vrai drapeau de New York. Sous les drapeaux, il y a quelque chose d'encore plus étrange : des pelouses, version banlieusarde des escaliers de secours. Il n'y a pas de rats dans les rues, mais des voitures. On dit « Monsieur », pas « Yo ». Il faut avoir les nerfs solides.

Mais, demanderiez-vous, qu'en est-il des friperies, marchés aux puces et décharges situés ici, en métropole, et que nous avons déjà évoqués ?

Malheureusement ce sont des lieux qui ferment tôt, des heures avant que les bacs à un dollar ne soient rentrés et bordés pour la nuit. Et les ventes chez des particuliers ? Elles sont difficiles à trouver, alors que les bacs sont au coin de la rue

---

11 Les cinq districts de New York jouxtent trois États.

toute l'année, par tout temps, aussi fiables qu'un vieil ami.

Ces derniers temps, je suis sorti même sous la pluie et la neige, à l'abri avec eux sous l'auvent. Je pourrais tout aussi bien passer mes nuits avec eux.

Et nous en arrivons, je suppose, à ce que je suis embarrassé d'admettre : derrière cette histoire, il y a une femme.

Tout commença lorsque je l'aperçus portant une énorme pile de volumes reliés.

« Tu es bouquiniste ? » lui demandai-je. Elle me regarda et cracha comme un chat.

Jetez-moi la pierre, mais je suis revenu ici quasiment chaque jour, attendant son retour.

Chaque matin, Omar est le premier à arriver. C'est un bouquiniste de rue connu pour être un Motherfucker – un membre du gang hippie des années soixante. Il est aussi célèbre pour porter des shorts toute l'année. Ça permet de le reconnaître parmi tous les autres gros abrutis qui faisaient partie d'un gang hippie violent. C'est un truc local, comme le fait qu'ici tous les SDF ont joué dans le groupe de Sun Ra, et que chaque pizzeria s'appelle Ray's.

Beaucoup de vendeurs de rue font les bacs à un dollar de Gotham, mais Omar est unique, car il ne vient qu'ici. Il s'est bâti un empire en y prenant chaque matin la crème des occasions et en les transportant cinq blocs plus loin. D'autres vendeurs de rue se limitent à leurs deux mètres cinquante légalement autorisés, mais Omar possède une armada de tables tout le long de la rue. Un vrai travail à la chaîne, avec plusieurs employés au salaire minimum. Pour tout dire, JJ, que nous rencontrerons plus tard, débuta dans le métier parmi les esclaves d'Omar.

Le plus hilarant, c'est que ses trouvailles ne sont même pas bonnes. Trente ans durant, Omar fut le premier à arriver, mais pendant vingt de ces années, ses concurrents travaillaient comme concierge chez Gotham et se réservaient les meilleurs livres.

La scène pourrait sembler pastorale. Imaginez les livres comme les arbres qu'ils furent. Omar arrive dans la clairière, coupe quelques jeunes arbres et les porte sur son attelage de chiens, direction l'Université. Puis apparaît un troupeau de chèvres – c'est le rush du déjeuner – qui grignote les taillis.

Quelques éclaireurs passent, puis Julian de Word Association approche dans la neige. C'est l'un des rares libraires qui fait les tournées, pas juste de temps en temps mais chaque jour, comme un maniaque, partout où des livres sont susceptibles d'être trouvés.

Sa boutique est sur une rue très tendance, avec énormément de passage et un loyer astronomique. En conséquence, il subit une pression incroyable, constamment sur le point de tout perdre. Il est en manque de sommeil, surmené, et – à en juger par son pas sautillant – plus allègre qu'un gamin avec un cornet trois boules. Les montagnes de soucis et de responsabilité semblent le faire vivre. Certaines personnes aiment être au pied du mur.

Ne vous fiez pas aux apparences. Julian peut paraître discret, mais aucune personne normale n'atterrit dans ce métier, ou alors elles n'y font pas long feu. Il semble bien éduqué et propre sur lui, sans barbe ni queue de cheval, mais cela cache certainement l'amas de douleur que portent tous les bouquinistes sauvages.

Julian intériorise sa barbe et ses émotions, voilà tout ; c'est un truc du Midwest. Il semble froid et abrupt, comme l'État dont il est originaire, mais en lui se cache un brasier. Quand il s'agit de repérer et d'attraper des livres lors d'une bourse, c'est une des gâchettes les plus rapides de la ville. Malgré ses yeux froids comme l'acier et son manque de transpiration, il y a un Bobby Fischer en lui qui n'attend qu'une occasion pour sortir.

Sa boutique est aussi propre que ses vêtements. Comme beaucoup d'enfants de notre génération, peut-être a-t-il grandi dans une maison chaotique, exposé à une surabondance d'émotions. Maintenant, il utilise cette même énergie

maniaque pour maintenir l'ordre et se concentrer sur les tâches courantes.

Ou alors ce n'est pas le cas, et je laisse trop cours à mon imagination. Mais beaucoup de personnes trouvent dans le négoce de livres un exutoire à leurs TOC. Chaque chose doit être classée par catégorie, par ordre alphabétique et évaluée. Les étagères doivent être mises à niveau, les rangées droites, les dos alignés et tous dans le même sens.

Suivez ces types une journée, et vous les verrez ranger chaque endroit où ils vont, redressant les menus du restaurant et les formulaires de douane du bureau de poste. Les bébés hurleurs du parc sont tendrement rangés par taille. Quand il est l'heure d'aller aux bacs à un dollar, ces libraires sont échauffés et prêts à l'action – et ce n'est pas trop tôt, car alors que j'étais au coin de la rue en train de manger un bortsch avec Julian (chaud pour moi, froid pour lui), les bacs auparavant bien rangés ont été frappés par un ouragan déchaîné. Les livres sont mis de côté ou empilés les uns sur les autres dans un désordre total. En une poignée de minutes, quelqu'un a mis un bazar qu'il faudra une heure pour ranger.

Dans le monde de la vente de livre, c'est une guerre quotidienne dont les bacs à un dollar sont le champ de bataille : ceux qui rangent automatiquement quand ils consultent les bacs, contre ceux qui ont besoin de laisser leurs traces partout où ils vont.

Car le but est de tout laisser en désordre, non ? Marquer son territoire. C'est la preuve que vous êtes vivant – surtout si les autres doivent enjamber ou contourner les piles de bazar que vous laissez sur leur chemin. Ça ralentit vos poursuivants et les empêche de trouver les trucs cools que vous avez peut-être ratés.

En réalité, la plupart des gens bordéliques s'en fichent et sont juste négligents. Ils ne se rendent pas compte des traces qu'ils laissent derrière eux, même si la mère ou la bonne qui avait pour habitude de ramasser leurs jouets derrière eux

n'est plus là. C'est leur mari ou femme qui a maintenant cette tâche – et l'armée d'employés de librairie au salaire minimum.

Ces travailleurs sous stress ont la vie dure, car dans ce métier, les personnes bordéliques ne sont pas juste tolérées, elles sont acclamées. Lorsqu'un journal publie l'éloge funèbre d'une énième librairie forcée à mettre la clé sous la porte, on découvre toujours qu'il y avait un gentil excentrique à la tête du navire, de ceux qu'on ne fait plus aujourd'hui.

Quel style avait cette librairie ! Vous ne saviez jamais d'avance ce que vous y trouveriez.

Bah ! Je préfère la librairie de Julian, malgré son côté légèrement aseptisé. D'autres diraient que l'endroit est épuré, mais ça signifie juste qu'il jette les déchets. Ce n'est pas une zone sinistrée, organisée sur un mode idiosyncratique que personne d'autre ne peut comprendre. Elle est fonctionnelle. Elle est démocratique, car chacun y trouve son compte.

En plus, c'est un succès. Dommage que Julian n'aura jamais droit à un article dans la presse, car les journaux ne parlent que des libraires qui ferment. Ils ne mentionnent pas que juste à Brooklyn une douzaine de nouvelles librairies ont ouvert ces cinq dernières années.

Mais tout ceci devait uniquement servir d'introduction à Franny. Nous n'avons maintenant plus de place, mais nous la retrouverons un autre jour aux bacs à un dollar.

Maintenant elle se marre, contente d'être hors de vue. C'est en marge qu'elle préfère être.





## G is for Guarly

LES ROMANS NEW-YORKAIS DES ANNÉES QUATRE-VINGTS sont parmi les jalons de la littérature moderne, mais ce n'est pas pour ça que nous les lisons. Leurs histoires ne sont que secondaires ; ce que nous aimons, c'est de constater à quel point les années soixante sont passées.

Et quand nous en avons assez, nous lisons les romans new-yorkais des années soixante, qui parlent avec nostalgie des années quarante. Il n'y a pas que la période actuelle qui craint. Voilà une pensée rassurante. Ce fut toujours mieux avant.

La totalité du genre est remplie d'aspirations au passé, de Henry James à Henry Roth. Les choses ont beau aller tellement vite ici, tout le monde reste terrifié à l'idée du changement.

Le plus drôle, c'est de se rendre compte à quel point le passé est resté intact. Sur le chemin du bureau de poste, je passe devant un cimetière datant de la guerre de Sécession, puis au bout de ma route j'aperçois quelques autres vétérans : Miriam Linna, éditrice du magazine *Kicks*, consulte sa boîte postale. Roberta Bayley, photographe talentueuse, promène son chien. Et cet homme qui hurle dans un téléphone portable

imaginaire ? Il n'est pas fou, c'est David Peel qui se moque des personnes accrochées à leurs téléphones.

En 1970, Peel ouvrit la voie aux punks en chantant *We are from the Lower East Side, we don't give a damn if we live or die*. Près d'un demi-siècle plus tard, il a toujours en lui la même rage, la même santé et le même humour. Même chose pour Ed Sanders des Fugs, que je croise souvent dans la rue allant chercher sa soupe.

Qui aurait cru que ces personnes survivraient, mais pas Book Row ? Car c'est là que nous nous trouvons, sur ce qui fut la plus mythique rue de librairies de ce côté de l'Atlantique.

Qu'en dire maintenant ? C'est un bon endroit pour s'acheter des fringues gothiques, ou un butter roll hors de prix.

Ça pourrait être pire ; ça aurait pu devenir Frat Row<sup>12</sup>. Le fait est que cinquante ans après la disparition de Book Row, rien n'a vraiment pris sa place. Exception faite de ce bureau de poste, les commerces vont et viennent, ne laissant aucun souvenir particulier. Seuls restent deux échos de la vieille époque : Alabaster et Strand – deux des librairies les moins excitantes de la ville.

Mais à quelques blocs de là, à la bordure d'Union Square, vous pouvez trouver assise derrière sa table une bouquiniste moins célébrée, mais tout aussi antique. C'est Gnarly Marley, une des rares femmes de la profession, et grand-mère de surcroît. C'est à elle que nous rendons visite.

Si vous vous demandez pourquoi elle est aussi tardivement introduite dans l'alphabet, laissez-moi vous expliquer : Marley n'est pas une vendeuse ordinaire. Elle ne va pas aux bourses aux livres. Elle ne fait pas les bric-à-brac. C'est ailleurs qu'elle trouve ses livres.

Elle n'est pas non plus comme les vendeurs de rue du West Side, dont le stock vient tout droit des poubelles.

Gnarly a plus à voir avec les vendeurs de Soho, qui vendent des livres d'art neufs à prix nettement cassés. Ils ont des

---

12 De *fraternity*, associations étudiantes plus ou moins élitistes.

contacts à la source, un plan exclusif. Les livres étaient « tombés du camion ». Et ils savaient exactement où les ramasser !

Les bouquinistes de rue ont la mauvaise réputation de vendre des livres volés. Soyons honnêtes : c'est la vérité. Lorsque je vendais dans la rue, un type que nous appelions le Terminator venait les bras pleins de Le Guin et de Lem tous neufs, qu'il jurait sur la tombe de sa mère ne pas avoir volés dans une petite librairie indépendante. En retour, je jurai de ne plus jamais lui acheter de livres, mais ses offres étaient dures à refuser.

Beaucoup de personnes venaient nous proposer des livres, et franchement, il était très dur de différencier le chaud du froid. La même chose arrive dans les librairies classiques, le genre avec des murs et une porte. Mais personne ne les accuse de recel.

Où Gnarly trouve-t-elle sa marchandise ? Chacun y va de sa supposition. Mais sa combine est sûre, à l'inverse du Terminator qui périodiquement disparaît quelques mois d'affilée à Rikers<sup>13</sup>. Gnarly use le pavé en bordure d'Union Square depuis des années, et a toujours eu un bon stock. D'autres personnes âgées jouent à la canasta ; de son côté, elle aussi a une table, mais avec des rangées de livres posées dessus.

Son histoire est similaire à celle d'Adam, preuve qu'il n'est jamais trop tard pour changer. À quarante ans, Adam quitta son travail et se dirigea vers Sixth Avenue avec une pile de livres à vendre à la criée. Sa crise de la quarantaine se transforma en carrière, de même qu'une lettre de suicide peut parfois devenir un brillant début littéraire.

Au même âge, Gnarly quitta la Pennsylvanie rurale et son mariage pour partir vers l'Est, qu'elle ne connaissait pas. Comme beaucoup d'immigrants avant elle, mais aucun après, elle trouva un appartement pouilleux et bon marché sur la place St. Mark.

Et c'est là qu'elle est restée depuis. Le concierge la laisse

---

13 Rikers Island : île abritant la plus grande prison de New York.

stocker ses livres dans la cave. À l'aube, Gnarly traîne son chariot dehors. Elle se hâte dans les rues vides du petit matin, au coude à coude avec les vendeurs d'encens, de sacs contrefaits et de fausses statuettes africaines. Tous se dirigent vers Union Square où ils se battront pour les meilleures places.

Comme beaucoup de new-yorkais, toute sa vie tient dans un périmètre de six blocs, encore plus petit que sa ville d'enfance. Après avoir passé des années exposée au soleil, sa peau ressemble à un de ces vieux sacs en skaï. Elle n'a jamais changé ses habitudes. Elle fume, le regard dans le vide. Elle attend que son copain sorte de prison. Elle papote avec moi. Puis elle rentre du boulot et s'assoit devant la télé.

Ce n'est pas une mauvaise vie. Certains jours, je la croise qui se dandine comme un pingouin sur St. Mark. Elle s'amuse et s'enthousiasme facilement, comme un enfant ou quelqu'un ayant une petite araignée au plafond.

On ne peut pas dire pareil des hommes qui arrivèrent dans le voisinage à la même décennie qu'elle. Des personnages dégoûtants – prédateurs professionnels, qui offrent d'héberger dans leurs appartements les filles errantes et fugueuses. « Moi aussi je suis arrivé ici en stop, disent-ils, quand j'avais ton âge. »

Il y a néanmoins une différence entre Gnarly et Adam : elle ne lit pas. Adam non plus, mais ça n'a pas toujours été le cas. Dans sa jeunesse, ce fut même un lecteur vorace. Pour Gnarly, les livres ne sont qu'un moyen d'arriver à ses fins. Ça la rend comparable aux personnages de *Sidewalk*, le texte d'anthropologie traditionnellement imposé aux étudiants de première année, qui les désinforme complètement. *Sidewalk*, de Mitchell Duneier, est la raison pour laquelle des habitants du Kansas sont experts sur les bouquinistes de New York, prêts à me donner une leçon sur le sujet si je mentionne mon métier.

Harvey Abramowitz avait l'habitude de passer par ma table, et il aimait aussi en parler. C'est une légende parmi

les bouquinistes, pour qui même Adam éprouve un respect réticent. Il avait commencé dans la rue avant tous les autres, et y était resté au moins une décennie plus longtemps que quiconque. Ce sont les seuls faits sur lesquels tous les bouquinistes sont d'accord.

Le pedigree d'Abramowitz en fait l'unique personne qualifiée à parler de *Sidewalk*. Il l'avait trouvé aussi bâclé qu'un texte universitaire, et raciste par sa façon de caricaturer les noirs SDF qui ne lisent pas. Il connaissait l'auteur personnellement et le considérait comme – meh – un *nudnik*<sup>14</sup>.

Que notre univers soit décrit et vendu mensongèrement était plus un signe qu'un crime ; une mise en examen par l'académie et la totalité du monde à l'ouest de Broadway. Évidemment, la description était monochrome et il y manquait une analyse de classe !

*Sidewalk*, en fait, était le sujet favori d'Abramowitz. Il le sortait de nulle part s'il ne trouvait pas de prétexte pour en parler.

J'adore parler de ce livre avec lui, mais en réalité je ne l'ai jamais lu. Pour cette raison, je suis un peu comme Gnarly Marley et les vendeurs du West Side : je le vendais sur mon stand, mais ne l'ouvrais pas. C'est l'inconnu et l'étranger qui m'attirent. *Sidewalk* était trop proche de moi.

Avant de continuer, quelques phrases de plus sur Abramowitz, car lui et Marley montrent combien deux membres de la même famille peuvent être différents.

En plus de sa réputation en tant que premier bouquiniste de rue, il est célèbre pour sa mauvaise humeur. Pour une raison obscure, cependant, nous nous entendions bien. Il m'appréciait. Il ne reconnaissait même pas les autres bouquinistes autour du bloc, ce qui m'enchantait secrètement, mais il s'arrêtait toujours pour discuter en arrivant à ma table.

Il me branchait même sur d'occasionnelles éditions à haut prix, se réservant un pourcentage. Pour moi, cent dollars

---

14 *Nudnik* : en yiddish, désigne une personne énervante ou ennuyeuse.

était déjà un prix élevé. Il possédait des articles évalués à un demi-million : des manuscrits originaux, et de ridicules poèmes, uniques en leur genre, gravés sur des hologrammes. Mais chacun apprend cependant qu'il est plus facile de vendre un million de bouquins à un dollar qu'un seul livre à un million.

Abramowitz ne vend plus qu'en ligne, et n'assiste qu'à une seule bourse par an. Il n'a pas besoin d'accumuler du stock. Il possède déjà une des plus grandes collections de raretés sur la côte Est.

D'autres ne l'apprécient pas, mais ce n'est pas mon cas. Il fut toujours correct avec moi, et je prends son tempérament méprisant pour ce qu'il est – un tempérament, plutôt qu'une sale attitude.

J'allai voir une lecture publique d'Ed Sanders, et Abramowitz était là, en tant que fan. C'est une qualité que j'apprécie beaucoup et qui est rare : aimer sortir, prendre part à la vie publique, et pas seulement comme star de votre propre show. Quel que soit votre âge ou votre ancienneté.

Alors merci, Gnarly Marley et Abramowitz ; Peel, Linna, Bayley et Sanders – toutes les personnes qui embellissent l'idée de vieillir, et permettent de toujours se sentir jeune à quarante ans.

Quel luxe. Un luxe typiquement new-yorkais.



## H is for Horse

IL Y A DEUX VERSIONS À CHAQUE HISTOIRE : la bonne, et celle de « Horse »<sup>15</sup>. Son véritable nom est Thomas, mais plus personne ne l'appelle comme ça. « Héroïne » s'y était ajouté il y a bien longtemps, comme « Piker » avec Paul. Maintenant, ses ennemis n'utilisent plus que ce terme-là comme diminutif, ou alors « Horse » affectueusement.

Comme Gnarly Marley, Horse vend des livres dans la rue, mais il ne fait pas partie de la fraternité des bouquinistes new-yorkais. Aucune société ne souhaite l'accueillir, et il ne souhaite en rejoindre aucune. C'est un solitaire par nature, si l'on excepte la compagnie de son acolyte et apprenti, un jeune dur polonais qui ressemble à un chiot pit-bull. Ensemble, ils s'installent à un coin de rue de Brooklyn, mais uniquement la nuit. Ils préfèrent vendre aux gens saouls, qui achètent impulsivement.

Notre première rencontre eu lieu dans une librairie où je travaillais à l'époque. Il entra, vola une pleine brassée de livres, et je le poursuivis dans la rue.

C'est parfois une bonne chose d'être d'emblée confronté

---

15 Horse, littéralement « cheval », est l'argot pour « héroïne ». De même, « came » : camelote, marchandise, ou héroïne.

au pire, et basta. À partir de là, tout ne peut qu'aller mieux. Quand le gérant de la librairie me fit un coup tordu, je réalisai que Horse avait peut-être eu raison.

Mais où trouvait-il sa came ? Ses livres, je veux dire. Il ne pouvait pas tous les voler. Il ne pouvait pas non plus les obtenir par le biais d'un contact à l'intérieur, comme Gnarly Marley le fait certainement. Quand les livres tombent du camion, ils sont dans un état virginal, ont des titres prévisibles et sortent tout juste de chez l'imprimeur. Horse proposait une sélection différente : variée, et usée.

Cette question m'a amené à découvrir une catégorie de plus parmi les bouquinistes de New York, et une autre méthode pour se procurer du stock. Nous les appellerons « la cinquième colonne », et leur technique « la main invisible ».

Comme nous l'avons vu, les bouquinistes peuvent aller loin dans leur quête. Ils échangeront des tomes russes contre des grecs à Brighton Beach, puis revendront ces derniers le lendemain, dans une monnaie étrangère bénéficiant d'un taux d'échange favorable. Ils feront la queue devant une bourse aux livres pendant une semaine.

Mais que se passe-t-il quand, à leur arrivée, ils se rendent compte que quelqu'un les a coiffés au poteau – un bouquiniste a déjà ramassé l'or, ne laissant qu'une montagne de déchets ? Comme la fois où Gangsta convainquit Strand de le débarasser d'un semi-remorque plein de daubes en jurant tous ses dieux qu'aucun bouquiniste n'y avait encore mis son nez.

Ha !

Nous avons vu Adam aux foires aux livres crier « Elle a été pillée ! Il n'y a rien ici. » Il a une légère tendance à la paranoïa et au délire de persécution, comme on pourrait s'y attendre de la part de quelqu'un qui fut conçu dans un camp de réfugiés. Cependant, ses suspicions sont souvent confirmées.

Lorsque dans un lot aléatoire d'une centaine de milliers de livres certains auteurs n'apparaissent pas, c'est très mauvais signe. Si quelqu'un a déjà pris les titres les plus recherchés,

ceux qui ont de la valeur auront également disparu. Pendant qu'Adam faisait la queue sous la pluie, un personnage mystérieux était au chaud à l'abri et, scanner à la main, passait tranquillement d'une table à l'autre.

Si la vente a effectivement été pillée, Adam a le droit d'être en colère. Ce n'est pas un problème d'argent, en soi. Il s'agit d'équité. Ça enlève aussi tout le suspense et l'amusement. Ça ressemble à l'histoire la plus triste que je connaisse, et que je vous épargnerai à l'exception de deux mots : *piñata vide*.

Mais qui a pris tous les bonbons ? Pas Horse, pour autant que je sache. Ni Piker Paul. Le bruit court qu'il serait maintenant au régime.

Pourtant un infiltré avait pris la marchandise, aucun doute là-dessus. J'ai appris que les infiltrés sont souvent des femmes. Comme celle qui dirige un groupe Friends of the Library au nord de l'État, et qui fait passer tous les meilleurs titres à son fils, bouquiniste dans les rues de Brooklyn.

Aucun intérêt à aller aux ventes qu'elle organise. Et pourtant, vous entendrez son fils à chaque bourse, faisant vertueusement écho à Adam : « Il n'y a rien ici ! On nous a volés ! »

Il y a deux versions à chaque histoire – celle des personnes de l'intérieur, et celle des *schlubs*<sup>16</sup> de mon genre, à l'extérieur, qui se plaignent de tout et n'importe quoi et écrivent là-dessus.

Mais voilà un scoop, si vous n'avez pas encore deviné :

Horse est une taupe. Le secret est divulgué. Je le tague en grosses lettres sur les murs.

Ce ne sont pas les bourses qu'il pille. Et il ne vole plus, du moins pas dans le sens traditionnel du terme. Pourquoi glisser deux ou trois livres dans votre pantalon quand vous pouvez filouter depuis le confort d'un bureau, tel un cadre supérieur ? Horse a gravité les échelons : il est maintenant criminel en col blanc.

---

16 *Schlub* (yiddish) : personne bête, sans intérêt, peu attrayante.

Il s'installe dans les bric-à-brac – c'est son modus operandi. Il y fait son nid, et on n'y trouve rapidement plus rien de valeur. Je le voyais faire du bénévolat dans des œuvres de charité aux quatre coins de la ville, « aidant » à trier les disques et les livres. Maintenant, il travaille dans un magasin vintage de luxe. Je ne serais pas surpris si on m'apprenait qu'il dort sur un sofa Eames dans l'arrière-boutique.

Mais vous savez quoi ? Ce n'est pas le pire crime du monde. Horse garde le magasin en ordre. Les vêtements et les bijoux ne l'intéressent pas. C'est peut-être un junkie, mais un junkie littéraire, du genre bohémien.

Évidemment, je soupirai quand en passant la porte pour la première fois, je l'aperçus à l'autre bout de la pièce. Excusez la comparaison, mais il était réellement chargé du processus de sélection, triant l'arrivage, pointant à gauche ou à droite. Un tas pour les pigeons, un autre pour la rue.

Mais ce que je n'ai pas encore dit, c'est qu'Horse est gentil. C'est ainsi qu'il charme les dames des œuvres de charité, et pourquoi j'ai un faible pour lui. « Comatose ! » crie-t-il en me voyant, avec l'aplomb et la familiarité de celui qui toujours écorche mon nom. Il existe une affection particulière entre deux personnes qui furent adversaires. Nous sommes moins farouches qu'à l'époque. Juste un gros chat et une vieille taupe.

Aucun intérêt à chercher des livres là où il bosse, mais je me surprends à passer régulièrement, juste pour dire bonjour. Une fois, à ma grande surprise, il me demanda : « Hey, t'as déjà entendu parler d'un groupe appelé Sad Times ? »

J'en avais entendu parlé. Je les connaissais personnellement, en fait.

Horse était fou de joie. « Vraiment, tu les connais ? C'est dingue. Leur disque est arrivé ici il y a deux semaines. J'y ai jeté une oreille, et depuis je l'ai écouté une centaine de fois. Ils viennent d'Angleterre, non ? Non ? Je l'aurais pourtant parié, à cause de l'accent du chanteur. Je ne dois vraiment pas être dans le coup, pour n'entendre parler d'eux que maintenant. Je

parie qu'ils sont légendaires. Je connais toutes leurs paroles. J'adorerais les voir en concert, si jamais ils tournent. Mec, je suis hyper fan. Sad Times ! Si tu pouvais leur dire où est mon étale – c'est comme ça que j'appelle ma table, tu captes ? S'ils passaient, ça serait génial. Ça ensoleillerait mon année. Wow. »

Je le laissai avec la promesse de passer le message. Au coin de la rue, j'étais plutôt abasourdi. J'avais prêché pendant des années que l'art avait une vie propre une fois qu'il était publié ou sorti, et que personne ne pouvait prévoir où et qui il pouvait toucher. Et je venais juste d'en avoir la confirmation.

Car Horse était le plus improbable fan de Sad Times. En plus, il était le seul. Ce groupe n'était même pas une note de bas de page dans l'histoire de la musique. Dans toutes les discussions concernant la scène dont ils faisaient partie ou le label qui sortait leurs disques, Sad Times était poliment ignoré.

Horse était probablement la première personne à écouter le disque hors de son contexte, sans les influences ou les préjugés personnels. Et il adorait ! C'était une preuve de la beauté de la musique, de sa vraie qualité et de ses chances d'avoir une longue vie. C'était l'autre version de l'histoire.

Je sonnai chez Morrie « Moron » pour lui annoncer la bonne nouvelle. Car Sad Times ne venaient pas d'Angleterre, mais de la rue même où se trouvait le bric-à-brac.

La chute de l'histoire sembla décevoir Morrie – comme Pip dans *Les Grandes Espérances* quand est révélée l'identité de son bienfaiteur, ou comme l'auteur libanais lorsqu'il découvrit que j'étais son unique lecteur.

Peut-être aurais-je dû omettre la partie sur l'addiction de Horse et ses dents manquantes. Personnellement, je suis aux anges quand des personnes dures et légèrement effrayantes apprécient ce que je fais. Ceux que je cherche à impressionner ne sont pas étrangers à la rue. C'est ainsi que j'ai rencontré JJ, en fait, et que nous sommes devenus amis. Il avait lu certaines

des choses que j'avais écrites.

Peut-être Morrie espérait-il un fan jeune et mignon. Il ne passa jamais par l'étable de Horse.

Disons qu'on ne peut pas faire plaisir à tout le monde.



J'AI ÉTUDIÉ L'HIBERNATION DE DIFFÉRENTS MAMMIFÈRES, non seulement par curiosité mais aussi parce que mon métier implique souvent de rester à un coin de rue, dans la neige, entouré de vieilles encyclopédies et de volumes de la Time-Life Nature Library.

Peut-être suis-je aux bacs à un dollar. Ou peut-être suis-je ailleurs – je préfère ne pas le dire. Un lieu secret en plein centre de New York City. Car moi aussi, je peux être mystérieux. Quoique pas autant qu'elle.

Vous pourriez difficilement me qualifier de prévisible, en tout cas. Je suis comme le légendaire auteur de bacs à un dollar, Walter Tchakalian : il n'y a pas un seul quartier où je n'ai marché, essayant désespérément de me réchauffer. Même s'il est vrai qu'à la fin de chaque nuit je reviens ici, là où je lui ai parlé la dernière fois.

C'est là que nous discutons à chaque fois lorsque nous cherchions tous les deux des livres – même si la plupart du temps, pour vous dire la vérité, c'était elle qui parlait. C'était à la fois excitant et effrayant, comme être englué dans une toile d'araignée. Elle s'approchait encore et encore. Allait-elle m'embrasser ou me mordre ? Aucune idée. Mais je n'arrivais

plus à bouger ; j'étais fasciné, complètement ahuri.

Par sa beauté et son charme ? Évidemment. Mais surtout par le cours d'économie qu'elle me récitait comme dans un amphithéâtre. C'est la matière qu'enseignait mon professeur de père, vous comprenez ? Alors un seul mot sur Keynes et je sombre comme un bébé dans son berceau. C'est mon talon d'Achille, un point faible qu'aucune quantité de café ne peut compenser.

Se faire chanter cette berceuse par une beauté portant des livres, entièrement vêtue de noir, avec un air à la Alice Cooper si vous le trouviez sous un rocher ? Je ne vais pas vous faire un cours de psychologie ; mon éducation vient d'une bibliothèque, pas d'une salle de classe. Elle est faillible. Je ne connais pas la formule expliquant pourquoi nos désirs sont faits pour moitié de lait maternel, et pour moitié de poison. Ainsi vont les choses, voilà tout.

Son obsession était l'urbanisme des années soixante-dix – c'est pourquoi le sujet de l'économie revenait à chaque fois. Et si je précise qu'elle a un fort penchant à l'organisation, ne vous méprenez pas, car les librairies « activistes » sont presque toujours d'un ennui total. Cette femme adorait les systèmes. D'autres évitent la table des matières, mais c'était là qu'elle vivait. Elle ouvrait les livres par la fin pour vérifier la bibliographie et l'index en premier. Et la dernière fois que je la croisai vivante, elle n'allait pas à une course de hot-rods comme dans une chanson vieillotte – même si ses vêtements étaient appropriés – mais partait écrire un traité sur la densité urbaine et la politique publique sous l'administration Dinkins.

Au lieu de m'embrasser pour me dire au revoir, elle saisit du haut de sa pile un vieux volume sur le système décimal Dewey et me l'exhiba au visage. Elle montra ses dents, et ses yeux étincelèrent de fierté. Mon cœur manqua un battement.

Puis elle quitta la ville. Du moins, c'est ce qu'il semble.

Des mois sont passés, et il n'y a plus aucun signe d'elle. Aucune piste, devrais-je dire. C'est pourquoi je cherche de

l'aide dans les encyclopédies.

Elle vient d'une région plus chaude, je sais déjà ça. Peut-être s'est-elle juste terrée pour la saison, et sera de retour avec la fonte des dernières neiges. Peut-être est-elle en phase de mue ou dans sa forme larvaire, et je ne saurais la reconnaître sous son apparence présente. Peut-être est-elle de sortie pour la saison des amours, et j'aurais alors raté ma chance. Malédiction ! Comme pour les cigales, ça n'arrive qu'une fois tous les dix-sept ans.

Ou alors, peut-être est-elle morte. Elle pourrait avoir d'autres choses à faire. Peut-être me trouve-t-elle juste ridicule et insupportable.

Chacune de ces possibilités semble probable. Tellement probable qu'en réalité, je me force à oublier tout ça et à envisager d'autres scénarios. Peut-être est-elle une célébrité sous déguisement, et mon intérêt envers elle l'aurait poussé à croire que sa couverture était grillée. À New York, on ne sait jamais.

Ou peut-être ne sort-elle plus, car elle a trouvé un foyer, comme le font parfois les animaux sauvages. Ça arrive même aux bouquinistes, les plus enragés des animaux. En fait, mon portrait de groupe est incomplet, car ce satané Raton Laveur n'arrête pas de se mettre devant l'objectif. C'est ainsi que je l'appelle, ne connaissant pas son prénom.

Jusque-là, je n'ai présenté que des personnes comme Adam ou Gnarly Marley, qui vécurent normalement avant de tourner sauvage à la quarantaine. Ou alors Manny, le collectionneur compulsif qui n'avait pas su changer à temps. Chacune des personnes que nous avons rencontrées jusqu'ici avaient refusé de se poser ou en furent incapables. Mais d'autres animaux errants avaient choisi un autre chemin, et c'est ce chemin que nous allons maintenant suivre. Si j'ai de la chance il me mènera jusqu'à elle, car je crains de m'approcher de la fin de la partie moi aussi.

Un chat sauvage peut-il devenir un animal domestique ?

Comme pour la Révolution française, il est trop tôt pour avoir le fin mot de l'histoire.

Commençons avec les gars de Lexicon Devil, l'exemple le plus connu de bouquinistes qui venaient du froid. Ils ont fait du chemin depuis leur début, un conte à la Horatio Alger où ils grimperent les échelons depuis le trottoir et les chariots à bras, jusqu'à la chaîne de magasins qu'ils possèdent maintenant. Ils perpétuent une vieille tradition, cependant. La moitié des librairies de la ville commencèrent de façon identique : des vendeurs de rue qui louèrent une enseigne pour l'hiver et finirent par y rester. Mais ceux-là furent peut-être les premiers à le faire en équipe.

Gangsta, le seul castagneur du Bronx qui – pardonnez-moi l'expression – bande pour Wilkie Collins, fut un membre fondateur. Il resta trois semaines entières avant de fracasser une chaise sur le comptoir lors d'une dispute animée avec un de ses partenaires. Puis quand les Devils ouvrirent leur deuxième boutique deux ans plus tard, Gangsta la baptisa lors de la grande fête d'inauguration en fracassant la même chaise, qu'ils avaient conservée, sur un autre comptoir. Les anciens partenaires étaient restés amis. C'est très inhabituel, comme nous le verrons dans quelques chapitres.

La domestication des Devils était due à une chose plus rare qu'une dédicace de Pynchon : un propriétaire sympa. Mais ce n'était pas tout ; on leur avait aussi forcé la main. Le harcèlement policier les avait empêchés de continuer la vente de rue. Même lorsqu'ils se pliaient aux lois byzantines, ils comparaissaient au tribunal chaque semaine. Finalement ils lâchèrent l'affaire.

Ce ne fut pas le cas de Marco, de Little It Lit. Il y a une dizaine d'années, il porta plainte contre le commissariat et gagna. L'instant décisif de sa victoire fut lorsqu'il déclama un discours, perché sur sa table. Protégé par une rangée d'étudiants d'Adelphi<sup>17</sup> qui formaient une chaîne, Marco lut aux

---

17 Adelphi : université privée new-yorkaise.

flics les amendements de la Constitution. Mais avant la fin, ils brisèrent le cordon et jetèrent Marco au sol.

C'est la partie du film où je pose mon pop-corn et détourne les yeux. Mais le reste de l'enregistrement, waow ! Superbe. Merci mon dieu pour l'existence des caméras vidéo. Car ce sont elles qui permirent à Marco d'obtenir un dédommagement à six chiffres. Peu de temps après, il ouvrait sa boutique.

Il est cependant facile, avec le recul, de conclure sur des *a priori*. Les détails gênants sont souvent mis de côté. Dans le cas de Marco, il est dit qu'il dépensa son dédommagement en drogues, puis rassembla les restes un an plus tard pour ouvrir Little It. Vrai ou faux, c'est un rappel important que deux événements vraisemblablement consécutifs ne s'imbriquent pas toujours parfaitement.

Pour finir, toute personne lisant les journaux sait que la mode actuelle consiste à perdre votre librairie et finir dans la rue. Tout le monde le fait ! Mais il y a toujours un ou deux rebelles pour résister à la tendance. Ivan est l'un de ces obscurs personnages dont on ne sait pas grand-chose. Il a commencé dans la rue, mais maintenant libre à chacun d'estimer combien de boutiques il possède. Après des années d'investigation, j'ai une petite liste, mais elle est sans aucun doute incomplète.

Tout lien de parenté entre les boutiques d'Ivan est féroce-ment nié par les employés. Même les quartiers où elles se trouvent sont ethniquement et géographiquement distincts. Mais il y a un indice dans le message qu'elles affichent toutes sur leur mur, précisant – en termes moins polis – qu'elles vendent, mais n'achètent pas.

Ses librairies ont peut-être une sélection sans égale, mais Ivan n'apparaît jamais aux bourses aux livres ou n'importe quel autre lieu où vont les bouquinistes. Il avait très tôt creusé sa niche. Il s'était trouvé son propre chemin, puis l'avait bar-ricadé afin que personne ne le suive.

Essayez d'épier aux alentours, votre vue sera bloquée. Ten-

tez de vous introduire, on vous barrera le passage. Ivan n'est peut-être qu'un bouquiniste, mais il marche avec des durs. C'est une bande hétéroclite mais solidaire comme une fratrie, épaulement contre épaulement, rejetant toute personne extérieure. Ils vont de salle en salle, plaçant leurs offres et surenchérissant sur toutes celles des autres. C'est la Mafia des Box de Stockage, sujet – me dit-on – de plusieurs émissions télévisées populaires.

En des temps reculés, Ivan commença à acheter des box remplis de livres. Mais que faire des disques et vêtements que même les rats de bibliothèque les plus monomaniaques accumulent par ailleurs – les inévitables détritiques de la vie ? C'est alors qu'il lança son empire.

Regal Books ne propose que la crème de la littérature.

Black Hole vend des vinyles.

Quant à Crud ? Eh bien, Crud est un marché aux puces tenu par le groupe qui faisait la première partie de Mötley Crüe. C'est là que sont les autres trucs : les vêtements, les *tchotchkes*<sup>18</sup>, les livres écartés.

Et moi. Moi aussi, vous m'y trouverez.

---

18 *Tchotchkes* (yiddish) : babioles ou objets divers.



## J is for Junkyard

TARD DANS LA NUIT, UNE BARGE ARRIVE DE L'HUDSON et passe d'une écluse à l'autre sur le canal. Les lumières du passage à niveau clignotent en descendant et retiennent le flot clairsemé de voitures, dont la plupart se dirigent vers les logements sociaux. Ici, le long de la côte de l'île, les industries lourdes sont encore florissantes.

Le pont à bascule se lève, laissant passer un déluge de lumière avec le remorqueur. Il illumine une femme appuyée contre une bicyclette Schwinn. Avec sa salopette et son amas de cheveux emmêlés, elle passerait presque inaperçue parmi les autres pilotis sur la côte – bouts de piliers humides et cordes enroulées. Mais la lumière trahit la fumée de sa cigarette.

À la boutique de donuts et à la décharge, on la connaît. Lorsqu'elle passe sur son vélo, les employés la saluent, clé à molette à la main. C'est la partie de la ville qui revient à la vie alors que les autres quartiers s'éteignent. Il y a un foisonnement d'activités frénétiques : les fruits doivent être chargés sur les camions ; les armadas de bus touristiques ont besoin de réparations ; les plaques d'éégout dérobées par l'armée de pirates ferrailleurs doivent être fondues. Mary, regarde bien

la route en rentrant chez toi !

Il y a une atmosphère de complot partagée par tous les travailleurs de nuit. Il est étrange qu'une simple différence d'horaire puisse vous placer hors de la société normale, mais c'est ainsi. La nuit, les gens sont plus sympathiques et fraternels, en partie parce que leur calme fait contraste. Boire, se battre, vomir – les gens normaux pensent que la nuit est faite pour ça. Leur comportement renforce la fierté stoïque des travailleurs de nuit qui font leur boulot, une fierté partagée par Mary. Sans la foule, les clients, les patrons, elle peut vraiment se concentrer sur son travail. En plus, elle a l'esprit en paix, car son fils dort à poings fermés chez son père. Pour elle, il est plus simple de leur consacrer l'attention dont ils ont tous deux besoin si ses nuits lui appartiennent.

Elle tourne, et pédale jusqu'au bout de l'allée. C'est un complexe d'entrepôts, un vrai de vrai, du genre qui rappelle les années quatre-vingts. Comme si les Yuppies n'avaient jamais existé et que les gens normaux tremblaient toujours à l'idée de se retrouver sur les quais, dans une vieille usine avec un sol en béton. Ici, « studio » signifie encore lieu d'enregistrement.

Le portail s'ouvre avec d'énormes grincements. Elle reste aux aguets. Il est impossible de ne pas imaginer une voiture noire, garée, allumant par surprise ses phares aveuglants. C'est ce genre d'entrepôt, sombre et à l'écart – parfait pour les gangsters et les interrogatoires. Mais au lieu de ça, seul un bruit faible, grêle, sort de la nuit d'encre : un miaulement. C'est Strudel, le chat de la décharge, en quête d'affection et de nourriture.

À une époque, Mary avait des parts dans une librairie et faisait partie des quelques femmes qui allaient aux bourses aux livres. Maintenant, plus de clients, plus d'horaires fixes, presque plus personne d'autre qu'elle. Sur sa Schwinn, elle remonte les allées étroites de la décharge sans prendre la peine d'allumer les lampadaires, Strudel courant à ses côtés.

Ils filent tous les deux entre les forêts de portes, les champs de machines à laver, les hectares de cuvettes de toilette. Puis un des deux part en trombe et hésite avec envie lorsqu'il passe devant un bol en céramique.

Mary avait aussi un chat dans sa librairie. Le rituel d'ouverture quotidien était plus ou moins identique, avec la bicyclette cadénassée à l'extérieur et moins de place pour s'étirer. Mais une fois qu'elle retournait le panneau en position « ouvert », l'angoisse ne la quittait plus. Si aucun client n'arrivait, elle craignait de ne pas pouvoir payer le loyer. S'il y avait des clients, ils étaient énervants la plupart du temps. Au début, les discussions l'aidaient à surmonter sa timidité et à affûter son esprit. Puis arrivèrent les marchandeurs, les voleurs à l'étalage, les fous, et tous les solitaires qui voulaient juste parler. Se retrouvant à gérer des personnes compliquées et exigeantes à longueur de journée, elle rentrait chez elle sèche et sur les nerfs.

Elle savait déjà ce qu'était ce genre de mère et ne voulait pas répéter le scénario. Elle ne voulait même pas être maman, juste parent, ce qui était plus simple sans tenir une boutique. Le rôle maternel que lui imposaient les clients était beaucoup plus suffocant que sa vie familiale. Si vous n'êtes pas constamment disponible, rassurante et en train de ranger, ils vous qualifient de connasse et de mégère.

Ceux de la décharge, elle les connaissait depuis l'université. Lorsqu'elle finissait son cursus, ils arrivaient tout juste en première année – une maigre différence d'âge, mais suffisante pour que ce qu'elle qualifie de décharge soit pour eux un « centre de recyclage et de récupération ». Quand ils l'approchèrent avec une proposition, cinquante pour cent sur les ventes si elle triait et évaluait leurs livres, elle refusa. Ce n'était pas par snobisme, mais elle s'était habituée à la littérature de qualité, la philosophie et l'histoire. C'était ce qui rendait tolérables les clients énervants : voir des œuvres intéressantes passer entre ses mains, certaines y restant suf-

fisamment longtemps pour qu'elle puisse s'y plonger.

Puis elle se laissa convaincre. C'était trop logique. La décharge était plus proche de chez elle. Et les livres qui y finissaient n'avaient rien de honteux. Dans la première caisse qu'elle ouvrit, il y avait un exemplaire relié de *l'Attrape-cœurs*. Ô surprise, c'était une vraie première édition, valant plus que ce qu'elle gagnait en une semaine dans sa librairie.

Mieux encore, le deuxième carton était plein d'études sur les réseaux de fret autour du monde. Elles valaient moins que le papier sur lequel elles étaient imprimées, mais pour une passionnée des trains comme Mary, c'était une mine d'or. Un mois plus tard, elle vendit sa part dans la librairie et déménagea son bureau dans un coin de l'entrepôt, là où étaient stockés de vieux rideaux de théâtre.

Deuxième acte : les rideaux. Le seul éclairage provient d'une unique lampe sur le bureau. L'ombre de Mary sur le mur de l'entrepôt est énorme, grotesque. Le bâtiment tremble et craque sous le vent qui souffle par ses fissures, et à certains endroits, de l'eau goutte du toit.

Une petite radio est allumée pendant que STRUDEL mange et que MARY chante en cœur. Elle chante même entre les chansons.

MARY — *Kiss your mom, ban the bomb, do the best you can, God loves ya, man.*

C'est Broadway Bill Lee qui rend l'antenne, moment coïncidant avec le début du quart de Mary. Tel un vrai animal nocturne, elle peut maintenant identifier chaque DJ de troisième partie de soirée juste par le son de leurs voix. Une preuve du chemin parcouru depuis ses jours de libraire, quand ces deux initiales lui évoquaient plutôt les *dust jackets*<sup>19</sup>.

Maintenant, les livres ne lui arrivent plus joliment emballés dans du mylar, mais par arrivage d'une demi-tonne sur chariot élévateur ou en camionnette. Comme si le commerce de livres d'occasion n'était pas suffisamment morbide, les ves-

---

19 *Dust jacket* : la jaquette d'un livre.

tiges de vies arrivaient ici en gros, mêlés de photos, de notes et de tout ce qui avait pu s'y mélanger.

Chaque nuit, elle se bat contre une montagne vertigineuse et chancelante de papier. Elle lui tourne autour comme une boxeuse, et en entame un coin telle une sculptrice. Les bons morceaux, elle les évalue et les range sur les étagères de l'Ark, la librairie de la décharge. Le reste est envoyé au pilon.

Elle se donne l'impression d'être Dieu, et pas uniquement parce qu'elle trie le bon grain de l'ivraie. Non, ce qu'elle sculpte dans son petit atelier sont les vies des gens, les réduisant aux lignes les plus essentielles, les plus pures.

Elle tire quelques Fanon de la montagne, puis deux volumes sur l'investissement et les lois sur la propriété et, enfin, deux dictionnaires médicaux et un tome sur les soins du côlon.

Mary pense : « J'appellerai celui-ci Park Slope. »

Soudain, Mary et Strudel sursautent tous deux. Un grondement assourdissant résonne, comme si un géant martelait les murs. Une tempête ? Un ivrogne de passage ? À quatre heures du matin, qui cela peut-il être ? Alors que le cœur de Mary se remet à battre, le martèlement reprend, encore plus insistant. Elle avance vers la porte et essaie de donner un ton grave et assuré à sa voix. « J'ai un couteau », crie-t-elle.

Exactement ce que j'espérais.

« Super, dis-je, parce que j'amène un gâteau. »

Cinq minutes plus tard, nous sommes assis à son endroit favori au bord du canal, avec assiettes et couverts, et partageons une bière abandonnée par les employés de la décharge.

« Kitten Bus, qu'est-ce qui t'amène ici, vraiment ? Tu ne peux pas juste passer par là – il n'y a rien plus loin. Et puis j'ai entendu dire que tu cours la ville comme un fou. Sheila t'a aperçu à Brownsville. Et Colin, il était déguisé en hot-dog à Coney Island quand il t'aurait vu traîner comme si tu avais perdu quelque chose d'impossible à retrouver. Qu'est-ce que c'est, le Raton Laveur ? Tu l'as trouvée ? »

C'était à mon tour d'être nerveux. « Comment as-tu entendu parler d'elle ? Tu ne sors jamais, et je n'en ai parlé à personne. »

Mary sourit. « J'entends des voix. »

« Ça c'est pas nouveau. Mais je croyais qu'elles te disaient juste "Suicide-toi" ou "Saute". »

« Très drôle. Non, elles se sont calmées, comme nous autres. Elles ragotent, accoudées au bar. Au fait, où est ton gâteau ? Quoi – un donut ? Oh, toi ! J'aurais dû m'en douter. »



## **K is for Kelly**

J'AI MENTIONNÉ LES RENCONTRES faites en sondant les bacs à un dollar de la ville – et d'autres que j'aimerais faire, vêtues de cuir et aux airs de raton laveur. Grrr !

Toutes sont issues de la chasse aux bouquins, une quête plutôt solitaire. Bizarrement, tous mes emplois de vendeur de livres impliquant un côté social et un contact avec le public eurent l'effet inverse.

Je suis resté assis pendant des années à un coin de rue de Manhattan, prenant le soleil en m'imaginant à la plage, avec des tables pleines d'excellente littérature pour serviette. Avec mes comparses, nous nous sommes battu contre des centaines d'abrutis, nous avons conversé avec des milliers de personnes de tout genre et vendu des millions de livres.

Mais le jour où j'ai définitivement tout remballé et suis rentré chez moi, aucun de ces étrangers n'était devenu un ami. J'étais resté là chaque jour, par tous les temps, mais personne ne m'avait jamais filé rencard. Mon coin était situé juste en face d'une université, mais je n'avais jamais été invité à une quelconque inauguration, conférence ou fête.

Faisais-je partie de la vie des gens ? Bien sûr. Je les voyais régulièrement, dans un genre d'intimité. Je connaissais leurs

obsessions et plaisirs coupables. Eux aussi me connaissaient, mais je n'étais qu'un élément du décor, dans un rôle pas si différent de celui d'un docteur ou d'un psy.

Maintenant je me demande qui ils étaient, ce qu'ils sont devenus. Quand vous quittez un boulot ou abandonnez votre coin de rue, ces habitués s'évaporent. Vous ne les reverrez plus jamais. Et même si ça arrivait, il y a peu de chance que vous les reconnaissiez.

De toute façon, vous perdez la plupart d'entre eux. Les clients réguliers déménagent, ou alors un événement dans leur vie les pousse à modifier leurs habitudes. Un changement démographique, et la ville pousse ses habitants encore un peu plus vers l'extérieur. Ce qui à la base les avait amenés vers votre coin du monde reste un mystère.

Mon préféré était un homme que nous appelions l'Énigmatique Letton, d'après le roman policier de Simenon.

C'était un véritable polyglotte, qui, de toute évidence, parlait couramment chaque langue existante. Avec sa pipe et sa veste en tweed, il ne semblait pas juste téléporté d'un autre pays, mais aussi d'un autre siècle. Et pourtant, il n'avait pas du tout l'air de se sentir étranger. Son comportement ajoutait à son charme et à son côté mystérieux. Tel un espion, il aurait pu être n'importe où dans le monde et sembler tout aussi incongru, ou tout autant à sa place.

Quelqu'un comme le Letton ne survivrait pas, ne serait-ce qu'une heure, sans livres. Ses goûts étaient extrêmement ésotériques. Alors je me demande : où les satisfait-il maintenant ?

S'agissant de la femme que je recherche, cette question me hante encore plus. Elle ne me tient pas éveillé la nuit, moment où je ne dors déjà pas, mais le jour, ce qui est encore pire.

Si elle ne veut pas m'embrasser, ce n'est pas un problème. Je peux vivre sans ses dents sur les miennes, ses petites dents semblables à celles d'un animal. Mais il y a à ma connaissance certaines choses sans lesquelles elle ne peut pas vivre : les livres. Les cigarettes. Et les pantalons en cuir, bon dieu, même

pendant les mois les plus chauds.

Elle possède déjà sans doute la plupart de ces choses, avec même une réserve de rechange. Des cartons de cigarettes et des placards remplis de cuir – je les imagine en ce moment même. Mais elle avait l'air encore plus compulsive s'agissant des livres, encore plus dépendante. Planquée comme elle semble l'être, elle est certainement déjà tombée à court.

Quelqu'un lui fournit du stock, et je ne suis pas cette personne. Voilà ce qui me torture !

Si elle n'est pas aux bacs à un dollar, ça ne signifie pas nécessairement qu'elle a trouvé un meilleur prétendant, mais ça veut dire qu'elle s'est trouvé un filon plus intéressant ou moins cher. Mais où ? C'est tout ce que je veux savoir. Les livres ou la femme que j'aime – je choisirai l'un comme l'autre. En fait, non. Mais c'est déjà mieux que rien.

Si vous la voyez, dites-lui que je suis bien dressé. Mon expérience de bouquiniste n'est pas limitée à la rue. À la différence de la plupart des mecs, j'ai un côté domestique. J'ai été derrière la caisse d'une douzaine de boutiques différentes, même si, pour bâtir des amitiés, travailler derrière un comptoir est encore pire que vendre à l'extérieur. Ça a rapport avec l'espace personnel. À New York, c'est la chose la plus valorisée, la plus protégée aussi.

Les trottoirs sont publics, il est donc plus facile d'y attraper un livre ou d'entamer une discussion. Il n'y a ni règle, ni décorum : tout est possible. Je m'associais avec les autres bouquinistes dans des marathons de soixante-douze heures, pour lesquels je prenais toujours le quart de nuit. Une fois, un fou armé d'un tournevis vint me menacer de quatre à neuf heures du matin. Entre-temps, j'avais vendu plusieurs livres en espagnol, quelqu'un m'avait demandé où était notre rayon Théâtre, et un taxi somalien tournait en rond autour du bloc en criant « *My Life* ! »

Puis je compris, et hurlai : « Clinton, non<sup>20</sup> ! »

---

20 *My Life* est le titre de l'autobiographie de Bill Clinton.

Une boutique en dur possède au moins une porte que vous pouvez claquer au nez des clients ou agrémenter de l'inscription « De retour dans cinq minutes ». Vous pouvez aussi la garder grande ouverte, accueillir les gens et les mettre à l'aise. Mais là encore, la familiarité empêche une plus profonde intimité de s'installer. Une fois les rôles fixés, il est difficile d'en sortir. Pour le dire plus crûment : plus vous connaissez une personne depuis longtemps, moins vous aurez de chance qu'elle vous ramène chez elle.

C'est aussi vrai littéralement. Certaines personnes sont mes amis depuis vingt ans, et je n'ai jamais passé leur seuil. Inutile de vous demander s'il faut retirer vos chaussures en rentrant, car on ne vous proposera jamais de rentrer. Chacun pose fermement ses limites.

C'est pourquoi j'aime tant faire des adresses : vous plongez directement dans l'espace le plus privé et sacré d'un étranger. Il y a peu de blocs où je ne suis pas entré dans au moins un bâtiment. Ça vous donne une vision aux rayons X de la ville, une vue de coupe. Voir là où vivent les gens me donne encore plus l'impression d'être chez moi, surtout quand leurs appartements sont plus petits que le mien. À New York, c'est le véritable enjeu. Mais c'est aussi agréable de s'asseoir dans de nouvelles pièces, tout simplement.

Je viens donc de faire la liste des raisons pour lesquelles la vente de livres n'est pas propice à de grandes amitiés. Heureusement, la plupart des règles ont leurs exceptions, et la plupart des histoires parlent de personnages extraordinaires qui brisent les conventions.

C'est le cas de celle-là.

Tout commença alors que j'étais coincé à superviser un événement à Paper Tiger lors de mon court passage là-bas. Ça aurait normalement dû être une perspective terrifiante, car j'ai une peur quasi pathologique des foules. Mais une chose amusante se produisit : mon éternelle timidité s'évanouit, tout simplement. Je ne supportais plus de m'entendre répéter

les mêmes excuses encore et encore. Mieux valait m'avancer face à un stade plein plutôt que m'écouter faire la liste de toutes les choses que j'avais trop peur de faire.

Alors je tamisai les lumières. « Mesdames et messieurs, commençai-je, entre ces quatre murs, le prochain lecteur est considéré comme une légende vivante pour sa série de petites œuvres autopubliées. Son écriture était tellement virulente, tellement vraie, qu'il fut poussé à quitter la ville il y a une vingtaine d'années, et n'y a plus remis les pieds jusqu'à aujourd'hui.

« Hors de cette boutique, ces magazines obscurs aux formats étranges et aux noms toujours différents sont oubliés, s'ils furent jamais remarqués. Ce dont se souviennent les gens, c'est le groupe séminal, quoique embarrassant et incoutable, dans lequel il chantait. Mais sommes-nous chez un disquaire ? Non. Alors oublions cela, et merci de ne plus en parler.

« Ça ne s'arrange pas. Mes amis, si jamais le monde ne reconnaît pas immédiatement votre talent, restez dignes. Chiez dans les toilettes, oui, mais n'en buvez pas l'eau. Ne léchez pas la cuvette. Hors de ces murs bénis, cet homme autrefois noble est maintenant surtout connu pour sa rubrique, ses – ouvrez les guillemets – contributions au premier pourvoyeur d'ordure d'Amérique du Nord. Tout à fait, le magazine tellement haï, tellement détesté que son nom ne peut être prononcé. Appelons-le pour ce qu'il est : *Ordure*.

« Ce magazine est misogyne, une insulte à l'humanité, tellement répugnant que même s'il est publié à New York, aucune boutique ne le vend ici. Les Allemands l'adorent – dois-je en rajouter ?

« Et maintenant, sans plus attendre, j'ai l'honneur de vous présenter une des plus grandes déceptions littéraires de ma génération. Un homme qui fut au sommet, avant de subir une chute terrible. Il tente maintenant une remontée, alors applaudissons-le. »

C'est ainsi que Kelly et moi sommes devenus amis – par mon manque de tact. Après la lecture, nous nous sommes croisés dehors, par hasard. « Tu connais l'auteur ? » lui demandai-je.

« C'est marrant que tu me le demandes, répondit-il, je l'ai publié. J'ai été l'éditeur d'*Ordure* pendant huit ans. »

Je m'excusai avec profusion, mais Kelly coupa court.

« Non, je suis entièrement d'accord. Ça change d'entendre quelqu'un dire la vérité. Mais pendant qu'on y est, laisse-moi te dire : je t'achetais des livres chaque semaine à l'époque où tu vendais dans la rue. De bons livres, en plus. Mais je me suis toujours demandé : Pourquoi ce type se comporte-t-il comme un tel abruti ? C'est comme s'il désirait être détesté. »



## **L is for LLC**

CERTAINS LIBRAIRES SONT DÉARMÉS SANS ORDINATEUR. « *Sourires de loups* ? Laissez-moi vérifier si nous l'avons en stock. » Des piles de *Sourires de loups* sont alignées sur les tables, la cernant de part et d'autre, et pourtant il faut qu'elle cherche sur le web.

Dans une autre librairie, le gérant se tient à la porte, fumant comme un pompier. Il n'a pas seulement des taches de nicotine sur les mains, mais jusqu'aux coudes. Bonne chance si vous voulez trouver ici ce que vous cherchez ; il n'y a aucun système de classification que ce soit. L'intérêt d'un tel endroit – paraît-il – est de fouiller pendant des heures et de tomber sur quelque chose que vous ignoriez chercher.

Qu'ont ces deux extrêmes en commun, celui où le moindre mouvement est calculé sur un clavier, et l'autre qui vit comme un animal, bâtissant un nid de livres et de mégots ?

Croyez-moi ou pas, ils furent partenaires un temps. Pas seulement en affaire, mais dans la vie. Ils furent mari et femme.

Pourquoi personne ne s'est manifesté lorsque le prêtre annonça « si quelqu'un s'oppose à cette union, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais » ? Même après, l'adminis-

tration où sont validés et archivés les statuts d'associations aurait dû être bloquée par un cordon.

Car ce fut leur deuxième erreur. D'abord l'anneau, puis la société à responsabilité limitée qu'ils formèrent ensemble<sup>21</sup>.

Leur troisième erreur fut le nom de la boutique qui devint rapidement leur champ de bataille : Unity Books.

Aïe !

Cependant, les partenariats ratés sont tellement endémiques dans cette profession que nos tourtereaux pourraient aussi bien se congratuler d'avoir perpétué la tradition. Mazel Tov, monsieur et madame Unity, vous avez bien fait. Car c'est ainsi que se reproduisent les librairies : par l'étincelle qui vole lorsque deux marchands de livres entrent en collision.

Je donnerai d'autres exemples, mais d'abord je dois vous expliquer pourquoi l'univers dont nous parlons est unique. La plupart des sociétés ont une figure patriarcale, mais les bouquinistes de New York n'ont que des patriarches. Pas juste un vieux sage, mais des centaines – et aucun gamin. Même les jeunes se comportent comme de vieux grincheux. Et les femmes ? On ne les trouve nulle part. Les exceptions sont tellement rares qu'elles confirment la règle, et me poussent à écouter de la musique triste, seul dans ma chambre.

Craig fait partie de la foule des patriarches, mais il y a un truc chez lui : Craig est un vrai sage.

C'est un doux géant. Un homme peu loquace, mais les mots qu'il utilise sont invariablement gentils. Avant chaque bourse aux livres, il remonte la file d'attente en les distribuant généreusement et équitablement, comme des sucreries d'Halloween. Puis il se retire dans un silence et une sérénité bouddhique, tellement étrangère aux autres bouquinistes qu'elle les laisse muets.

Les comportements du genre yoga/yogi ne manquent jamais dans cet univers. Il y a ceux qui méditent avant une foire, puis deviennent extrêmement agressifs face à la

---

21 En anglais : *Limited Liability Company* (LLC).

moindre menace envers leur intérêt ou leur revenu – le genre bobo tendance Whole Foods<sup>22</sup> personnifié. Mais Craig est vraiment heureux de voir les autres tirer leur épingle du jeu. Il n’y a pas de compétition. Pour lui, tout le monde est gagnant.

« Tu as sorti ça tout seul ? » demanda-t-il après avoir lu quelques poèmes autopubliés par Gangsta. « Ça a dû être beaucoup de travail. » La brute du Bronx fondit en larmes. Ça faisait une décennie qu’il attendait qu’on lui dise ça.

La plupart ont mieux à faire que de discuter une fois que sont ouvertes les portes d’une bourse aux livres. La concentration est cruciale : interrompre un bouquiniste est comme surgir lorsque deux personnes font l’amour, ou stopper un batteur au milieu d’une chanson. Mais au cœur du combat, la voix rassurante et gentille de Craig n’ennuie personne. Il parcourt le champ de bataille tel un général – grand, juste et fortement charpenté.

Adam est plus acariâtre, Byron plus loquace, Piker Paul plus pathétique et Linebacker Lenny plus aromatique, mais Craig est le véritable expert en livres à qui chacun demande son opinion, cette dernière étant toujours respectée. Seul Harvey Abramowitz, que nous avons croisé plus tôt dans la rue, rivalise d’autorité.

Parlez donc de deux personnalités opposées. Là où Craig fonctionne à l’affection, Abramowitz se nourrit de vengeance et de méchanceté. Mais on ne voit jamais ces deux-là dans la même pièce. Abramowitz – après des décennies de vente de rue – ne travaille plus que sur internet, alors que Craig ne vend que dans les salons du livre. Dans un sens, c’est un éclaireur, puisque ses clients sont principalement des libraires. Mais il se fait une plaque plutôt qu’un centime à chaque transaction.

Il n’a pas non plus peur de dépenser ses dollars. La fois où Jerry ND trouva une première édition d’*En Attendant Godot* lors d’une bourse à Freeport, Craig l’attendait sur le parking.

---

22 Whole Foods : grande chaîne de supermarchés bio aux États-Unis.

Il compta huit cents dollars dans la main de Jerry devant les autres bouquinistes, bouche bée de stupéfaction.

Mais ce n'est pas comparable au choc que j'ai ressenti en entendant parler d'Aspidistra Books. Un endroit que je connaissais bien, tenu par le genre d'amasseur de *shlocks*<sup>23</sup>, stockeur de camelote, ramasse-miette qui ternit le nom de bouquiniste. Non, ce n'était pas un enfoiré grincheux comme – en fait, comme la quasi-totalité des personnes dont nous avons parlé jusqu'ici. Pire, il n'était pas du tout intéressé par les livres. Sa boutique était un de ces lieux de rencontre réputés où l'on sort, mais où on ne lit pas. Elle était à l'origine d'une mode que je hais le plus chez les libraires, une épidémie qui s'est propagée d'une côte à l'autre : les livres comme décor, non pas classés par sujet ou auteur, mais par la couleur des couvertures.

Le tenancier adorait être au centre d'un salon. Jusqu'au jour fatidique où son propriétaire demanda des années de loyer impayé. Alors les journaux pleurèrent des larmes de crocodile, et une « institution littéraire chérie » supplémentaire disparut.

Mon choc vint du texte en petits caractères, lorsque j'aperçus le nom de Craig. Selon l'article, c'est lui qui avait lancé l'endroit. J'étais perplexe. Lorsque je le croisi, je lui dis : « Ça doit être triste de vendre ta boutique puis de la voir être démolie. »

Craig éclata de rire. « La vendre ? C'est plutôt l'opposé. J'ai dû acheter ma sortie du partenariat lorsqu'il a porté plainte. »

Je ne sais pas ce qui m'a le plus abasourdi – que ces deux opposés eussent été alliés, ou qu'une personne fut basse au point d'envoyer Craig en justice.

Heureusement, dans le marché du livre, l'adversité engendre sa propre récompense. Chaque séparation produit un rejeton, ce qui signifie plus de librairies.

Aspidistra se trouvait dans ma ville natale, mais je lui

---

23 *Shlock* : objet de peu de valeur.

préfèrais Ampersand Books, un peu plus bas dans la rue. Une librairie sympa, sérieuse et bien rangée. C'est mal d'être prétentieux, mais il y a des choses dont on veut s'efforcer de suivre l'exemple, ou vers lesquelles on veut tendre en grandissant. Voilà l'important, surtout pour un gamin, et voilà ce qu'était Ampersand. Découvrir que Craig était également à l'origine de cette librairie m'obligea à l'aimer encore plus.

Du coup, tout le monde est content à la fin de l'histoire. L'ancien partenaire de Craig put devenir un noble raté, et sombra avec son navire rangé par couleur. Craig se maria avec la gérante d'Ampersand, se retira de la vente au détail avant que l'amertume ne prenne le pas, puis déménagea à New York.

Même le couple bancal qui tenait Unity Books ne s'en sort pas trop mal. Aujourd'hui ils ont chacun leur boutique concurrente, sous le même nom. Pour elle, une librairie propre et brillante, qui complète ses ventes des derniers best-sellers avec son café, service complet.

Sa boutique à lui est une zone sinistrée, mais il s'en fiche. Il possède les murs. Vous ne trouvez pas le titre que vous cherchez ? Ha – pas de bol ! Comme chaque année, il compte juste les jours avant de fermer l'endroit pour l'été et aller sur la Riviera avec sa charmante copine italienne.

Alors allez-y, signez sur les pointillés. Bien sûr, les associations sont vouées à l'échec, mais ceux qui prirent le risque et tentèrent leur chance semblent plus heureux sur le long terme que ceux qui protègent leur indépendance à tout prix.





## M is for Mack

*M POUR MACK*

*Qui demande à chaque foire :*

*« Aurais-tu des Kerouac ? »*

*Les Beats sont out depuis longtemps  
mais Mack, vieil hippie croulant  
est long à la détente.*

C'est un gars sympa, mais s'arrêter à sa table est comme prendre le PATH<sup>24</sup> vers Jersey City pour voir Tante Nettie et Oncle Cy. « C'est comment dans le Far Rockaway ? demande-t-il. Il paraît que tous les jeunes y vont, de nos jours ».

Inutile de lui expliquer que je ne fais pas partie des « jeunes ». Je ne reçois pas non plus les alertes bisannuelles indiquant quel quartier pauvre envahir.

C'est vraiment comme rendre visite à la famille. L'esprit de Mack est comme un piège qui se serait refermé il y a des années après avoir capturé quelques curieux morceaux. Il ne manque jamais de me demander si j'écris toujours ces « drôles de petits magazines ». Quand je lui explique que je les publie

---

24 Port Authority Trans-Hudson (PATH) : réseau de métros reliant Manhattan aux villes voisines de l'État du New Jersey.

depuis une trentaine d'années, il prend un air confus et légèrement blessé, comme si j'étais celui qui avait mal compris. Vous pouvez presque entendre les rouages grincer dans sa tête : « Pourquoi ce gamin me précise-t-il toujours son âge – ou alors, mon ouïe est-elle devenue si mauvaise ? »

Comme la plupart des baby boomers, il ne peut s'empêcher de voir les plus jeunes que lui comme une foule sans visage. Pour Mack, ils sont tous les mêmes : vaguement menaçants, mais également méprisables. Il observe les troupeaux de jeunes d'un regard las. Ses rares dreadlocks restantes sont grises et se cramponnent désespérément au cuir chevelu.

Reginald, un autre bouquiniste de rue, est placé à côté de Mack et porte des gants. Il passe amoureusement un plumeau sur son stock, le protégeant de la poussière projetée par des passants négligents. Reginald répète les même mots encore et encore. « Ces gens », dit-il d'un ton au-delà du dégoût, tel un noble regardant de haut la populace.

« À mon époque... » commence Reginald. Son époque est révolue. À l'entendre, les bouquinistes de l'âge d'or faisaient des milliers de dollars en une après-midi. Mais depuis, l'intelligentsia a été remplacée par ces gens. La vie est dure pour quelqu'un comme Reginald, malgré l'appartement qu'il a obtenu gratuitement après avoir poursuivi son propriétaire. Nous ne comprendrons jamais, dit-il, et il a raison.

Mais grâce à ma taille et à ma politesse, j'ai réussi à me distinguer aux yeux de cette noblesse bouquiniste. Je suis l'exception à la règle : un gamin gentil, qui les gratifie du respect leur étant dû. Pas comme mes amis qui se moquent ouvertement et sans pitié d'eux, de leurs manières geignardes et présomptueuses.

C'est la familiarité qui fait d'eux des cibles si faciles. Les jeunes bouquinistes se voient devenir de plus en plus cyniques à chaque année qui passe – perdant leur idéalisme et même leur amour de la lecture. Devenir comme Mack ou Reginald est une pensée effrayante. Après tout, certains exemples

servent plus d'avertissements que de modèles à suivre. Même Adam, roi des barbues, est prompt à le dire. « Je suis un connard, dit-il, je n'ai pas d'amis – même si tu sembles m'apprécier pour certaines raisons que je ne comprends pas. Mais quoi que tu fasses, ne suis pas mon exemple. Si tu te surprends à faire quelque chose comme je le ferais, arrête immédiatement. »

Un vœu pieux. Le métier implique vraisemblablement une personnalité obstinée et énervante. Un mariage raté, aussi, ou alors un manque de perspectives amoureuses. La vie d'un bouquiniste est humble – et pourtant, voilà : la plupart des bouquinistes semblent plutôt heureux et en paix avec eux-mêmes. C'est comme l'écrivait un de mes amis depuis son pénitencier fédéral : « Ici ce n'est pas la prison. J'en connais qui sont dans des relations malheureuses, où qui détestent leurs vies. Ça, c'est la prison. Ici c'est juste une cellule et quelques gardes. »

Mack et Reginald sont des exceptions à la règle, les taulards du métier. Ils ne sont pas les seuls bouquinistes à un cheveu d'une prise en charge par les services sociaux. Loin de là. Ils sont juste ceux qui vous rappelleront leur séniorité à chaque opportunité.

Je suis compatissant. Ça doit être dur d'être entouré de personnes plus jeunes et agiles qui attrapent tous les bons livres et vivent l'action. Mais je ne suis leur cadet que d'une douzaine d'années, qu'ils en soient conscients ou non.

Certaines personnes sont nées en critiquant et en ronchonnant, et vieillir n'est pour eux qu'un prétexte. Dans ce métier, cependant, le contraire devrait être la règle, car plus vous en savez, mieux vous vous en sortez. Il faut juste essayer de nouvelles choses – lire de nouveaux auteurs et les poser sur votre table ou dans votre boutique.

Mack gémit que les gamins achètent toujours les mêmes livres année après année. Mais comment cela pourrait-il être différent ? C'est tout ce qu'il a en stock. Kerouac – feh !

Il me rappelle mes amis profs qui pensaient qu'être entourés d'étudiants leur permettrait de rester jeunes. Au contraire, leur rôle ne faisait que souligner la différence d'âge. Les étudiants sont les mêmes année après année. Seuls les profs vieillissent, et aussi, bien entendu, les bouquinistes installés devant les universités, brûlés par le soleil et trempés par la pluie.

Ce machin tanné, usé, perché sur un cageot à côté d'une table pleine d'éditions du *Traité du Zen et de l'entretien des motocyclettes* ? Et ouais, c'est Mack. C'est l'une des personnes les plus âgées sur un marché de bouquinistes parmi les plus légendaires au monde – l'équivalent new-yorkais des quais de Seine ou de la rue Moutanabi à Bagdad. Contrairement à l'ancien Book Row, ici les affaires marchent toujours. Mesdames et messieurs, bienvenue à Morningside Heights.

C'est un bon endroit pour rencontrer des amis, s'arrêter et tailler le bout de gras une minute. Car malgré nos différences, j'aime bien Mack. Reginald aussi, dont les goûts en matière de littérature se rapprochent des miens (c'est lui qui m'a guidé vers la trilogie *Qu'une larme dans l'océan* de Manès Sperber, véritable perle rare).

Jamais ils ne passeront me voir, ni ne liront un livre que je leur recommande, mais ce n'est pas grave. Il y a entre nous une véritable affection, comparable à celle qui lie les membres d'un groupe en tournée. Après un concert, rien de tel que rentrer dans le van avec les camarades que vous détestez, car ils sont les seuls à comprendre ce que vous ressentez. Ou alors, peut-être les bouquinistes sont-ils devenus comme ma famille, avec tous les sentiments confus que le terme implique.

Dans la rue, je peux parler boutique avec Mack sans l'ambiance de compétition ni la tension d'une bourse. Et aussi sans ses plaintes comme quoi j'aurais pris tous les bons livres, ce qui, après tout, est vrai. S'il me traite comme un gamin, ce n'est également pas grave ; à mon âge, c'est un luxe.

Et si moi et ma génération avions toujours été traités comme des gamins ? Bientôt nous porterons de nouveau des couches. Une pensée qui donne à réfléchir, mais hors du sujet, qui est le suivant :

Ma visite d'apparence fortuite à Morningside Heights avait une autre motivation. J'étais en planque. C'était une idée suggérée par Kelly, l'ex-éditeur du magazine *Ordure*, lorsque je lui avais raconté le peu d'informations que je possédais sur la femme pour laquelle j'avais désespérément le béguin, celle que j'avais cherchée dans chaque coin de la ville : et si après un break d'une vingtaine d'années, elle avait repris ses études pour passer un diplôme d'archiviste à Columbia ?

« Les archives, c'est sexy », me dit Kelly.

Comme si je ne le savais pas ! Tout était sexy, chez elle. Plus je pensais à elle, pire c'était. J'étais trop préoccupé pour rester assis toute la journée devant la bibliothèque de Columbia, comme me l'avait conseillé Kelly. À la place, j'avais décidé de tenter ma chance auprès des bouquinistes les plus proches. Alors que je discutais avec Mack, j'étais fou d'anxiété, mais j'essayais de garder un air décontracté.

« Est-ce que ça t'arrive d'avoir une cliente, lui demandais-je, qui ressemble à ça ? » Rentrant ma tête dans les épaules comme Quasimodo, je fis une grimace, comme si une odeur horrible m'arrivait aux narines. Un léger grognement paracheva le tableau.

« Elle porte du cuir des pieds à la tête – pas genre Catwoman, plutôt comme une clocharde. Elle fume comme une cheminée. Elle achète des livres à la pelle. Elle rôde comme un marsupial. Et j'ai des raisons de croire qu'elle va à l'université ici.

Mack gratta ses dreads. Je priais pour qu'elles restent sur sa tête. « Ça ne me dit rien », dit-il.

« De l'eye-liner lui coule sur le visage, comme si c'était de la peinture en bombe ou du feutre. »

Le visage de Mack s'éclaira soudainement. « Tu ne par-

lerais pas du Raton Laveur, à tout hasard ? Si ? Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? »

« Je l'appelle comme ça, admis-je, mais je pensais être le seul. »

« Oh, je connais le Raton Laveur depuis très longtemps », dit Mack. « Elle m'embrasse même sur la joue. »

Me voyant rougir, il ajouta rapidement : « C'est juste une marque d'affection. Nous sommes amis. Mais je ne l'ai pas vue cette année. C'était un printemps pluvieux, la saison est donc encore jeune. Tu veux que je lui passe un message quand je la vois ?

« Je ne veux pas passer pour un mec bizarre. »

« N'importe quoi, lâcha Mack, tout le monde aime avoir un admirateur. »

Qu'il eut raison ou pas, je me rendais compte que j'avais trouvé le messenger parfait : quelqu'un qui lui expliquerait que j'étais un garçon honnête et poli, mais pas chiant. L'oncle préféré qui se porterait garant de ma bonne foi.

« Dis-lui juste, lui glissais-je, que je la trouve cool. »



JERRY ND EST LE LASCAR AU CHAPEAU MARRANT qui a été dernièrement aperçu en train de plastronner aux alentours d'un parking à Freeport, New Jersey. C'était son heure de gloire. Immédiatement après avoir acheté un Beckett à cinquante cents lors d'une bourse aux livres, il l'avait revendu à un autre bouquiniste pour quasiment une brique.

Il crânait, roulait des mécaniques, jactait comme – en fait, comme un petit blanc de l'Ohio. Toujours dur à comprendre, son charabia du Midwest et son méli-mélo de jargon beatnik devient particulièrement impénétrable quand il monte dans les tours.

Il nous en a rebattu les oreilles pendant des semaines, faisant des tournées pour énumérer tout ce que son coup de veine lui permettrait d'acheter : un recueil de poèmes sur lequel il comptait enchérir vers Big Sur, et une espèce de journal se trouvant à Boulder, dont il parle comme s'ils étaient de vieux amis. Et aussi, entre nous – Jerry baissait la voix – il avait peut-être une occasion d'acheter un peu de crasse d'entre les orteils de D.A. Levy par le biais d'un bouquiniste de Shaker Heights. La classe !

Ce Beckett fut une aubaine, mais une pour laquelle Jerry

s'était préparé toute sa vie. Seule une vingtaine d'auteurs entraient dans sa sélection, et Beckett était l'un d'eux. Les éditions, époques et mises en page des livres qu'il trouvait étaient pour lui objet d'années d'obsession. Car voilà son truc, à Jerry ND : l'underground. Mais uniquement celui d'avant sa naissance.

Ne lui parlez pas de fanzines. Les tracts, les pamphlets ? Nah – trop politique. Si c'est potentiellement pertinent ou d'actualité, ou si l'auteur est toujours en vie, vous frappez à la mauvaise porte. ND ne prend son pied qu'avec les trucs vieux d'au moins quarante ans.

D'autres bouquinistes rempliront leurs tables à ras bord de livres en tout genre, dix caisses pleines, dos alignés vers l'extérieur. ND choisit l'approche zen : trois in-folio d'Ezra Pound et un mouton de poussière. Ce dernier est posé là en hommage à De Kooning, selon qui aucune œuvre n'est complète sans la touche finale d'une imperfection. C'est son clin d'œil à Dieu.

« Combien pour le mouton ? » lui demandai-je en passant devant sa table, mais Jerry ne leva pas les yeux. Il était plongé dans un recueil de poèmes de Corso.

« C'est pas à vendre, mec. »

Comment peut-il gagner sa vie de cette façon ? Pound ne se vend même pas. Les gens préfèrent leur fascisme pur, de nos jours.

Alors que la fin du mois approche, on peut apercevoir un certain beatnik de l'Ohio se faufiler par la porte de service de Word Association, allant travailler pour le Système. Julian, le propriétaire, lui a même proposé un partenariat complet, une proposition qu'aucune personne sensée ne refuserait. Mais ce n'est pas le cas de Jerry – on ne lui met pas le fil à la patte. Il a besoin de son indépendance, l'esprit libre et disponible à l'appel de la route.

C'est dommage, car Word Association lui irait comme un gant. Les auteurs et éditeurs contemporains n'y sont pas les bienvenus ; pour atterrir sur ces étagères vous devez mourir,

de préférence par overdose d'héroïne ou de votre propre main. Les *Howl* d'aujourd'hui n'y ont aucune chance. Des fanzines y sont vendus, mais uniquement trois décennies après qu'ils ont arrêté par manque d'argent ou de succès. Le ratage produit de bons objets de collection. À l'époque ça ne payait pas le loyer de la personne qui l'a créé, mais ça rapporte maintenant. Ajoutez juste deux zéros et appelez ça Art Littéraire.

Ça me fout en rogne, je l'admets. Julian est un chouette type, mais je continue à penser que son attitude n'est pas la bonne. Moi aussi j'aime les univers morts – les textes, les scènes, les lieux qui n'existent plus. Mais ces gars-là poussent à l'extrême, quasiment jusqu'à la parodie. Évidemment, j'aime les vieilleries, mais en partie parce qu'elles sont des nouveautés à mes yeux. Quand je découvre un livre ou un auteur auparavant inconnu, c'est le grand frisson.

Comme lorsque je découvris l'incroyable Raymond DeCapite dans les bacs à un dollar. Je pensais enfin avoir de quoi me rapprocher de Jerry. Le gars était décédé, et originaire de Cleveland lui aussi. Mais ce n'est pas un auteur obscur, juste un inconnu. Aucune crédibilité. Ce n'est pas un mec cool. Il vous fend juste le cœur, mais ça ne compte pas pour les gardiens du temple qui préfèrent en garder les portes bien fermées.

Jerry repoussa DeCapite. Il n'était pas intéressé par la nouveauté, même vieille de cinquante ans. Je n'aurais pas dû être surpris, puisque la fermeture d'esprit fait partie de son nom. « ND » est une vanne, quoique affectueuse comme le sont généralement les surnoms.

Peut-être avez-vous déjà entendu parler de Pink Awning et Fake Pink Awning, les deux boutiques de donuts rivales sur Manhattan Avenue ? Ce ND est d'un genre similaire – il fut ajouté par souci de clarté, pour le différencier de Jerry NP, qui vendait également dans la rue.

ND signifie New Directions, le seul éditeur que Jerry semble apprécier. NP signifie No Pants, un vêtement dont

semble manquer le second Jerry. Mais la distinction ne s'avéra au final pas nécessaire. NP était un *piker* ; quand la saison froide approchait, il désertait.

De nos jours, Fake Pink Awning a disparu, et Real Pink Awning est peint en vert. Lorsque je donne rendez-vous à quelqu'un là-bas, je finis toujours par manger seul. Mais quand ça m'arrive, je pense à Jerry, qui lui aussi porte un fardeau dont il pourrait se passer : la distinction d'être le seul bouquiniste avec un surnom aussi caractéristique qu'un nom de famille.

Sans compter Harvey Abramowitz, bien entendu.

Et Plain Old Fashioned<sup>25</sup>, comme ils me surnomment ici.

Et le Raton Laveur, qui ne compte pas, je sais, mais fichez-moi la paix : quand vous aimez quelqu'un, vous ne vivez que pour l'opportunité de citer son nom. Le mot vous échappe, comme « *dig* » ou « *man* » quand j'ai trop longtemps discuté avec Jerry.

Certaines nuits, après que les bacs à un dollar sont rentrés, je viens là et me repasse la cassette de notre dernière rencontre, essayant de découvrir ce qui s'est mal passé. Qu'ai-je dit qui l'aurait faite partir, l'éloignant pour de bon ?

« Toi, tu conduis ? » avais-je lâché lorsqu'elle mentionna une ville éloignée de toute ligne de métro.

Et alors ? J'étais surpris. Elle semblait trop new-yorkaise pour tenir un volant. Lorsqu'elle répondit « j'avais un camion garé à Brooklyn », j'étais charmé, comme il se doit.

Mais pourquoi s'arrêter à si peu, tant que j'y étais ? Je lui donnais mon numéro, et soudain bondis en arrière lorsqu'elle sortit un truc semblable à un pistolet laser puis commença à pianoter.

Je lâchai un cri de surprise : « Tu as un téléphone ? »

C'était pour la taquiner, mais la blague était tombée à plat. Je parie qu'elle l'a pris pour de la moquerie. Mais jusqu'à cette fois-là nous n'avions discuté qu'une dizaine de fois, et ça

---

25 Littéralement : Carrément à l'ancienne.

restait une romance exclusivement faite de papier. Le monde moderne n'avait pas encore pointé le bout de son nez. Quand il le fit, je pris peur, cheval que je suis. Je parle de l'animal, pas de la drogue ni du fan de Sad Times.

Car c'est ce à quoi je pense ce soir : peut-être sommes nous plus comme des chevaux, et non des chats ou des chiens, ou des cochons, ou des taupes comme j'ai pu le dire auparavant. Nous sommes si facilement effrayés, tellement fiers, tellement timides, nous autres du monde des livres. Comme les poulains miniatures à la ferme d'un de mes amis.

Et tant que nous y sommes, je ferai mieux de vous parler de Franny, que j'ai mise de côté depuis trop de pages. Elle est la plus fière et la plus timide de tous – la jument lauréate qui pâture hors de la librairie, que tout le monde aime mais qui ne laisse personne trop s'approcher.

Elle est l'opposé de Jerry ND : elle ne jacasse pas ni ne se vante, ni ne vit dans le passé. Ce qui est ironique, car Franny eut une place majeure dans des scènes dont Jerry ne peut que rêver. Les livres de Franny sont sur les étagères de Word Association, sans même qu'elle soit morte. C'est une légende vivante, au nez et à la barbe de tous. Je la croise aux bacs à un dollar du Diamond District presque chaque soir.

Chacun connaît l'histoire de son arrivée de France dans les années soixante. Son œuvre révolutionnaire dans le film expérimental aida à définir le genre. Elle changea la façon dont le monde voyait New York, tout comme la façon dont New York se considérait elle-même.

Son histoire est similaire à celle d'autres icônes de son époque : tout en poursuivant ses rêves, elle prit un travail à Gotham pour payer son loyer. Mais à l'inverse de Patti Smith, Amiri Baraka et les autres, Franny resta ici. Personne ne pouvait la faire partir – pas même l'augmentation du prix des livres à vingt-cinq cents dans les bacs.

Elle a quitté son travail à Gotham avant la naissance de ND, mais une chose est claire : elle travaille bien plus dur que

les employés. Elle le fait par considération, par habitude, et par respect. Elle range simplement les bacs à un dollar tout en les fouillant, remplaçant les volumes sortis et les piles laissées par ceux qui marquent leur territoire. Leur désordre ressemble à des nids d'oiseaux et aux tas de noix de galle d'un écureuil – ou alors à des trous où enterrer des os, et des terriers où pondre des œufs. Les gens sont vraiment comme des animaux, mais pourquoi les livres font ressortir ces instincts, je n'en ai aucune idée.

Franny peut repartir avec un seul volume après des heures de recherche, mais je donnerais cher pour voir sa collection. Elle avait passé les années soixante à travailler dans chaque librairie de la ville, et les décennies suivantes penchée sur les bacs à un dollar.

« J'ouvrirai ma propre boutique si j'arrive à soixante-dix ans » répétait-elle.

« Et je serai ton partenaire » me portais-je volontaire.

Mais elle n'est plus qu'à quelques années de cet âge lointain, et son pas semble plus gai et enjoué que le mien. La semaine dernière, je l'ai surprise en train de dire à quelqu'un :

« Quand j'ouvrirai ma propre boutique, je prendrai un chien et l'entraînerai à mordre les voleurs à l'étalage. Si j'arrive à quatre-vingts ans. »



## © is for Other Days

J'AI FAIT LA MOITIÉ DE L'ALPHABET en m'extasiant sur les vertus de New York et du gang d'excentriques qui perpétue sa mémoire de papier. J'ai de la chance de vivre ici et d'avoir ce travail. C'est un boulot difficile, et une ville où il est dur de se débrouiller. C'est peut-être la raison pour laquelle deux bouquinistes seront tellement heureux de se croiser dans la rue : tous deux ont survécu !

Les bouquinistes ont des vies austères, comme les rabbins ou les prêtres. Aucune fortune, juste la satisfaction de ne pas rendre le monde pire qu'il est. Chacun sait qu'il n'est pas seul, et ce sentiment d'appartenance leur permet de se sentir en sécurité. Ils sont de la même congrégation, partagent les mêmes mauvais coups. Quand ils parlent entre eux, il y a une intimité conspiratrice, un ton psalmodique à leurs voix, un sourire dans leurs regards.

Et le plus génial est que quand la ville tourne, tout le monde ressent cette fierté. Les Dominicains, les Haïtiens, les employés du bureau de poste, les passagers du métro. Chaque groupe se marre de sa propre blague. Tous se sentent combatifs et sentimentaux, marchent d'un pas fier avec une chanson aux lèvres. Leur hilarité déborde, avec du rab pour les autres.

Car ce qu'ils chérissent le plus ne peut leur être enlevé. C'est une partie d'eux-mêmes.

C'est ainsi dans les bons jours. La plupart des jours, même.

Puis il y a les autres jours, comme aujourd'hui.

Peut-être fais-je partie d'une bande resserrée, et vais-je uniquement dans des endroits où tout est bon marché, où tout le monde est gentil – où l'on m'appelle « Papi » en me donnant une petite tape sur l'épaule, et parfois même en m'embrassant sur la joue. Peut-être n'ai-je uniquement pédalé que dans les petites ruelles, et suis-je seulement sorti la nuit.

Parce que toutes les plaintes sur la façon dont le monde a mal tourné, les abrutis de jeunes, comment la ville n'est plus ce qu'elle était – toutes ces contrariétés, je les ai insouciamment mises de côté.

Le déni fait partie du deuil, évidemment. Je pense aux personnes décédées, et aux endroits disparus eux aussi. Mais je ne m'étends pas sur eux. Je ne m'attarde pas devant les lieux où nous nous retrouvions, les squats où d'autres vivaient à l'époque, maintenant copropriétés ou supermarchés. Je détourne mon regard lorsque je passe devant, pour laisser leur mémoire en paix.

La ville change, tout comme moi. Aucun d'entre nous – et rien de tout cela – ne restera longtemps ici.

Ce n'est pas que je sois obstinément aveugle. Mais les beaux, les riches et les idiots occuperont toujours plus d'espace qu'ils ne le méritent, et je ne veux pas leur laisser encore plus d'immobilier dans mon esprit. Ils ont les moyens de changer des boutiques en restaurants huppés. Leurs clients peuvent tenir salon à l'extérieur, se soûlant à longueur de journée, car de toute évidence ils n'ont pas besoin de travailler. Mais ça ne signifie pas qu'ils ont gagné, où qu'ils sont plus nombreux que nous.

Quoique.

Les anciennes familles vivent toujours à l'étage, mais les locataires n'ont jamais d'articles élogieux dans le Times.

À la place, ils ont droit au même traitement que les librairies : « Vous nous manquez tant, maintenant que vous êtes partis. »

D'ordinaire, je n'aime pas concéder la défaite. Aujourd'hui, je n'en suis plus si sûr. Ce ne sont pas uniquement les légions de gens normaux et la pénurie de freaks qui me tapent sur les nerfs. C'est comme si quelqu'un était venu balayer tout espoir des rues, s'était pointé et avait débranché le respirateur. La ville ne semble plus hors du commun, mais insupportablement petite. Les routines quotidiennes s'enlisent. Les interactions paraissent forcées. Les flirts tombent à plat.

Toutes ces petites choses qui font du monde une scène dont vous êtes la star – c'est ce pour quoi New York est célèbre. Mais ce sentiment n'existe plus. Il a été remplacé. Maintenant vous n'êtes plus qu'un dingue, ou un pauvre type sans aucun rôle.

Car ce que vous chérissez le plus peut vous être enlevé, après tout. Mais seulement certains jours.

Le trafic est le même, l'Empire State Building est toujours là. Il n'y a que l'âme qui manque, la raison d'être, le but. Toutes ces choses qui font que cet endroit n'est pas juste supportable, mais cool. Et j'ai tant été aveuglé par mon amour et mon entêtement que je n'ai même pas remarqué leur disparition, jusqu'à maintenant.

La gentrification n'est pas seule en cause, mais elle exacerbe le problème. Quand les gens se sentent menacés, ils sont moins larges et généreux d'esprit. La gentrification fait aussi disparaître toutes les distractions réconfortantes et les restaurants accessibles à votre budget. Arrive un moment où il n'y a plus nulle part où vous asseoir.

Mais ce désespoir, cette gêne, cette incertitude a toujours existé, j'en suis persuadé. À coup sûr, je l'ai déjà ressentie auparavant. C'est ce qui vous reste après la redescente de drogue, la redescente d'amour, la fin de la jeunesse. Sous l'agitation, sous cette impression magique artificiellement

enflée d'espoir, c'est la poussière que foulent vos pieds lorsqu'ils touchent terre.

En temps normal, j'ai la sensation d'être le maître du monde quand je fais ma tournée. Aujourd'hui je me sens minable. Comme Mack : un vieil hippie plaintif – mais encore pire, car Mack accepte son destin. C'est plus facile avec quelques décennies d'amour libre sous la ceinture.

Moi ? Je suis juste un maniaque de plus qui va faire des emplettes pour se remonter le moral. Faire ma tournée ? Non, simplement acheter des trucs.

Le pire est que ça marche, généralement. Un mauvais jour peut être sauvé par une bonne trouvaille, ou en tombant sur le volume manquant d'une série que je recherche. Mais pas de ce genre de chance aujourd'hui – rien qui sorte de l'ordinaire.

Aucune trace du Raton Laveur aux bacs. Elle aurait appelé si elle avait souhaité me revoir ; elle a certainement reçu le message à l'heure actuelle. C'est probablement mieux qu'elle ne soit pas dans le coin, vu qu'aujourd'hui tout va mal. J'arrive même à effrayer Franny en lui offrant un livre ramené de chez moi.

Quand je rentre dans la boutique pour payer, les employés avec qui j'échange habituellement des potins semblent froids et impersonnels. Pareil pour la fille de la boutique de donut et le Jamaïcain qui fait des pâtés végétaux. Quelle que fut l'affection qu'ils eurent pour moi, tout a soudainement disparu.

C'est ainsi que vont les choses : un jour vous êtes un habitué, le lendemain vous devenez un pestiféré. Vous passez la ligne invisible et êtes renvoyé à la case départ. C'est embarrassant de penser qu'hier, ces routines lamentables semblaient dignes de célébrations.

Car pour moi, devenir bouquiniste ne fut pas un accident comme pour Adam – c'était un objectif à long terme, difficilement atteint. Mais ce que vous avez fait pour vous en sortir ne vous garantit pas le salut à vie, je devrais maintenant le savoir. Il vous faut recommencer, encore et encore.

Vous survivez, et c'est un bon début, mais ce n'est pas suffisant. L'objectif n'était pas de sortir la tête de l'eau ; vous cherchiez quelque chose de plus. Mais à peine installé dans la vie que vous vous êtes construite, elle semble déjà vieille, car vous la voyez maintenant de l'intérieur.

Voilà pourquoi la désillusion fait fuir des hordes de gens. Ils en font des caisses, comme si déménager à Newport News allait les libérer de leurs chaînes. Gangsta passa même deux ans dans les Ozarks pour travailler comme gérant dans un magasin de meubles.

Que la vie soit plus authentique dans l'arrière-pays ou pas, la seule chose certaine est que les livres sont pires. Un bouquiniste rusé peut toujours gagner sa croûte dans cette ville. Partout ailleurs, c'est difficile dans le meilleur des cas. Gangsta ne faisait pas le malin à son retour. Alors qu'il remontait vers le Nord, on pouvait l'entendre jurer deux états alentour, avec sa grande gueule du Bronx.

Mon ami Pirelli avait l'habitude d'en rire : « Je devrais faire quoi ? Rester là, dans la librairie, année après année – draguer Angie au comptoir jusqu'à ce que ses piercings soient rouillés, puis chaque soir aller manger une soupe aux boulettes de matzo avec toi ? »

À la place, il reprit contact avec la serveuse de l'ancien bar de son père, puis déménagea en Floride pour être à ses côtés. Il devint exactement le genre d'homme qu'il détestait. Un cercle parfait. Inutile de préciser qu'il n'y avait aucune librairie au bout de l'arc-en-ciel, juste une pile de DVD.

C'est ce à quoi il faut faire attention lors de telles journées, celles qui vous font faire impulsivement des choses stupides. Tout ça parce que cette ville est aussi décevante que n'importe quel idéal trop haut placé. Quand elle ne porte plus le poids de vos rêves, vous le prenez personnellement.

À point nommé, mon sac se déchire sous la pluie, éparpillant mes livres à un dollar sur le trottoir humide. Quelques-uns rebondissent dans le caniveau, en plein dans une flaque.

Un passant surpris s'écarte d'un bond, comme si j'avais la peste, sans s'arrêter pour m'aider ni même me lancer un regard compatissant. Saloperie de New York.

Puis une voix interrompt mes pensées noires : « Oh, ça craint ! J'ai un autre sac si tu veux, tiens. »

Une fille aux cheveux roses – dans une chaise roulante.

Plus tard, chez moi, je glisse les livres dans un sac de litière pour chat, une ficelle du métier pour enlever l'humidité.

Ayant abandonné la plupart de mes vices, il est dur de savoir quoi faire pour se calmer les nerfs dans cette ville des plus stressantes. Pour se détendre et lécher ses plaies.

Et puis je me rappelle :

Les livres ne sont pas uniquement à vendre ou acheter.

Reste assis, pour changer.

Et lis.



## P is for Prospect Park West

CE MATIN, JE FUS RÉVEILLÉ PAR UN MESSAGE DE BYRON sur mon répondeur : « Je suis sur un énorme coup sur Prospect Park West, viens dès que possible. »

Il me fallut une minute avant d'avoir les yeux complètement ouverts. Avais-je vraiment parlé à Franny de l'étude que j'écrivais, *L'Histoire des bacs à un dollar de New York* ?

Les juifs Hassidiques du Diamond District, disait-elle, risquaient moins de trébucher sur de gros obstacles. C'est ainsi que devant Gotham, quelques bacs solitaires devinrent tout un troupeau.

Lorsque fut abordé le sujet des bacs « de deux à cinq dollars », elle s'indigna. Ce détail me confirma que cette discussion avait bien eu lieu la veille au soir, qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Dans le métro, je me laissais cependant aller à mes fantasmes. Franny avait mentionné avoir pris la ligne A juste après la publication de *La Prochaine fois, le feu*<sup>26</sup>. Chaque passager avait son exemplaire et le lisait dans une extase quasi religieuse, comme les Hassidiques qui marchent en gardant les yeux collés à leurs livres de prières.

---

26 Livre de James Baldwin, paru en 1963, dans lequel il analyse les mécanismes de la discrimination, en s'appuyant sur son expérience de Noir, d'homosexuel et de pauvre. La ligne A mène à Harlem.

Une scène magnifique, quand on y pense – et tellement éloignée de notre réalité actuelle.

En me retrouvant face à une imposante et extravagante maison brownstone, je vérifiai l'adresse une deuxième fois. Passant la tête par la porte, j'appelai pour prévenir de mon arrivée. Aucune réponse, mais alors que je passai le seuil, j'aperçus des étagères de livres. Elles semblaient atteintes dans leur intégrité, avec des vides là où l'on avait retiré des volumes. De petites piles correspondantes parsemaient le sol, rendant le passage difficile. Précautionneusement, je cheminais d'une pièce à une autre.

Ça ne ressemblait pas à un collectionneur compulsif, mais plutôt à une demeure dont l'ordre et le caractère sacré n'avaient été que récemment dérangés. Il était clair qu'un troupeau de bouquinistes venait d'arriver. Au bout de la piste, je tombai sur Byron accompagné d'Adam et de JJ

« Où est le propriétaire des livres ? » demandai-je. Les pieds dans le plat – typiquement mon style d'entrée en scène. Des années de métier et mon expérience personnelle auraient dû me permettre de repérer les indices. Le problème quand on se lève tard, cependant, c'est qu'on est toujours deux ou trois tasses de café en retard.

Le propriétaire n'était évidemment plus de ce monde. Passer sur son corps était la seule manière d'atteindre une telle bibliothèque.

D'une façon étrange, cela me mit à l'aise. Je réalisai qu'une fois rentré chez moi, après m'être lavé les mains, il faudrait que je revienne sur le sujet de la mort. Car je l'ai évité jusque-là, au lieu d'aller droit au but.

En réalité, c'est à m'occuper des affaires des morts que je suis le meilleur. Sans me vanter, je suis un vrai pro. J'ai dû apprendre sur le tas, d'abord avec ma propre famille. Ce fut une rude leçon, mais qui m'a depuis servi plus d'une fois.

Tout en faisant preuve de compassion, je suis de nature pratique. Chaque personne décédée ne laisse pas uniquement

derrière elle famille et amis, mais également une tonne ou deux de saloperies – ou dix dans des cas extrêmes comme le furent mes parents. Les survivants ont besoin de soutien émotionnel, mais aussi de quelqu'un pour trier toutes ces choses et les embarquer sans indécision ni trop de gaspillage.

C'est là que j'entre en scène. J'ai bâti une carrière lucrative sur le deuil. Je dis ça d'une manière ironique, mais c'est la réalité, et ça aurait pu être pire. Étant passé par là, je sais que les problèmes logistiques peuvent être aussi compliqués que ceux de nature émotionnelle. Une avalanche de bordel se met en travers du chagrin que vous devez porter.

Mais ne vous méprenez pas : j'adore les possessions. Je ne suis pas fan des grands espaces vides. C'est dans un réduit rempli à ras bord de livres, de souvenirs et de chats que je me sens chez moi. Travaillant en librairie, j'ai viré plus d'un client qui disait « Oh, j'ai déjà cinq livres à lire chez moi. » Vendeur de rue, je me débraguettais et pissais sur leurs pieds par-dessous la table.

Que puis-je dire ? C'est une attitude qui me dégoûte. Les livres ne sont pas des denrées périssables qui tournent dans la semaine. C'est de l'art à accrocher aux murs, un rappel d'où vous étiez, un futur vers lequel tendre. Ils sont à la fois familiers et mystérieux. Vous en trouvez un sur vos étagères, et pensez : « D'où ça peut bien sortir ? »

Dans mon cas, pour de nombreuses années à venir, la réponse sera Prospect Park West. Car cette femme dont nous chargions et emportions les affaires avait laissé derrière elle une bibliothèque remarquable. Mon seul vœu aurait été de la rencontrer de son vivant.

Sa fille, c'est une autre histoire ; elle n'avait pas le moindre intérêt pour la littérature. Alors que nous triions et transpirions, elle flânait autour de la maison, buvant des bières et fumant de l'herbe avec ses amis. Elle avait hâte de nous voir disparaître avec les livres. La bibliothèque de sa mère était une des plus belles que j'avais jamais vue, et il n'y avait pas

un seul volume qu'elle souhaitait garder.

J'ai appris à être systématique. J'approche toute chose à la manière de l'espéranto, la seule langue sans aucune exception aux règles. Mon premier acte fut de délimiter un périmètre d'action, avec trois catégories admises : oui, non et peut-être. Puis je parachevais le travail déjà commencé. Pendant ce temps, les autres attaquaient de nouvelles étagères, motivés sans aucun doute par leurs propres histoires et douleurs.

Leurs manies s'expriment de manières différentes : la colère pour Adam, la fierté pour JJ, et dans le cas de Byron, un besoin nerveux de remplir chaque instant de silence avec des mots. S'ils sont ma famille actuelle, c'est une structure émotionnelle assez typique – s'il existe une famille typique.

Nous finîmes en un temps record, une chance, car nous n'avions pas droit à une minute de plus. Adam et Byron repartirent chacun avec une caisse. J'appelai un taxi pour la première fois de ma vie, et le chargeai tant que JJ dut me pousser pour que je rentre à l'intérieur. Il resta pour apporter les restes à l'œuvre de charité la plus proche.

Pour un bouquiniste, il est traditionnel de se vanter de ses meilleures prises après une bourse ou une adresse. *The Bitch of Buchenwald* de Julius Balbin était la mienne. Comme si la poésie adulte issue des camps de concentration n'était pas assez rare, celle-là était traduite d'une de mes langues préférées. Oui, Balbin était espérantiste, groupe lui aussi exterminé par les Nazis. L'auteur avait survécu à trois camps et à l'obscurité artistique. Son recueil avait tout juste échappé à une requalification en feuilles à rouler par une coach en fitness d'une vingtaine d'années qui venait d'hériter d'une des adresses les plus huppées de la ville.

Et voila : un siècle d'histoire, la littérature comme seule témoin, à ça de la disparition. Quand mon heure arrivera, venez chercher ce livre dans le tas d'encombrants devant chez moi et offrez-lui un bon foyer. Il a une couverture beige et une mauvaise reliure piqûre à cheval.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur notre sujet du jour. Quand vous avez affaire à la mort, c'est service à volonté. Un autre appel de Byron, dans un autre quartier, me fit creuser pendant des jours d'affilée. Mais gardons cette histoire pour le prochain chapitre.

Pour le moment, il est temps de sortir la poche de glace et d'ouvrir une bière. Car j'étais courbaturé avant même l'appel de Byron. J'avais également dû monter mes propres livres, déménageant dans un nouvel appartement – au sixième étage.

J'avais monté et descendu les escaliers pendant des jours, mais le tas dans le hall d'entrée ne semblait pas diminuer. Enfin, un inconnu passant dans le hall s'arrêta par pitié. Il ne me proposa pas son aide, mais m'offrit une bouffée d'espoir et un sentiment de camaraderie.

« La vie est dure pour les amoureux du livre », dit-il en me tendant une carte : Dix dollars de réduction à Novel Experience.

C'était la nouvelle librairie du coin, celle que je souhaitais aller voir !





## Q is for Queens

VOUS VOUS SOUVENEZ DE MARCO DE LITTLE IT LIT, celui qui se battit contre la loi et gagna ? Si vous avez raté le début, c'est un exemple de bouquiniste devenu propriétaire de sa boutique. Même chose pour Ivan, le propriétaire de Crud et de plusieurs boutiques haut de gamme dont les stocks proviennent uniquement des boîtes de Manhattan Mini Storage dont les contrats de location – ou les locataires – ont expiré.

Marco n'est pas un protagoniste de cette histoire, mais je le croise chaque semaine ; il va chercher sa fille à l'école juste à côté de mon psy. Ivan n'en est pas un non plus, sauf pour cette unique fois où nous avons réussi à le battre au finish. Même chose concernant le propriétaire d'Accidental Records and Books, la boutique ouverte 24/24 sur l'Avenue A, qui a fermé une décennie plus tôt. Il furetait sans cesse autour des meubles abandonnés sur le trottoir, à la recherche de cet insaisissable trésor que quelque collectionneur compulsif aurait caché. Puis un jour il le trouva – neuf mille dollars en liquide ! Comme pour Jerry ND avec son Beckett, il n'avait pas fini de pavoiser.

Aucun de ces types n'était avec moi lors de ma semaine passée dans le Queens, mais j'entendais leurs voix dans ma

tête, m'encourageant ou me maudissant tour à tour depuis la ligne de touche. C'était tout naturel ; dans le métier, ils étaient ceux de mes aînés qui avaient fixé la barre que j'essayais d'atteindre et dépasser.

Dans le public, il y avait aussi la voix de Franny. Lorsque je lui racontai que j'avais participé à l'achat d'un box rempli à ras bord de livres, elle fut intriguée. Quand j'ajoutai qu'il s'agissait surtout d'ouvrages des années soixante-dix provenant des bacs à un dollar de Gotham Book Mart, son visage s'éclaira comme Time Square. « Ce sont tous ceux que je n'ai pas eus ! »

Cette époque, voyez-vous, fut celle de son plus grand succès. D'un coup, ses films étaient passés de l'underground au grand public. Elle quitta ses boulots en librairie et devint une starlette.

À l'orée des années quatre-vingts, son retour sur terre la soulagea probablement, car la célébrité l'avait tenue à l'écart de son véritable amour. Lorsque Franny et les bacs à un dollar furent de nouveau réunis, elle se maudit pour tout ce qu'elle avait manqué. Elle s'imaginait des livres empilés jusqu'au plafond – uniquement la crème, prélevée du meilleur de la sélection. Rétrospectivement, le niveau incongru de succès qu'elle avait atteint semblait suspect, comme un piège, une diversion pour la distraire pendant qu'un autre filait avec le magot.

Mais qui avait pris tous les livres pendant son absence ? Et où étaient-ils maintenant ?

C'était longtemps resté un mystère. Mais la réponse est maintenant connue.

Dans le Queens !

Imaginez New York il y a quarante ans : le Fils de Sam est en pleine folie meurtrière, les Ramones jouent au CB's et Yuri Kapralov publie *Once There Was a Village*. La ville n'est qu'un énorme et purulent tas de merde. Pendant ce temps, un type nommé Nino Pecculi sillonne Manhattan et dépouille jusqu'à l'os chaque coin à bonnes affaires.

Il les fait tous : Gotham, Coliseum, Barnes and Noble, le Strand. Book Row n'a pas l'air au mieux de sa forme, mais ce n'est qu'une passade. Sa disparition ? Impensable ! Tout sera différent une fois que Nino aura ouvert sa librairie. Il lui faut juste monter un stock suffisant.

Il saute dans le train 7 en partance vers l'Est. À trois blocs incroyablement lugubres de son arrêt, cachés sous la BQE<sup>27</sup>, il y a les entrepôts de location les plus déglingués et bon marché de la ville. Vous voyez cette fumée à l'horizon ? La décision probablement la plus chanceuse de toute sa vie fut de choisir cet endroit après en avoir envisagé un autre dans le South Bronx.

Il ouvre son box et pose délicatement les livres à l'intérieur, encore dans leurs sacs. Il les positionne comme des briques, chacune amoureusement encastrée dans la pile. Puis il répète le processus – jour après jour, des années durant.

Quand une nouvelle strate est complète, il la nivelle. Puis il pose une planche par-dessus, et en commence une autre. Il est méthodique. Il ne gaspille pas un centimètre d'espace ni ne prend un seul jour de repos, comme le montrent les tickets de caisse dans les sacs.

Jusqu'au jour où il verrouille la porte pour ne plus jamais la rouvrir.

Le temps s'arrête dans cette pièce, jusqu'à ce que Byron et moi arrivions avec une pince monseigneur. Le cadenas est plus vieux que Byron. La porte s'ouvre soudainement, avec une telle force que j'en saigne du nez.

Face à nous, un véritable mur de livres, du sol au plafond, sur la surface d'une chambre à coucher – ou deux, selon les standards new-yorkais. Il n'y a pas d'espace pour passer un doigt ou glisser une prière. Il nous faut un pied de biche pour extraire la première des briques de Nino et commencer notre excavation.

---

27 Brooklyn-Queens Expressway : voie rapide située dans la ville de New York.

Si l'endroit ressemble à une ruche, alors je suis l'ours heureux qui lèche le miel sur ses pattes. Arriver le premier sur l'équivalent de deux mille bacs à un dollar que Franny n'a pas eu la chance de fouiller ? C'est mon rêve devenu réalité.

Car le New York des années soixante-dix me manque à moi aussi – les livres, et tout le reste. Que ce soit stupide ou pas, j'ai toujours ressenti leur disparition. C'était pour moi l'occasion d'être au plus près de cette époque, de m'y immerger : une capsule temporelle restée invisible et inviolée depuis que Nino avait posé la dernière pièce du puzzle.

Il mourut avant de réaliser son rêve – car c'est toujours ce qui arrive aux collectionneurs compulsifs, bien entendu. Mais sur ce qui arriva ensuite, nous ne pouvons que lancer des suppositions. Nino avait-il payé des loyers d'avance ? Ses héritiers voulaient-ils porter son fardeau, c'est-à-dire s'occuper des livres, mais sans trouver le temps de le faire ?

Les traites ont dû s'accumuler jusqu'à valoir une petite fortune, probablement plus que le budget prévu par Nino pour ouvrir sa librairie. Probablement plus que le prix d'un immeuble à l'époque où il avait commencé à monter son stock.

Qui plus est, cette pièce n'était pas unique. Un genre de pirate des boxs de location, l'odeur de Rikers Island encore sur lui, avait acheté trois des boxs de Nino lors d'une vente aux enchères. Il avait essayé de mettre les livres en vente sur internet, mais au bout d'un an seul le niveau d'un box avait diminué, et d'à peine quelques centimètres. Son maigre bénéfice ne payait pas son loyer, alors il revendit un des box à Byron pour alléger ses pertes.

Des renforts arrivèrent rapidement. Nous travaillions en équipe. Une personne – moi, la plupart du temps – creusait pendant que les autres formaient une chaîne et passaient les sacs dans le hall, où ils étaient triés. Il n'y avait ni lumière, ni air au fond du puits, et il y faisait incroyablement chaud. Je risquais à tout moment un glissement de terrain ou un éboulement, surtout quand j'essayais de ressortir. Je tombais dans

des fissures qui s'ouvraient sous mes pieds, et devais crier à l'aide.

D'occasionnels cris résonnaient aussi du hall : Evan, qui venait de sortir d'un sac une pile de pamphlets originaux de Richard Feynman. Ou alors le bruit beaucoup plus tenu de Byron levant un sourcil, toujours un bon signe. Les jeunes parents peuvent entendre leur bébé pleurer à travers deux mètres de béton armé ; nous sommes tout autant sensibles aux humeurs de Byron, impatients de détecter la moindre trace d'émotion ou de joie. Je le surprénais plusieurs fois dans le hall en train de regarder quelque volume étrange avec un air surpris, chez lui l'expression la plus proche d'une joie extatique.

Beaucoup de livres qui furent courants à une époque sont maintenant très recherchés, précisément parce que leurs éditeurs se sont débarrassés en hâte de chaque copie après un lancement au succès mitigé. Quand cela arrivait, Nino était là, achetant parfois cent copies du même titre. Lorsque ces sacs étaient ouverts, le mot descendait la chaîne jusqu'aux mineurs de fond, et le nom de Nino était loué alors que nous creusions, car à ce point il y avait deux galeries, une de chaque côté de la pièce.

Nous nous émerveillions de sa prévoyance. Puis nous entamions une nouvelle strate et ne trouvions plus que des volumes reliés de James Michener. Toute l'équipe maudissait alors Nino, l'estimant comparable aux *pikers* de notre connaissance. C'est intéressant de voir les choses dont les gens pensaient qu'elles passeraient l'épreuve des années, sauf quand le poids de leurs erreurs retombe sur vous.

Par moment, nos membres étaient plus que douloureux. Nous comptions les jours écoulés depuis que nous avions vu le soleil et nos proches pour la dernière fois. Nous évaluions tristement les mètres restants. C'est dans ces moments que résonnaient dans ma tête les ricanements d'Ivan, roi des boxs de stockage : « Bon boulot, gamin ! »

Mais après quatre jours et un mètre cinquante, je tombai sur un filon. « Attrapez mes pieds, les gars, et tirez ! J'ai attendu ce moment depuis des années ! »

Dans mes bras, je tenais une pile de contes en volumes reliés, attachés entre eux par des élastiques. Les autres me regardaient avec pitié alors que je les époussetais en me relevant. « Il a passé trop de temps au fond », pensaient-ils.

Et pourtant, je savais que mon intuition était juste. Quand vous voyez passer un million de livres par an, ceux que vous n'avez jamais croisé sortent du lot. Même dans les poubelles derrière Coliseum Books, où j'ai dernièrement trouvé un livre d'art à 500 \$.

J'ai côtoyé des collectionneurs compulsifs toute ma vie. Je savais que le bas de laine trouvé par le propriétaire d'Accidental Records n'était pas un cas isolé.

« Cutter, s'il vous plaît », demandai-je.

Je pressais la lame contre le vieil élastique. Les livres étaient empaquetés aussi serrés que le reste de la pièce. Ils jaillirent d'entre mes mains, et comme je le soupçonnais, des billets de banque volèrent comme des oiseaux, accompagnés de cris de joie.

Et ce n'était qu'un début. Entre chaque conte de fée, il y avait d'autres liasses empaquetées individuellement, pliées avec attention et triées par valeur. Les billets donnaient l'impression d'avoir été repassés. Nino avait caché ses économies là où personne n'aurait pu les trouver – pas même lui.

Et voilà donc comment nous avons eu quarante mille livres gratuitement, et sommes partis du Queens avec une large compensation pour le temps passé. Après un luxueux dîner brésilien, chacun rentra chez lui avec une liasse loin d'être insignifiante.

La postface vaut le coup d'être racontée, elle aussi :

Six mois plus tard, nous étions à une vente de charité pour un temple du Bronx. Quand l'alarme d'Adam se déclencha, nous étions pour une fois tous d'accord. Cette vente avait été

pillée, sans aucun doute. Vous trouverez toujours du Leon Uris à une vente de charité pour un temple, comme du Leo Rosten ou du E.L. Doctorow. Mais là c'était irréal – il y avait des étagères remplies de chacun de leurs titres, et presque rien d'autre. Il n'y avait rien à sauver. Quelqu'un était déjà passé avec un peigne fin et avait pris tout ce qui en valait la peine.

Un bénévole enthousiaste confirma nos peurs. « On nous a donné un stock énorme au printemps, et nous avons dû refuser tous les autres dons cette année. »

Petit à petit, la vérité apparut à nos yeux : nous étions ce « quelqu'un ». Nous avions oublié quelle œuvre de charité avait récupéré nos rebuts de l'entrepôt de stockage !

Mais l'histoire se conclut comme elles le devraient toutes : avec une bonne tournée de crèmes au chocolat. C'est ce qui rend agréable même la pire des ventes de charité religieuse.





## R is for Raccoon

JE SUIS ALLÉ ME PROMENER LE LONG DE L'HUDSON pour me changer les idées. L'hiver avait été long et solitaire, mais pas de manière déplaisante. Ça faisait maintenant quelques mois que je me préparais au rugissement, à l'exhibition de chair, aux flots de gerbe à venir. Le printemps avait donné l'impression de vouloir éclore plusieurs fois, sans succès. L'été prenait maintenant sa place, chaud et calme, et la majorité de la population restait à l'intérieur avec la clim' allumée. La sensation du soleil sur mes épaules était agréable.

Je coupais au travers d'Hell's Kitchen vers l'Est. Sur la neuvième avenue, il y a un marché au gros que j'aime bien, avec son mélange de bazar et de bacs à litière. Les livres sentent la pisserie, et les chats ont des odeurs de livres. Un bon truc. C'est l'odeur de la ville que j'aime, et aussi de la femme que j'aime – avec en plus un musc de cuir et de fumée et une touche marécageuse.

La vieille à chat qui tient l'endroit était assise dehors, partageant avec moi des oranges et des mangues. En vivant à New York, j'avais appris à *kibitzer*<sup>28</sup>, à passer la journée sans

---

28 Kibitz (yiddish) : Fait de passer du temps à bavarder sans but particulier.

timidité ou nervosité inutile ; à écouter un peu les péroraisons des autres pour m'y accorder, comme les oiseaux. Je m'étais déjà arrêté pour discuter avec un vendeur de glace à Chelsea et une famille slovène à Battery Park.

Assis sur ce banc, j'essayais d'avoir l'air cool et détendu, mais en réalité j'avais l'impression qu'une flaque se formait sous mes pieds. C'était à cause de l'objet de mon affection, cette sombre et mystérieuse dame des bacs à un dollar connue sous le nom de Raton Laveur. La chaleur saisonnière me rappelait désagréablement la longueur et l'inefficacité de mes recherches. J'étais au point où ma fierté se faisait la malle, chaque jolie passante et couple heureux ajoutant à ma morosité.

J'avais patiemment attendu sous la neige, tout en restant proactif dans ma quête. J'avais parcouru chaque rue de Manhattan à sa recherche, sans résultat, si l'on excepte tous les livres ramassés sur mon passage. Mes amis plus jeunes me suggéraient de chercher au terminus de chaque ligne de métro, ou sur d'autres îles, mais j'ignorais ces conseils. Je connaissais à peine cette femme, mais j'étais sûr d'une chose : elle était au centre-ville. Les quartiers moins centraux ou plus résidentiels me semblaient trop à l'écart pour elle, mais je les avais scrupuleusement arpentés, juste pour être sûr.

Elle n'était ni riche, ni snob, mais ce n'était pas une gamine non plus. Elle vivait là depuis longtemps, voilà tout. Elle était aussi locale que Lou Reed, une de ces personnes qui voient Brooklyn comme un endroit duquel on déménage vers New York.

Elle était comme Franny, qui disait invariablement au sujet de n'importe quel quartier que je mentionnais, « je ne suis plus allée là-bas depuis la fin des années soixante-dix. »

Pour y faire quoi, je me le demande. Quelque chose d'incroyablement cool, sans doute, comme projeter ses films sur un commissariat tout en le détruisant. Ou draguer Lou, si la rumeur est vraie.

Mais Franny ne parlait ni de ses œuvres, ni de sa vie personnelle, ni du passé. C'est ce qui la rendait unique – même si en y pensant, Diane di Prima semblait être du même genre lors de mon unique rencontre avec elle. Les seules incursions de Franny dans le passé évoquaient les librairies dans lesquelles elle avait travaillé, et des images de son enfance : le gel sur les grappes d'un vignoble, le serpent noir de deux mètres de long trouvé dans la grange qu'elle avait supplié son père de ne pas tuer.

C'était drôle comment Franny pouvait être évasive, alors que le Raton Laveur était à l'opposé – râlant comme une folle, délirant comme une lunatique, remplissant mes oreilles de charabia à chacune de nos discussions. Mais Franny était toujours présente aux bacs, aussi prévisible que *The Joy of Cooking*<sup>29</sup>, alors que la piste du Raton Laveur s'était complètement refroidie. Je réalisai soudain que je ne connaissais presque rien d'elle.

Ma quête avait un élément littéraire, je l'admets, une qualité fictionnelle, presque une farce. Et il est vrai que j'aimais la chasse, le défi et le travail de détective. Mais je l'aimais elle, aussi. Aborder le sujet comme une enquête sur un meurtre me donnait juste un angle pour parler d'elle – à moi et n'importe qui d'autre qui m'écouterait.

« As-tu l'habitude d'obtenir tout ce que tu veux ? » demanda la vieille à chat.

Essayant de conserver un air décontracté, je répondis dans le style de Franny : « Comment arrives-tu à tous les nourrir ? »

Elle ne se laissa pas avoir par ma ruse. « Tu n'es jamais tombé amoureux d'une personne pour ensuite la voir disparaître de ta vie ? Tu es chanceux, petit. »

Je la remerciai et poursuivit ma route tout en continuant seul la discussion. « Absolument pas ! » dis-je, puis, « Mais est-ce vrai ? »

---

29 *The Joy of Cooking* : livre de cuisine parmi les plus vendus aux États-Unis.

Certains de ces débats intérieurs avaient cours depuis si longtemps qu'il était dur de se rappeler qui était qui. J'étais encore dans une fausse dispute avec le vendeur de glace de Chelsea. Il me dit que le vrai amour ne peut être forcé ; il faut le laisser venir à soi.

J'avais ma chance avec le Raton Laveur, je le savais. Si seulement je pouvais la trouver. Mais j'avais rassemblé toutes les forces possibles, et échoué – c'était encore plus blessant qu'un rejet. J'avais l'habitude d'obtenir un minimum de résultats lorsque je faisais autant d'efforts.

Telles que se présentaient les choses, il n'y avait pas de conclusion du tout. Comment pouvais-je envisager d'autres possibilités et aller de l'avant ? Il y avait un point d'interrogation en forme de raton laveur dans les poubelles de mon esprit. À côté, quelqu'un avait écrit au rimmel : « Ce qui aurait pu être. » Ou peut-être : « N'abandonne pas encore. »

Si nous étions dans une romance littéraire, il y avait des précédents optimistes, comme *Bread and Wine* de Samuel Delany, une romance très chaude entre un bouquiniste et un civil. Une histoire vraie, en plus – preuve que mon rêve actuel n'était pas fantaisiste. Mais le scénario de *Watching* de John Fergus Ryan semblait tout aussi probable : deux amoureux s'éloignent petit à petit l'un de l'autre et vieillissent seuls à quelques rues d'écart. Ils se donnent rendez-vous pour dîner cinquante ans plus tard, puis rentrent ensemble, mais à ce point il est déjà trop tard.

C'est un beau et douloureux livre, que Franny m'avait conseillé ; un des meilleurs romans de tous les temps, qui se déroule entièrement dans les rues que je parcourais maintenant.

J'aimais cette histoire, mais ne voulais pas la vivre. Sur ce point, les livres sont comme leurs vendeurs : des guides, mais également des signaux en bordure de route pour prévenir quelles bifurcations prendre et lesquelles éviter.

Le soleil disparaissait derrière les immeubles alors que je

passais les tailleurs de diamants et m'arrêtais au coin habituel, devant Gotham Book Mart. Mais cette fois-ci, je fus pris d'une soudaine détermination. Je passai la porte.

J'étais en territoire étranger, tous sens brouillés, mais réussis à me tracer un chemin. Vague après vague de touristes à tote-bag s'écrasaient contre moi, alors que je nageais vers la cage aux livres rares au fond de la boutique. C'était là que travaillaient les filles de Gotham. Je les connaissais des bacs, où elles prenaient leurs pauses cigarette. C'était une bande de dures.

« J'ai besoin de votre aide », commençai-je. Puis j'essayai de tout dire en un souffle : « C'est au sujet d'une autre habituée, si le terme peut-être utilisé pour des gens comme nous. Imaginez un mélange entre la personne la plus folle, la plus défoncée, la plus bizarre que vous ayez jamais vue » – puis ma voix pris un ton clair et chantant – « et la femme la plus éblouissante, la plus magnifique du monde ! »

Elles hochèrent la tête. « Nous connaissons une fille qui correspond à cette description. Sauf qu'elle n'est pas folle, elle en donne juste l'impression. En fait, elle est vraiment polie et gentille. Pantalons en cuir, un visage comme ça ? » Elles tirèrent leurs langues et firent des grimaces comme si elles étaient sur le point de vomir. « Nous l'aimons nous aussi. C'est notre préférée après Franny, même si tu es toi-même en bonne position. Mais que s'est-il passé ? Elle ne vient plus aux bacs à un dollar. Nous ne l'avons peut-être vue qu'une seule fois cette année. C'est mauvais pour le moral. Qu'as-tu fait ? »

« Rien du tout, jurai-je, c'est tout le problème. Je n'arrive pas à comprendre. Je suis inquiet. Peut-être qu'elle est blessée, qu'elle a besoin d'aide. »

Elles éclatèrent de rire. Une petite blonde me lança, « Une fille comme elle n'a pas besoin de ton aide. »

« C'est peut-être un cas comme celui du lion qui a une épine dans sa patte », suggérai-je. Je fus surpris de la voir concéder le point. Parfois une référence littéraire vaut son

poids en or. Mais il y avait encore beaucoup de terrain à gagner. « Et si elle me prenait pour un mec normal ? Un gars plan-plan. Un *square*. »

À ce moment, une petite foule s'était réunie, plus de filles libraires que je n'en avais jamais vues rassemblées, chacune me proposant son conseil. Je me sentais béni, entre de bonnes mains, et du genre : Quand puis-je emménager ?

« Toi aussi tu as l'air bizarre, lança l'une d'elles d'un ton rassurant. Ce ne sont pas tes vêtements, mais plutôt ton attitude. »

« Nous sommes sur l'affaire, ajouta une autre. Nous te soutenons. Si elle vient, nous lui passerons le message. Nous lui dirons que tu ne peux pas vivre sans elle. »

« Nous lui dirons que son horrible tronche te rend malade, corrigea la blonde. Tu es tellement plus heureux depuis qu'elle est partie. Une vie de fête. Quant aux livres – ha ! Tu les as tous pour toi. C'est elle qui rate tout, pas toi. Crois-moi, elle reviendra en courant en un clin d'œil. »



## S is for Samarjin

DE TOUTES LES HISTOIRES DE FRANNY, mes préférées sont celles de ses premiers boulots à New York. Elles sont comme une visite guidée de l'ancien Book Row.

Une librairie spécialisée en ornithologie semble un poil irréalizable, non ? Et pourtant, c'est un des endroits où Franny travailla lorsqu'elle n'était qu'une jeune fille fraîchement débarquée à New York. Une autre ne proposait que des cartes et des atlas. Une troisième vendait exclusivement du grec ancien. Une quatrième n'avait que des textes médicaux en stock.

Ces libraires étaient conscients d'une chose : quitte à ce que votre affaire soit vouée à l'échec (très bon nom pour une librairie), autant que ce soit avec style. Les librairies sont censées être uniques, et leurs propriétaires étranges. Parmi les libraires contemporains, seul Evan perpétue la tradition avec sa boutique exclusivement consacrée aux sciences.

Ésotérisme, occultisme, théologie, anthropologie – il n'y avait pas de fin à la liste des librairies aux spécialisations étranges où Franny avait travaillé, cumulant parfois deux ou trois boulots à la fois. Un endroit sur 10th Street ne vendait que des traductions, à une époque où la quantité de livres traduits était encore plus

négligeable que maintenant.

Je demandai : « Combien de clients passaient la porte ? »

Franny secoua la tête d'un air amusé – sa réponse par défaut. « Environ un par semaine. Mais l'endroit était plein à craquer de stock. Où arrivions-nous à trouver tous ces livres, je n'en ai aucune idée. Pour la plupart, je ne les ai jamais revus. Certains arrivaient dans des caisses par bateau, directement de Chypre et de Crête. »

La liste des multiples boutiques où a travaillé Franny se lisait comme un ouvrage de référence sur les handicaps auto-imposés, une chose pour laquelle j'ai toujours eu un faible. Et alors ? Il se trouve que je suis attiré par les filles en béquilles, avec de faux yeux au beurre noir et des défauts d'élocution bidons. J'aime les personnes qui mettent toutes les chances contre elles, qui rendent les choses plus compliquées qu'elles ne sont censées l'être. Pour moi ce n'est pas du masochisme, ça consiste juste à monter la barre plus haut et relever le défi – sans craindre d'avoir l'air un peu bizarre au passage.

Mais ne nous écartons pas du sujet : les livres. Il est presque impossible d'en faire son gagne-pain. Alors pourquoi ne pas tenter sa chance avec toutes les tares possibles ? Se bander les yeux sur la ligne de départ ne rend la course que plus marrante. De plus, chacun pose ses propres limites concernant ce qui est vendable ou pas. Pour moi, Ayn Rand est bannie, mais pas *Mein Kampf*, peut-être parce que les dégâts ont déjà été causés.

Ma propre expérience professionnelle est loin d'être aussi haute en couleur que celle de Franny, mais elle est pour le moins variée. J'ai travaillé dans des librairies anarchistes et féministes, une librairie sudiste qui ne vendait que des westerns et du porno, et deux autres avec une aire pour enfants. J'ai géré le stock d'un éditeur dans un entrepôt qui semblait avoir été créé par Dr. Seuss, avec des chats qui sautaient d'une tour de cartons en équilibre à une autre, créant un effet domino. Puis ils allaient chier dans un coin alors que j'étais

coincé sous l'avalanche de papier.

Mais c'était toujours mieux que la boutique dont la mascotte était un chien mourant qui pétait et m'aboyait dessus à longueur de journée.

Ah, la bonne vieille époque ! C'est drôle comme j'étais nostalgique, alors. Maintenant, plus grand-chose ne me manque. Mais je sais que plus vous vieillissez, moins vous êtes flexibles. Pour les bouquinistes indépendants comme moi, c'est une bonne chose de travailler pour quelqu'un d'autre de temps en temps. C'est ainsi que nous apprenons de nouveaux trucs ; c'est également ainsi que nous arrivons à rester en vie. Un occasionnel salaire horaire peut être quelque-chose de merveilleux.

Comme Jerry ND, je place ma liberté au-dessus de tout. Mais je dois aussi payer mon loyer. Jerry se faufile par la porte de service de Word Association pour vendre des livres en ligne. Je travaille parfois au noir, moi aussi. Je trouve un comptoir derrière lequel je m'assois, et loue mon obsession à une librairie pour quelque temps – parfois un week-end, parfois toute une saison, surtout si elle est froide et pluvieuse.

Passer de vendeur ambulant à employé de boutique peut être compliqué au premier abord. Les menaces de mort et plaintes désespérées doivent laisser place à des réparties polies. Il faut calculer les taxes et utiliser des gadgets : caisses enregistreuses, peut-être même des ordinateurs et des terminaux bancaires. Mais il est tellement agréable d'abandonner toute responsabilité et de suivre les procédures mises en place par une autre personne. Chaque librairie a son propre système d'organisation et de tarification, et chacune possède un stock différent. Seuls les clients énervants sont les mêmes.

La vente au détail est une prise de tête, mais elle a quelques côtés plaisants. Neuf fois sur dix, vous pouvez aider les clients à trouver ce qu'ils cherchent. Une centaine de remerciements par jour vous donne l'impression d'être utile et vous permet d'avoir des sentiments bienveillants envers le genre humain.

Pour des autodidactes comme moi, le contact humain est également pratique pour apprendre à prononcer les noms et autres mots. Tous les autres ont apparemment appris ça à l'école ou en écoutant NPR<sup>30</sup>.

Tenir boutique renforcera toute votre haine contre l'humanité, mais générera aussi d'agréables surprises. Quand quelqu'un pose *La Rousse aux cheveux teints* sur le comptoir, je deviens excessivement joyeux. « Ce livre est fantastique ! » je m'exclame, et presque toutes les réponses que je reçois me rendent heureux.

« Je n'en ai jamais entendu parler, mais ça semble intéressant. Je pensais y jeter un œil. »

« J'ai déjà lu la version originale en grec. Je suis curieux de voir comment est la traduction. »

« Merci, c'est moi qui l'ai écrit. »

Ou peut-être l'avaient-ils confondu avec un autre livre, ou voulaient-ils l'évider pour en faire un carnet vierge. Et quand bien même, ce n'est pas un crime. Au moins, le livre quitte son étagère.

Mais alors que la journée avance, je deviens nerveux et mélancolique. Si c'est l'hiver, peu de clients entrent. J'ai beau toucher un salaire, je perds quand même mon temps. Il n'y a aucun plaisir à gagner de l'argent si l'employeur est raide lui aussi.

C'est le moment où je commence à regarder passer les voitures. Je déambule en poussant mon balai, et me donne l'impression d'être Grandpa dans sa petite épicerie de Detroit. Je n'ai jamais prévu ni pensé finir dans une boutique comme lui, et pourtant me voilà à balayer et compter les maigres bénéfices de la journée. Une impression mitigée : en partie agréable, en partie ironique, et en partie gênante.

Je ne crois pas à la mémoire historique, et pourtant lorsque récemment quelqu'un menaçait de briser les fenêtres d'une librairie où je travaillais, je fus pris d'une peur et d'une colère

---

30 *National Public Radio* (NPR) : radio de service publique aux États-Unis.

intérieure dont j'ignorais encore l'existence.

Ne menacez pas un juif de casser les fenêtres de sa boutique. C'est une très mauvaise chose. Ce sera mon conseil pour aujourd'hui.

Ce fut lors d'une de mes dernières visites à mon grand-père, longtemps après que la polio l'eut cloué sur une chaise roulante, que je poussai la porte de ma toute première librairie. Les premières impressions sont à la base de tant de nos perceptions adultes, et cette impression particulière est restée figée dans mon esprit. C'est un souvenir en teinte sépia : des ombres mélangées à la pâle lumière filtrée au travers d'une haute vitrine.

La librairie se trouvait dans le quartier de Cass Corridor, je crois, et était une institution si ancienne que ma mère en avait des souvenirs émus de ses jours étudiants. Le libraire semblait aussi tendrement se souvenir d'elle. L'endroit était légendaire, mais son propriétaire encore plus.

Il était tel un furoncle, une verrue, une plaie suppurante. Mais malgré toute sa rancune contre le genre humain, chacun l'aimait et le vénérait. Peut-être les gens voyaient-ils en lui une partie d'eux-mêmes qu'il aurait été impoli de révéler en société, mais tout de même présente lorsqu'ils se regardaient dans le miroir. Il représentait la vérité, sans fard ni verni – cet homme irascible et angoissé nommé Samarjin.

Je n'avais que huit ans, mais j'avais depuis longtemps entendu parlé du grand Samarjin. Ça me prépara à ma rencontre avec Adam des années plus tard, les deux étant de la même espèce. Ce fut également la première fois que j'étais confronté à l'idée qu'il n'est pas obligatoire d'être chaleureux ni même agréable pour être aimé des autres. Il suffit d'être soi-même.

Samarjin m'avait-il offert une sucrerie ? Non, il hurla après moi et mon frère pour avoir fouillé dans les cartons à l'arrière de sa boutique. Ma mère fut un peu embarrassée par son éruption. J'étais déconcerté mais également sidéré, et un

peu fier d'être à l'origine d'un venin d'une telle amplitude pour un effort si minime.

Quelques années plus tard, Samarjin fut tué lors du braquage bâclé de sa librairie. Le tireur repartit avec treize dollars, la somme totale contenue dans la caisse enregistreuse.

« Samarjin, tu nous manques » était marqué au savon sur la vitrine de la librairie, maintenant sombre et condamnée. « Samarjin, il n'y en aura plus d'autres comme toi. » Des centaines de cartes et de notes y étaient collées.

Pour les anciens de Detroit comme ma mère, c'était un clou dans le cercueil d'une ville qui avait déjà expiré tant de fois qu'elle semblait n'avoir plus rien à perdre. C'est pourquoi je laisse échapper une larme, et je ris un peu aussi, lorsque je me retrouve à hurler après quelque client ayant mis le bazar dans un coin :

« Saloperie de gamins ! Si vous n'êtes pas capables de ranger les livres, ne les sortez pas des étagères. Vous pensez que c'est mon boulot de ranger derrière vous et de vous torcher le cul ? »



## T is for True Believers

Y AURAIT-IL UNE CATÉGORIE SUPPLÉMENTAIRE de bouquiniste dans cette fichue boîte de sardine qu'est New York ? Oui. Huit millions de façons de mourir, et huit millions de façons de vendre des livres. Les touristes sont les seuls à acheter.

Notre héros du jour tient sa table à Union Square, comme Gnarly Marley. Mais voilà le truc : tous ses livres sont gratuits – libres comme devraient l'être tous les humains et animaux.

Encore une autre secte ? Eh bien, oui et non. Il s'agit des anarchistes polyamoureux freegans, Running Dog et sa meute.

Ils arrivent de nuit sur un escadron de vélos, Running Dog en tête. Leur remorque, utilisée dans l'après-guerre pour le transport de nourriture aux Pays-Bas, contient une demi-tonne de littérature réimprimée gratuitement en piratant les machines des grosses chaînes de magasins de copies. Je crois bien partager les valeurs et objectifs mis en avant, mais la manière de les exprimer est tellement verbeuse, tellement bizarre que j'y perds mon latin. Elle incite ! Elle enflamme ! Et pourtant elle ne semble rien dire du tout.

Une fois, dans un effort de compréhension, je pris un de leurs prospectus et allai à l'événement annoncé. L'orateur

me faisait désagréablement penser à un prédicateur, mais je l'écoutais. « Que vous vient-il à l'esprit, demanda-t-il, en entendant le mot travail ? »

À l'époque j'essayais d'apprendre à m'exprimer, à m'inclure dans les conversations, à prendre parti. Alors je tentai ma chance : « Le bonheur ! L'accomplissement ! »

« Il y a une différence entre le travail et l'effort, me corrigea-t-il. Je parle de vendre une part de votre vie pour un salaire. »

Je devins légèrement mélancolique en pensant aux joies d'un travail régulier. Vous haïssez le patron. Vous l'arnaquez. Vous glandez et êtes quand même payé. Vous pointez et quittez le boulot. Je soupirai, laissant échapper une petite note joyeuse.

Le leader de notre « discussion » ne le prit pas bien. « Peut-être y a-t-il un autre avis ? »

À côté de moi, quelqu'un était à deux doigts de tomber de son siège tant il voulait parler. « Le travail est une prison, lâcha-t-il en bloc, dans laquelle notre liberté nous est volée puis revendue comme un bien sous le nom de loisirs. »

« Très bien, Running Dog. »

J'aurais voulu lui donner un sucre et une caresse sur la tête. Les idées étaient attirantes, mais tellement hors sujet dans la vie quotidienne que j'attendais ensuite que quelqu'un lance un dé à vingt faces pour décider de notre prochaine action. Après tout, personne n'était venu dans cette ville pour se reposer. Qu'on ne vienne pas nous dire de nous calmer – ça va à l'encontre de notre caractère national new-yorkais.

Mais Running Dog n'est pas du genre à traîner, même lorsqu'un porche ou un jardin est à sa disposition. Peut-être distribue-t-il de la littérature contre le travail, mais il est incroyablement industriel – un agitateur à plein temps, un propagandiste infatigable, de tous les mauvais coups. Avant sa fermeture, il avait même participé à l'infortuné Free Store, où si vous cherchiez trop profondément dans les tas de vête-

ments, ils se mettaient à bouger et grogner.

Tout cela est très bien, mais quel est le rapport avec la vente de livres ? Suivez cette meute de cyclistes et vous verrez. Tout d'abord, ils s'arrêtent aux poubelles du Whole Foods pour trouver à dîner. Tout ce que les poubelles n'ont pas, les chiots vont le chercher – je veux dire, se le réapproprier – à l'intérieur, sur les étagères. Puis ils font étape aux dortoirs de l'université de New York et aux poubelles de la faculté de droit afin de récupérer les livres de cours ayant été jetés.

Ses détracteurs l'appellent peut-être Running Mouth ou Rabid Dog<sup>31</sup>, mais personne ne le traite de fainéant. Il utilise tous les instruments à sa disposition, y compris les dernières technologies. Quoique d'instinct primaire, cette meute n'est pas primitive. Ils sortent leurs scanners et vérifient les codes-barres. Running Dog point com, motherfucker !

Comme disait Kropotkine : « Les instruments de l'opresseur doivent être retournés contre lui. »

J'aime Rabid Dog, déjà parce qu'il me rappelle une vieille amie. Elle aussi est connue sous un pseudonyme ridicule et vend des livres sur internet. Son dépôt est Barnes & Noble<sup>32</sup>. Elle se sert sur leurs étagères, puis va au bureau de poste faire les envois. Du vol à l'étalage sur commande.

Pour ne pas être détectée, elle doit garder une apparence et des manières conservatrices. Elle s'amuse de cette furtivité et de sa capacité à tromper les préjugés d'autrui. En ça, nous sommes différents : je préférerais mourir de faim. Mais si son activité illicite paie les factures, c'est en partie parce que son boulot régulier ne le lui permet pas. Elle travaille dans une librairie non-profit tenue exclusivement par des bénévoles.

Elle s'appelait Harriet, mais au bout d'une douzaine d'années j'ai finalement accepté son nom de guerre. Quand c'était une gamine, avec mes amis nous lui disions « Attends d'avoir notre âge. Qu'auras-tu fait de tes belles idées ? »

---

31 *Running Mouth* : Grande Gueule ; *Rabid Dog* : Chien Enragé.

32 Barnes & Noble : une des plus grosses chaînes de librairies aux États-Unis, avec plus de 24 000 employés.

Maintenant nous y sommes, et je suis bien obligé de rava-  
ler mes paroles condescendantes. Ses idéaux sont plus forts  
que jamais. Ce n'est pas une zélote, mais juste quelqu'un qui a  
choisi un chemin et veut le suivre jusqu'au bout. Alors malgré  
le ridicule, je l'appellerai par le nom de son choix, quel qu'il  
soit, car elle l'a mérité.

Heart Attack<sup>33</sup>. Ça ne sort pas facilement. Mais Josef  
Skvorecky non plus, et je l'aime bien lui aussi.

Heart Attack a dévoué sa vie à monter des lieux collectifs,  
à se battre contre les injustices et à tenir des programmes  
d'envoi de livres aux prisonniers. Elle travaille dur, mais je  
pense que le plus difficile est d'être considérée comme nous  
le faisons à l'époque : comme une gamine pleine de bonnes  
intentions, mais naïve.

Si vous ne faites rien et ne croyez en rien, vous passez pour  
un sage. Mais si vos idéaux sont grands et vos objectifs élevés,  
chaque critique et cynique en ville attendra votre chute, ou  
juste un trébuchement. Ils ont intérêt à ce que votre histoire  
finisse sur une chute ironique. Ça les excuse de ne rien tenter  
et de ne se sentir concernés par rien.

Voilà pourquoi je ne veux pas juger les vrais croyants,  
même si je tiens à les montrer comme de véritables êtres  
humains, aussi faillibles que les autres. C'est comme parler  
de votre famille à quelqu'un : vous voulez faire rire, mais pas  
trop.

En réalité, beaucoup de vrais croyants sont comme une  
famille pour moi. Et je suis peut-être le pire de toute la bande,  
l'idéaliste le plus irrémédiable du lot. Car à New York, il y a  
une demi-douzaine de librairies comme celle tenue par Heart  
Attack et son collectif, et j'ai été bénévole dans dix d'entre  
elles.

Pendant que vous vous creusez la tête sur cette équation  
mathématique, je vais vous faire la visite. Pour trouver un  
QG de vrais croyants, cherchez les inscriptions Expulsion

---

33 *Heart attack* : crise cardiaque.

ou Bâtiment condamné. Elles sont signes d'une bonne cause ayant atteint son apex et le plus haut titre d'honneur, le noble échec. C'est une occasion à célébrer : plus besoin de réunions collectives. Le consensus a été atteint !

Mais à peine un bel idéal s'est-il éteint qu'un autre vient prendre sa place. Le comparer au phœnix serait une hyperbole. Plutôt un ver coupé en deux : la tête n'est plus là, il ne vous reste que le derrière. Toutes les bonnes choses ont disparu, il n'y a plus que les pires aspects. Le même dogmatisme, les mêmes querelles intestines, le même stock poussiéreux sur les bras.

Si j'étais injustement emprisonné – le rêve de tout anarchiste – je pourrais recréer l'archétype de la librairie radicale dans ma cellule, au centimètre et au mot près. C'est aussi prévisible que ça. Mais pourrais-je recréer *Parallel Lines* de Blondie ? Jamais en un million d'années.

Des slogans utopistes recouvrent les fenêtres. Sur la porte se trouve l'inscription la plus irréaliste de toutes. « Horaires d'ouverture », dit-elle, et vous avez tout le temps pour la lire, car vous trouverez toujours la porte fermée. C'est le problème avec les volontaires non payés – ils ne sont pas très fiables. C'est aussi une motivation pour vous proposer comme volontaire, car au moins vous aurez la clé. Vous pourrez dormir sur le canapé alors que tout le monde attendra dehors. C'est ce qu'on appelle l'avant-garde.

À l'intérieur, des signes caractéristiques montrent que les intentions sont pures. Il y a une odeur de moisissure ; le canapé ressemble à une boîte de Petri. Le café a un goût de brûlé, qu'il soit frais ou pas. Il est équitable, peut-être, mais jamais bon.

Dans la salle à l'arrière, on pourrait imaginer des bombes en train d'être assemblées, ou des manifestes en cours de rédaction. Une presse, au moins, pour imprimer des faux papiers et des journaux underground. Une armoire de vêtements, comme à Peace Eye, la légendaire boutique d'Ed San-

ders, pour permettre aux GI de brûler leurs uniformes avant de s'éclipser par la porte arrière.

Un peu de sexe radical entre deux émeutes, qu'y aurait-il de mal à ça ? Mais au lieu de tout ceci se déroule une autre réunion. Je fais partie des rares personnes qui aiment les réunions, ou du moins qui ne blâment pas à l'idée d'y participer. Mais la bureaucratie sans fin épuise même les plus optimistes, les plus obstinés. Puis il ne reste plus personne, comme dans tous les jardins collectifs de la ville.

Par exemple, une boutique de vrais croyants me devait cinq dollars – une somme ridicule, mais toutes mes affaires se font en petite monnaie. Finalement, un membre du collectif proposa de mettre la dette à l'ordre du jour de la prochaine réunion. J'ai dû la supplier de ne pas le faire et de déchirer mon bon de dépôt. Quand le paiement de vos dettes doit être voté, non seulement votre boutique est vouée à l'échec, mais également toute bonne cause et probablement le genre humain. Je fus déprimé toute la semaine.

Le plus triste est que vous aurez dix fois plus de chances de vous faire arnaquer dans ce genre d'endroit que dans une boutique normale. En plus, ils seront sûrs de leur bon droit, comme si leur demander de l'argent faisait de vous une ordure capitaliste, alors que l'opposé serait plus proche de la vérité.

Et pourtant, le problème le plus sérieux avec les librairies radicales est la présence du mot « radicale » sur « librairie ». Les livres sont l'assaisonnement plutôt que le plat principal. C'est malheureux, car une bonne sélection de livres d'occasion bien renouvelée attire plus de gens que n'importe quelle cause politique. Elle ouvre la porte à une foule diverse, et lui donne envie de revenir. Elle permet également de payer le loyer.

Quand je suggérai cette idée à un collectif ayant un local à Astoria, on m'arrêta immédiatement : « Nous sommes ici pour la communauté, pas pour le commerce. »

Désolé de vous l'annoncer aussi brutalement, mais c'est la même chose. Une bonne cause et un peu de cash ne forment

pas un combo si horrible que ça, voilà tout – comme du sel dans un Food Not Bombs. De toutes les boutiques où j’ai travaillé, la mieux gérée et celle ayant le plus d’argent en banque était un collectif anarchiste. Et sa durée d’existence surpasse celles de tous les autres endroits additionnés.

Je réalise avoir largement dépassé le temps qui m’était alloué – signe le plus fiable qu’il y a un vrai croyant dans la pièce. Laissez-moi juste aborder quelques autres points de l’ordre du jour – euh, je veux dire, quelques apartés –, avant de laisser place à la lettre U.

Tout d’abord, aucun idéaliste n’est aussi fanatique ou irréféchi que les parents qui remplissent leur librairie de livres pour mioches. Ils se vendent à peine, leur prix au détail est bas, et vous passez tout votre temps à ranger. C’est une très mauvaise idée.

Ensuite, j’ai complété mon palmarès en travaillant gratuitement dans plusieurs librairies qui n’étaient ni non-profit, ni tenues par des bénévoles. J’ai harcelé les propriétaires de Bound for Glory pendant un an avant qu’ils ne me laissent travailler sans salaire. Le propriétaire de Walk of Shame ne savait même pas que je travaillais dans sa librairie, jusqu’à ce qu’après quelques mois il fut trop tard pour me virer. Je me suis rendu compte qu’il était plus dur d’être embauché que de se faire renvoyer. C’est ainsi que j’ai appris le métier.

Pour terminer, T est aussi pour The Turtles. « Les autres groupes faisaient venir des dealers dans leur loge », disait le batteur du groupe. « Nous, c’étaient des bouquinistes. »





## U is for Unoppressive

LOUVERTURE D'UNE LIBRAIRIE est le premier des grands projets collectifs qu'avec Franny nous ne mènerons jamais à bien. L'écriture d'un livre sur les éditeurs est le deuxième, mais nous en discutons encore beaucoup.

Pour le moment, j'ai une interview de Barbara Grier de Naiad Press, pionnière en mystères et pornographie lesbiens. Franny a une piste vers quelques cassettes d'Iceberg Slim discutant du réseau alternatif de distribution Holloway House, mis en place alors que les grands distributeurs refusaient leurs livres.

J'avais aussi tenté d'obtenir une interview avec Barry Gifford au sujet des premiers jours de Black Lizard, quand ce n'était encore qu'une petite maison d'édition tenue par des hippies délinquants des quartiers ouest de Berkeley. Mais bon dieu, ce type est un tel abruti que j'ai laissé tomber – et je ne suis pas du genre à baisser les bras facilement.

Mais parfois vous n'avez pas le choix. Jeter l'éponge est toujours mieux que se taper la tête contre un mur, ou laisser votre cœur se briser, mon *modus operandi* habituel.

Je n'avais donc qu'une seule interview pour notre futur livre. C'est-à-dire rien. Ça ne tenait pas debout.

Et j'avais beau considérer Franny comme la meilleure d'entre tous, jamais elle ne s'associera à moi. Toute discussion insinuant l'inverse n'était rien de plus que ça : une discussion. J'avais un long historique de grands espoirs douchés.

Et le Raton Laveur ? Ne me lancez pas. Mon coup de foudre était comme toutes ces personnes dont j'avais pensé qu'elles changeraient. Chaque jour, pendant trente ans, j'étais resté convaincu qu'elles se réveilleraient avec la décision d'agir différemment.

Arrêtez d'attendre ! C'est bien mieux.

Vous voulez la définition de la folie ? Un ami aux Alcooliques Anonymes.

Mais la maison d'édition pour laquelle j'avais travaillé à une époque était un cas particulier. C'était aussi un de nos sujets de discussion régulier, avec Franny. « Unmanageable, ils existent encore ? » demanda-t-elle. Elle est comme une enfant, avec leur façon de penser que le monde s'arrête au bout de leur jardin. Dans le même genre, si quelque chose n'apparaît pas dans les bacs à un dollar, Franny ne croit pas à son existence. Cependant, la plupart des choses y passent tôt ou tard, ce qui m'oblige à lui fournir beaucoup d'explications. « C'est quoi, steampunk ? » me demanda-t-elle un soir, perplexe et préoccupée avec un William Gibson entre ses mains.

Eh bien, non seulement Unmanageable existait encore, mais c'était aussi le cas de leur entrepôt rempli de livres poussiéreux et de crottes de chat momifiées. Le couple qui tenait la maison d'édition n'avait jamais été à fond sur le ménage. Ils habitaient à un autre étage, et avaient une famille dont ils devaient s'occuper. De plus, l'expulsion locative rodait toujours dans les parages, imminente.

Le propriétaire des murs les avait envoyés au tribunal, et c'est là qu'ils restèrent, à s'envoyer des plaintes et contre-plaintes. Ça traînait, année après année. Pendant qu'ils étaient en grève des loyers, ils publièrent une cinquantaine de livres. Ils avaient aussi élevé deux enfants qui menèrent

à bout leurs cursus universitaires. C'était émouvant de voir les marques au crayon sur la porte de l'entrepôt, retraçant la croissance des enfants, de cinquante centimètres à un mètre quatre-vingts.

Ça fait beaucoup d'années vécues dans la peur d'une expulsion. Mais ils continuèrent encore et encore, jusqu'à la fin. Ils n'abandonnèrent jamais. Et ensuite ? Ils gagnèrent !

C'est une des rares victoires new-yorkaises dont on puisse entendre parler. Attachez-la à une ficelle et faites-en un porte-bonheur, un talisman. Ou juste un souvenir, ce qu'est devenu l'entrepôt maintenant qu'il leur appartient.

Quand je gérais l'endroit et m'occupais des commandes, Running Dog y passait occasionnellement. Pareil pour Reginald, le bouquiniste de rue avec son plumeau et son air de dégoût éduqué. Ces opposés radicaux cherchaient une même chose, évoquée dans le métier par un mot adorable et évocateur :

*Hurts.*

Les *hurts* sont un genre d'invendus<sup>34</sup>. Et les invendus sont, je l'espère sincèrement, le dernier territoire de la vente de livres qu'il nous reste à explorer. Car si j'avais su ce qui m'attendait en commençant cet alphabet, j'aurais appelé Barry Gifford à la place. Qui aurait cru qu'il y avait tant de sectes différentes dans un si petit monde, chacune ayant ses propres règles, ses propres bouquinistes et librairies ?

Selon mes souvenirs, cette secte-là fut créée en réponse à une loi draconienne. Les éditeurs avaient l'habitude de conserver leurs livres dans un coin pendant des décennies, les écoulant petit à petit. Puis une lourde taxe fut imposée sur les biens invendus, et il devint moins cher de se débarrasser rapidement des stocks.

De ce départ sous mauvais augure, un commerce à prix bradés apparut, qui changea à jamais le fonctionnement de

---

34 Aux États-Unis, les invendus, retournés à l'éditeur, sont conservés par celui-ci et font l'objet d'un commerce d'occasion.

l'édition, probablement pour le pire. Car pour dire la vérité, je n'aime pas vraiment les invendus.

Je vais vous expliquer, car nous sommes déjà loin dans l'alphabet : j'ai travaillé dans trop de librairies où les patrons prenaient les invendus de maisons d'édition pour de l'or. Dès que les employés réussissaient à tirer quelques gouttes de profit pour la boutique, une pile d'invendus était commandée – à trois ou quatre dollars pièce – et nous étions de nouveau dans le rouge.

Comprenez, j'aime les occasions. Un dollar, c'est tout ce que je souhaite dépenser pour un livre acheté en gros ; deux grand maximum. Sauf s'il s'agit d'un titre exceptionnel, mais les invendus n'en sont jamais. Les grands livres à bas prix sont là, attendant d'être trouvés, mais il faut les traquer. Il faut se déplacer et réfléchir. Il faut s'activer. Vous ne les commandez pas sur un @\*#! de catalogue. C'est mauvais genre.

Pour faire simple, les invendus sont fainéants. Et mon père était légèrement en surpoids, par conséquent je considère la fainéantise comme la pire chose sur terre. C'est l'histoire de ma vie. Puisque je le respectais pour tous ses autres côtés, peut-être suis-je devenu sévère sur cet unique défaut. Qui sait ? Et puis quoi ? Il est mort, je suis mince, et de l'eau est passée sous les ponts. Sauf qu'il y a d'autres fainéants, surtout dans la vente de livres, et je considère cela comme un péché mortel.

Mais revenons à Reginald et Running Dog, et au livre qu'avec Franny nous n'écrirons jamais.

Le suivant sur notre liste était John Martin de Black Sparrow Press, qui avait vendu tous ses livres pour avoir de quoi publier de nouveaux auteurs inconnus. Il s'en sortit plutôt bien, en commençant avec Bukowski !

Non seulement Franny connaît cette histoire, mais il se trouve qu'elle y a joué un rôle clé. Elle possédait le seul livre que Martin n'avait pas. Au dernier moment, il décida de vendre sa bibliothèque au lieu de le lui acheter. « Dix mille

dollars en 1972, pensait Franny tout haut. Combien ça ferait aujourd'hui ? »

En y pensant, je devins tout chose. Qu'on mentionne de l'inflation, et je cherche mon hochet et mon berceau.

Concernant les deux R, j'ai déjà expliqué que l'honnêteté était souveraine dans ce milieu. Reginald a peut-être un plumage dans le cul, mais il est scrupuleusement honnête. Je ne peux pas dire la même chose de Running Dog. Ils achetèrent tout deux les invendus d'Unmanageable à quelques dollars pièce, puis les revendirent en ligne. Mais Reginald les lista comme invendus, avec les éraflures, les cornes et les plis – les dommages habituels de transport, inhérents aux renvois de librairies. Running Dog les déclara « non lus » et « comme neufs », tout en affichant un prix plus bas que celui de l'éditeur. Pas cool.

Malgré mon antipathie avouée pour les invendus, j'avais supplié mon patron de se débarrasser de quatre-vingt-dix-neuf pour cent du stock d'Unmanageable. Les *hurts* comme les palettes entières de livres complètement neufs, mais démodés et prenant la poussière. L'important était de les mettre en circulation, quel qu'en soit le prix, même si ça ne couvrait pas totalement les frais d'impression.

Tous d'un coup, cependant – pas par douzaine auprès de revendeurs qui se feraient une marge pendant que nous subirions le manque à gagner. Surtout quand New York a la chance d'avoir une librairie d'invendus vraiment géniale : Unoppressive Non-Imperialist Bargain Books, sur Carmine Street dans le Village.

Le nom atteste de son approche à l'ancienne. L'endroit est rempli du sol au plafond de propagande communiste et de chaque biographie de Dylan jamais écrite. Le propriétaire connaît bien le quartier – comme il se doit, puisqu'il vit dans un appartement à l'arrière de la boutique.

Mais pourquoi les invendus se vendent-ils là, et nulle part ailleurs ? Parce qu'Unoppressive est aussi un distributeur,

une des meilleures maisons d'invendus aux alentours. La boutique n'est que leur librairie de détail, où la crème de la crème est envoyée. C'est une anomalie, pas juste à cause de la qualité du stock, mais aussi pour sa longévité ; les librairies spécialisées dans les invendus sont généralement des apparitions éphémères.

Je cajolais, j'argumentais, mais rien ne pouvait convaincre Unmanageable à franchir le pont pour discuter avec le type spécialisé dans les invendus, sur l'autre rive. Unmanageable et Unoppressive : ça promettait un grand match, mais qui ne devait pas avoir lieu. En vérité – et je ne suis pas en train de perdre la boule – mes patrons étaient un peu fainéants. Gérer une centaine de milliers de volumes qui ne bougeaient que par glissements de terrain induits par leurs chats était une plaie. Je démissionnai et me lançai en tant qu'indépendant, ce qui n'était pas pire.

La vente de livre a une nature cyclique, ai-je depuis découvert. Ce n'est pas seulement dû aux saisons, avec les soldes de printemps et les hibernations ou migrations hivernales, mais aussi à de plus grands cycles, comme les chemins migratoires que les oiseaux perpétuent dans leur ADN. J'abandonnai mon travail en entrepôt à l'âge qu'avait Adam lorsqu'il fit un doigt à son patron et quitta son costume cravate.

Il s'était dirigé vers Sixth Avenue, à côté de l'université, avec une pile de livres à vendre. Vingt ans plus tard, j'étais à quelques kilomètres plus au nord, remorquant ma propre pile de livres, discutant avec Franny qui n'était pas exactement d'une génération plus vieille qu'Adam, mais presque.

Mais du coup, quelle était sa grosse trouvaille, celle que John Martin voulait acheter, cette vente qui aurait laissé Bukowsky hors des librairies, pour le meilleur ou pour le pire ? Elle m'a fait promettre de ne pas le divulguer. Mais je peux dire qu'elle était dédiée par l'auteur, et imprimée en une édition spéciale d'une centaine d'exemplaires par des moines dans les montagnes d'Italie, tous les éditeurs l'ayant refusée.

Quant au lieu où elle fut dénichée, vous pouvez le deviner : ici même, dans les bacs à un dollar de Gotham. Quand Franny tomba dessus, elle fit un rare trajet à l'intérieur de la boutique pour consulter un livre de référence sur les dédicaces. À coup sûr, c'était un original. Elle le possède toujours. « Une assurance pour mes vieux jours », dit-elle. À New York, ces jours viennent après la mort.

Je lui demandai si la rumeur comme quoi un James Joyce dédicacé était apparu dans les bacs était vraie. Elle balaya la question d'un geste de la main. « Mais l'année dernière j'ai bien trouvé ici un Langston Hugues dédicacé. Et un Amelia Earhart signé, provenant de sa tournée de lectures publiques juste avant son dernier vol. »

Wow ! J'étais bouche bée. Tellement que lorsqu'une silhouette sombre apparut au coin de ma vision, je ne réagis pas immédiatement. Puis je bondis.

« Bon sang ! Le Raton Laveur ! »





## V is for Vacation

JE VOUS AI PARLÉ DE LA NATURE CYCLIQUE de la vente de livres. Non seulement vous voyez les mêmes vendeurs et les mêmes titres année après année, mais aussi les mêmes exemplaires que vous avez déjà achetés et revendus deux ou trois fois auparavant. Ils vous reviennent comme de vieux amis. Comme les pigeons voyageurs dont les pigeonniers garnissent encore ici beaucoup de toits d'immeubles.

Vous trouvez un livre dans un bric-à-brac, une bourse, ou dans le grenier d'un collectionneur compulsif, au milieu d'une pile. Avant même de tourner la couverture, vous le savez : sur la première page, il y a cette écriture manuscrite que vous connaissez si bien. Familière, et pourtant étrange – une relique de vos jeunes années. Non seulement le prix est trop bas, mais il manque au style cette aisance que vous avez depuis acquise.

La cotation des livres est un art ordonné jusqu'au plus petit détail, incluant la calligraphie qu'utilisent tous les bouquinistes et que les nouveaux dans le métier s'entraînent à reproduire dans leur chambre jusque tard dans la nuit. Elle est autoritaire, et cependant décontractée ; informative, néanmoins peu lisible. Elle ressemble à l'urgent gribouillage

d'un mourant, ou à une note furtive jetée d'un train sur la route du goulag : informez ma famille à cette adresse, s'il vous plaît.

Cette calligraphie n'est ni arbitraire ni accidentelle, contrairement à ce qu'on pourrait penser. En fait, le prix et la façon dont il est inscrit sont parfaitement raccords.

Lorsqu'un client ouvre la première page, ce qu'il y trouve doit sembler raisonnable et juste. Un brin de mystère est une bonne chose, mais suffisamment léger pour ne pas inviter au débat. L'inscription ne doit pas laisser de marque permanente, ni être tenue au point d'évoquer l'indécision. Elle doit exprimer une confiance détendue et un désir d'aller de l'avant. Bref, elle doit ressembler au mythique Homme Parfait.

« Au coin en haut à droite » serait mon mantra personnel. Mais laissez-moi deux secondes, le temps d'effacer mes erreurs passées. Mon coup de crayon a maintenant plus de style, bien qu'il soit plus doux. « Vigoureusement écrit », comme disent les annonces du Bauman Rare Books. Quand j'en trouve un que j'ai déjà évalué dans le passé, j'ajoute un dollar. C'est mon tarif.

C'est cependant une sensation douce-amère. Les livres qui reviennent au perchoir sont preuves du passage du temps. Les cycles sont naturels, mais observer les va-et-vient de la marée calme même les bouquinistes les moins névrosés. Évaluer du stock est comme ressortir les photos d'anciens amis. Les vieux bouquinistes peuvent reconnaître les gribouillis de leurs pairs, dont beaucoup ne sont plus là. « Ah, Gani ! Je me souviens de sa boutique sur 7th Street. C'est un bar, maintenant. »

Les livres ont tous des pages cornées, marques auxquelles leurs précédents propriétaires ne reviendront jamais. Les vieux marque-pages sont comme de petites portes refermées – un millier de librairies d'occasions, toutes disparues. Les endroits que j'aime seront bientôt tous ajoutés à la liste, je le sais. Beaucoup d'entre eux ne sont déjà plus là.

Ce genre de conclusions fatalistes sont vues d'un mauvais œil car notre pays est relativement jeune. Vous n'entendrez pas de gamins américains parler de reprendre l'affaire familiale ou vivre dans la maison ancestrale. Cependant, la vente de livres relève un peu de ce vieux monde. C'est autant une fierté qu'un poids d'appartenir à une ancienne tradition. Il y a des rappels constants que l'instant vers lequel vous tendez n'arrivera peut-être jamais – le moment d'entamer un nouveau chapitre, ou juste de revenir à un endroit que vous avez laissé derrière vous.

C'était plus simple quand je vendais dans la rue. Si nécessaire, je pelletais la neige sur mon coin de trottoir, et j'allumais la lumière avec une batterie de moto quand les jours se faisaient courts. Quand Noël arrivait, c'était la fin. Le travail à l'extérieur était saisonnier ; les vacances étaient fixes. Vous étiez obligés de bouger.

JJ continue toujours sur ce rythme, passant l'hiver dans une librairie à Majorque. Il lève le nez de son roman-en-cours-d'écriture pour accueillir l'occasionnel touriste. Sinon, calme plat. Il surfe la nuit, et dort au rayon Cuisine avec le chat siamois de la librairie. Ce n'est pas une vie désagréable.

Les autres bouquinistes sentent encore l'appel du départ lorsque les feuilles commencent à tomber des arbres. Deux cents barbes lèvent les yeux pour la première fois de l'année. Dans le ciel, les oiseaux forment un V. C'est un message – le signe que nous aussi, nous devrions partir vers le Sud. Mais de nos jours, la plupart d'entre nous ne peuvent ou ne veulent pas partir.

Peut-être sommes-nous sans le sou, ou juste terrifiés par le monde hors de notre petit archipel. Beaucoup des nôtres ont des enfants ou des boutiques à tenir. J'avais eu l'habitude de passer quelques mois en Floride chaque hiver, à tenir le comptoir d'une librairie d'occasion pendant que la propriétaire prenait ses vacances. Mais l'endroit fut nettoyé il y a plusieurs ouragans.

Une fois, j'y croisais Evan – Evan, le seul bouquiniste sur Terre qui soit en bonne santé et bien attifé. « Qu'est-ce que tu fiches à Tampa ? » lui demandai-je.

Il était bronzé et tout sourire, dans la file d'attente d'une bourse aux livres avec sa femme et leurs trois enfants. « C'est une bonne vente, dit-il, et il n'y a que seize heures de route. Je me suis dit, pourquoi ne pas prendre des vacances en famille ? »

Il ne semble pas avoir changé depuis cette époque, mais la preuve des années qui passent vient toujours des enfants. Maintenant, le plus âgé des fils d'Evan porte la barbe. « Pourquoi ne peux-tu pas être comme les parents normaux ? lui demanda-t-il récemment. Porte un costume, et trouve-toi un vrai travail. » La voix d'Evan était teintée de tristesse quand il nous raconta cette histoire, à nous autres ses pairs.

Pauvre gamin, il ne sait pas combien il est chanceux. Aucun de nous ne le sait, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Vous vous rappelez les filles mexicaines rondelettes qui vivaient au-dessus de Paper Tiger ? Pas plus tard qu'hier, elles acclamaient Snoopy et les dinosaures. La semaine dernière, elles stupéfièrent Marcus la Carcasse en lui demandant des livres sur le tarot et Hitler.

Ce genre de moments sont pour nous, bouquinistes, l'occasion de grandes réflexions. C'est génial de voir grandir les gamins. Mais Marcus croyait encore que sa boutique était jeune. Il n'avait pas pris un seul jour de congé depuis qu'il avait signé le bail. Peut-être avait-il aussi oublié de se laver.

C'est pourquoi les bouquinistes qui restent à New York ont vraiment besoin d'un break. Même si nous ne pouvons pas prendre de vraies vacances, nous avons besoin d'un genre d'échappatoire. De toute façon il n'y a pas de bourses aux livres en hiver, et pour faire sa tournée d'éclaireur, il faudrait des patins, sinon des skis.

Même Byron, le plus accro au travail de tous, sait quand il doit se reposer. Il est chanceux : il a une charmante copine

avec laquelle hiberner et bâtir un nid. *A person can be a holiday*, comme le chantaient les Bee Gees.

Et King Cobra, le peintre et ancien Black Panther qui me tenait compagnie lorsque je vendais à l'extérieur ? Après deux décennies à vivre dans la rue, il semblait impossible à dresser. Et pourtant, il a suffi d'une vague de froid et d'une femme de moitié son âge avec un appartement dans le Bronx.

« Je suis un animal domestique, maintenant, me dit-il avec un clin d'œil. Au moins jusqu'au printemps. »

Un partenaire qui peut apprécier ou simplement tolérer le tempérament de bouquiniste – voilà une rareté que nous cherchons tous. Ou alors, si vous gagnez vraiment le jackpot, vous trouvez une personne aussi dingue de livres que vous, ressemblant à une version zombie adolescente de Patti Smith, et dont le nom de plume est Le Raton Laveur.

C'est exact, mes amis : ma longue quête a enfin payé. En fin de compte, je peux vous parler de mon rencard.

La voilà qui se tenait juste à côté des bacs à un dollar. Je n'en croyais pas mes yeux. Après tout, chaque nuit pendant six mois, j'avais essayé de la faire réapparaître ici même par la force de mes pensées, sans résultat.

Elle était exactement comme dans mes rêves – enveloppée de cuir de la tête aux pieds, avec un strabisme et une moue sur les lèvres. Elle croisa mon regard avec un air mi « va mourir », mi « embrassons-nous ».

« As-tu reçu les messages que je t'ai laissé partout en ville ? » lui demandai-je.

La lumière des lampadaires se tamisa. Tous les livres se tournèrent pour regarder. Puis, le temps d'un battement de cœur, la ville entière fut silencieuse comme une tombe.

« Oui. »

Je fis ce que j'aurais dû faire le premier jour : je l'invitai à marcher un peu avec moi. Nous nous dirigeâmes vers le centre.

« C'est plutôt parfait, lança-t-elle, si nous avons une librairie

rie, tu t'occuperais de la littérature, et moi de l'histoire et des maths. »

Nous étions comme deux câbles haute tension. *Zzzt zzzt*. Des étincelles volaient.

« On va vraiment passer notre premier rencard à parler du système qu'utilise Gotham pour mettre des trucs dans ses bacs ? Pourquoi ne mets-tu pas au moins ton bras autour du mien ? »

« Je ne suis pas très douée avec ce genre de choses », dit-elle.

Je lui réponds, « Ne t'inquiète pas, je sais faire. »



## W is for Wall Street

NE DEMANDEZ PAS UNE PUTAIN DE RISTOURNE, annonçait le panneau fixé au mur avec du papier adhésif qui servait aussi de tue-mouches. Un autre panneau déclarait : Plat du Jour. En dessous, il n'y avait rien d'écrit. Je hochai la tête.

Ça faisait des mois que j'avais repéré l'endroit, dans l'espoir improbable que le Raton revienne et que je puisse lui proposer un rencard.

Elle était assise à côté de moi, et j'étais fier. Fier de lui montrer un coin de la ville qu'elle ne connaissait pas, qui avait survécu à la reprise économique et ses pressions. Fier d'être aperçu avec elle par les gens du coin et les passants dehors sur le trottoir.

Nous étions assis sur des tabourets bancals, accoudés au bar crasseux. Nous devons être le premier couple depuis des siècles à s'être donné rendez-vous ici. C'était un de ces rares endroits qui vous rappelait que la ville restait un port florissant. Beaucoup d'accents s'y mélangeaient, incluant ceux qui étaient natifs de New York. Les manières des gens étaient sincèrement étrangères, pas encore intégrées dans le *melting pot*.

Les Inuits n'ont peut-être pas vraiment cinquante mots pour dire neige, mais les Turcs ont au moins autant d'expressions faciales pour montrer leur désapprobation ou leur dégoût. Pareil pour les Iraniens, les Afghans et les Pakistanais – et pour mon rencard. Le serveur nous montrait l'étendue de son répertoire. Dîner-spectacle, c'était super.

Ce type m'avait dévisagé avec une haine abjecte lorsque j'étais entré dans son boui-boui pour la première fois. Le menu sur le mur semblait avoir été pris intact d'une cafétéria de lycée du Midwest : cheeseburgers, tater-tots, tuna-melts. Mais flairant un piège, j'avais lu jusqu'au bout. Là, écrit en minuscule au stylo bille, il y avait Curry au poisson ou à la chèvre.

Depuis, les deux plats avaient été retirés, et le serveur feignit l'ignorance lorsque je les lui commandais. Le Raton le fusillait du regard, louchait et crachait comme un chat. Vivre ici m'avait enhardi, moi aussi, alors je savais exactement quoi faire. J'écartai le rideau qui séparait la cuisine. « On veut ce qu'ils mangent », dis-je en montrant un groupe serré de conducteurs de taxis qui étaient entrés par une porte arrière. Heureusement pour nous, ils n'étaient pas en pleine prière.

Un drapeau américain pendait à la fenêtre – c'était ce qui m'avait attiré en premier lieu. À New York, la bannière étoilée signifie « nourriture épicée » et « tenu par des immigrants ». Ça fait partie du langage local, comme « normal » signifie « avec du lait et un sucre », et « Ne serait-il pas agréable de vivre dans une ferme ? » se traduit en : « Je panique rien qu'à l'idée d'aller à Central Park ».

C'est pourquoi je rigolai lorsqu'en plongeant dans nos assiettes, le Raton Laveur lança sérieusement, « Je pense bientôt quitter la ville. »

Bien sûr, me disais-je. Tu n'es pas bien ici ; tu serais bien mieux dans une petite ville. Toi, Richard Hell et la statue de la Liberté. Vous vous mêleriez parfaitement à la population du Vermont.

Mais ses mots étaient aussi rassurants – ils prouvaient qu'elle avait prévu de rester dans le coin. Seuls les vrais locaux menacent quotidiennement de partir ; ceux qui ne restent pas sont ceux qui rabâchent leur amour de la ville. Comme moi. Ou mon ami, l'ancien éditeur du magazine *Ordure*, qui vient juste d'annoncer son départ imminent pour Little Rock.

C'était la mauvaise nouvelle du moment, qui n'aurait pas dû être un choc puisqu'une douzaine de mes amis avaient pris des décisions similaires ces dernières années. Mais Kelly était mon nouvel ami, tout relativement parlant. Il était censé remplacer ceux qui étaient partis. Qui le remplacerait, lui ?

Avec sa femme, il partait précipitamment avant d'avoir des doutes sur leur destination. C'était la raison pour laquelle avec le Raton, nous étions sur les quais, dans cet abreuvoir en particulier. Le curry était délicieux, mais comme dans un millier de caves similaires dans les autres coins secrets de la ville. Dans ma longue quête pour la retrouver, je m'étais familiarisé avec plus d'une d'entre elles.

Celui-ci était situé juste à côté de Wall Street, où habitait Kelly. C'était là que je me dirigeai ensuite, après m'être donné du courage pour la tâche à venir. Car non seulement j'allais dire au revoir à un ami, mais également acheter sa bibliothèque et la trimballer de l'autre côté de la ville.

Ce ne serait pas un achat comme les autres. Les appels de particuliers impliquent toujours une perte et du chagrin, mais cette fois ça me concernait personnellement. Sa collection était superbe, ce qui était également inhabituel. D'un côté, j'aidais Kelly ; de l'autre, je permettais son départ, et j'en tirais profit. Mes émotions étaient partagées. Ce sont les livres qui vous tiennent en place, et j'allais lui prendre les siens.

Nous avons des perspectives différentes. J'avais vécu dans beaucoup de villes différentes ; j'avais été ouvrier agricole dans une ferme et fait partie de différentes scènes régionales. Pour Kelly, c'était le seul endroit qu'il ait vraiment connu. Dès sa sortie de l'université, il avait trouvé un appartement

charmant et abordable à côté de Battery Park, à l'étage d'un vieux restaurant coincé entre les gratte-ciels. Ce n'était pas exactement sur Wall Street, mais à un jet de pierre.

Je le trouvais fou de vouloir l'abandonner. Mais c'était aussi dingue de n'avoir jamais essayé un rythme plus calme ou un autre style de vie. Le contrôle des loyers peut devenir un piège – un dans lequel j'aimerais vraiment tomber. Mais passer sa vie dans la même pièce peut freiner votre évolution. Il y a beaucoup d'exemples.

Wall Street avait toujours été pour moi un angle mort, un non-quartier. Kelly m'avait aidé à voir son côté calme et chaleureux. Il était aussi celui qui m'avait le plus coaché dans ma quête de l'animal urbain qui, je l'espérais, allait devenir ma copine. Mon chalutage de bloc en bloc avait cimenté notre amitié en m'amenant régulièrement à l'extrémité sud de Manhattan. Le résultat était qu'il faisait partie des rares amis dont je connaissais bien le lieu de vie.

La nuit, Wall Street était un endroit différent, que je sois assis avec le Raton Laveur dans une imitation de dîner à l'ancienne, ou en promenade avec Kelly dans Battery Park pour une dernière sortie tant que nous vivions encore dans la même ville. Apprécier les arbres, le silence, et le vieux graffiti que le film *Les Soldats de l'Espérance* distingua comme un jalon dans l'épidémie du sida.

Mais je vais maintenant baisser le rideau sur cette scène, car il y a une autre dimension à cette lettre dont je dois parler.

W est pour Wall, une des rues les plus connues du monde. Mais W est aussi pour *Weapons*<sup>35</sup>, le jargon des vendeurs de rue pour les tomes encombrants, ces objets contondants moins susceptibles d'être vendus que d'être utilisés comme armes pour réduire au silence ou effrayer un client menaçant. Une journée dans la rue se passe rarement sans au moins une bagarre, et je serais négligent dans mon rôle de reporter si je ne le soulignais pas.

---

35 *Weapon* : arme.

Même si mes jours en tant que vendeur de rue sont loin derrière moi, ils sont probablement aussi devant moi. J'ai gardé mes tables et mes serre-livres au cas où, comme tous les bouquinistes de ma connaissance. Ils sont notre assurance contre le retour des mauvais jours. Ils sont nos Rosebud, nos couvertures de sécurité. Ils sont les blousons en cuir dans le placard, souvenirs de nos plus jeunes années, plus dures, que nous portons pour Halloween ou pendant les soirs d'hiver quand le manteau pied-de-poule est au pressing. Ceux qui traînent leur chariot au lieu de remplir leur voiture s'encombrent rarement d'armes, préférant les petites éditions légères. Il y a cependant des exceptions, pour avoir une table attirante, avec l'espoir qu'un meilleur appât attire des clients plus intéressants.

Cet effort ne porte néanmoins pas toujours ses fruits. Je m'étais trimballé quotidiennement l'*Histoire d'une vie* de Konstantin Paustovsky, plus longtemps que les parents portent leur bébé avant qu'il ne marche. Il trônait sur ma table comme le Sphinx, immobile alors que tout changeait autour de lui, saisons incluses. Finalement je le ramenai chez moi et l'ajoutai à ma collection, qui – comme chez tous les bouquinistes – était entièrement composée de volumes encombrants, rongés par l'humidité, aux reliures abîmées, ou invendables à cause d'un quelconque défaut.

À huit centimètres dans ma lecture, je n'étais pas encore certain de ce qu'avait fait l'auteur pour acquérir sa renommée, mais sa description page 516-519 d'un bibliophile nommé Shchelkunov est un classique, qui mérite d'être retranscrite ici. Elle prouve qu'en un siècle, il n'y a pas eu de changement substantiel dans le monde des bouquinistes.

Shchelkunov, nous raconte-t-on, ramassait des chatons abandonnés dans la rue et les cachait dans les poches de sa veste. Sa « barbe humide était constamment en pagaille, et sa veste pendait sur lui comme un sac ». Chaque matin, il sortait dans Moscou à la recherche de livres rares ou de rumeurs

les concernant, faisant sa tournée des colporteurs de livres, relieurs, vieux religieux ou receleurs.

« Il avait un genre de sixième sens en ce qui concernait les livres. Il cherchait un livre rare avec l'attention et la patience d'un chien de chasse traquant un oiseau. Connaissant ses talents pour trouver les raretés, les autres amoureux des livres et les libraires le suivaient discrètement et essayaient de le coiffer au poteau pour quoi que ce fût qu'il rechercha. Alors Shchelkunov effaçait ses traces et semait ses rivaux du mieux qu'il pouvait. Peut-être était-ce pourquoi il parlait toujours dans un chuchotement étouffé, ses minces yeux de Tatar brillant suspicieusement.

« "Il semblerait", disait-il d'une voix basse de l'autre côté de la table, forçant son compagnon à se baisser vers lui, "que je sois sur le point de trouver l'endroit où fut cachée la bibliothèque d'Ivan le Terrible. Dieu fasse que Lunacharsky ne la trouve pas ! Garde ça pour toi."

« Quand quelqu'un apportait un livre à Shchelkunov pour obtenir son approbation, il en froissait les pages, le reniflait un peu, puis souriait d'une oreille à l'autre et disait : "Une édition commune. Trouvable n'importe quand pour trois fois rien dans les kiosques près du mur de Kitaigorod. Tu t'es juste fait flouer. Je suis désolé pour toi. Mais j'imagine que je peux te l'échanger contre une première édition des *Nouvelles et Récits* de Tchekhov. Ça t'intéresse ? Comment ça, non ? Tu le regretteras dans l'année. Très bien ! Je te donne une édition italienne de Marco Polo à la place. Tu l'auras demain."

« Sur ce, Shchelkunov, sans attendre une réponse, cachait le livre rare dans sa sacoche pleine à craquer, la fermait, et trouvait le moment opportun pour se lever et partir. Je ne me souviens pas d'une seule fois où le nigaud réussit à récupérer un livre enfermé dans la sacoche de Shchelkunov. »

Laissant Kelly à trois heures du matin dans un van de location, je me sentais un peu comme Shchelkunov. D'accord, le magazine *Ordure* n'était pas Ivan le Terrible, mais je l'avais souvent comparé à Hitler, de façon désavantageuse. Hitler

est au moins une lecture intéressante, et son art inoffensif sinon insipide.

Malgré la tristesse des adieux à mon ami, je me consolais en pensant que les livres de Kelly m'éviteraient de subir son sort. Les vendre me permettrait de rester à New York, même si ce n'était que pour quelques mois de plus. J'aurais fait n'importe quoi, même revenir à la vente à la criée dans les rues 24 heures par jour s'il le fallait, juste pour ne pas devoir vivre à Little Rock.

La meilleure partie de l'histoire était que je m'en tirais avec l'équivalent d'une décennie de livres d'art haut de gamme envoyés à *Ordure* pour être chroniqués, et ce sans me compromettre ni cirer des pompes, mais en étant une grande gueule avec un avis sur tout.

Exactement comme dans mes plans !

Pour cela je devais remercier mon mentor, Adam.





## X is for Xmas

GAMIN, À NOËL, J'AVAIS LES RUES POUR MOI TOUT SEUL. Après avoir grandi et déménagé vers l'est, tout changea : soudain Noël devint le jour où les rues se remplissaient d'amis. Au crépuscule, les épiciers se cotisaient pour une énorme bouteille de whisky, et tout le monde dans le bloc se réunissait autour – les vendeurs de disques, le type à l'encens, les filles mignonnes du camion à café, Luby le russe bourreau des cœurs, Julio le fabricant de flûtes péruvien, Mohammed le vendeur de fruits. Même Gnarly Marley se joignait au groupe, évoquant des souvenirs et passant la bouteille.

Tout au long de l'année nous nous disputions, mais nous étions au bord des larmes quand arrivait le moment de nous séparer. Je rangeais dans l'entrepôt mes cartons pleins de livres, puis allais à Kiev – le restaurant, pas la ville – manger des latkes. Je ne retournais pas à mon coin de trottoir avant le printemps.

Maintenant que je suis vendeur itinérant, je reviens à mes habitudes de gamin. Les rues ne se vident jamais vraiment, ici, mais elles sont plus calmes certains jours, et je saisis cette opportunité pour me dégourdir les jambes et me vider la tête. Je me lève tôt, pour changer. Cette année-là, cependant,

c'était étrange : je n'arrêtais pas de croiser des bouquinistes, où que j'aïlle. La plupart étaient des fantômes de Gotham ou du Strand.

D'abord je croisai Skeeter dans le train pour Brooklyn. Manque de chance, car les lignes N et R sont réputées pour leur lenteur (on ne les surnomme pas « Never-Rarely<sup>36</sup> » pour rien) et Skeeter est connu pour être d'un ennui mortel. Comment peut-on rendre barbante l'histoire d'un coup de poignard à la tête pendant une permanence dans une librairie ? Et au milieu des années soixante-dix, en plus – l'âge d'or de New York pour ceux d'entre nous qui voient la culture en termes de crime et de saleté. Je luttais pour garder les yeux ouverts pendant qu'il racontait son histoire, même si je l'entendais pour la première fois.

« J'ai fait ce métier pendant de nombreuses années », répétait-il.

« Comme nous tous, pensai-je, mais certains d'entre nous vivent aussi dans le présent. »

Comprenez-moi, j'aime contempler le passé. Mais ce que je préfère, ce sont ces petites pauses où je peux voir dans les deux directions. Je sautai du train à Sunset Park et échangeai mes chaussures contre une paire rouge et noire, avec des talons légèrement surélevés. Faire du bowling en solitaire semblait être un passe-temps drôle et tranquille, alors que les rues étaient pleines d'acheteurs de cadeaux de Noël de dernière minute, tous plus furieux les uns que les autres. Pour moi, Noël a toujours été un jour propice à la méditation.

« Garde les yeux sur les flèches au sol », conseillai-je au type qui lançait ses boules dans la gouttière de l'allée à côté.

« Je crois que nous avons un ami en commun », répondit-il.

Parfois, la ville grandit si vite qu'elle semble disparaître. Vous faites vos tournées, et vous ne croisez pas un seul visage familier. À d'autres moments, la métropole de huit millions d'imbéciles se réduit à un petit village avec une poignée

---

36 *Never, rarely* : jamais, rarement.

d'idiots. C'était mon impression alors que je réalisai que mon voisin n'était autre que Luc Sante, génial auteur et historien, dont je suis fan.

Entre deux frames, nous commençons à parler bouquins. J'apprenais que, comme Skeeter, il avait passé les années soixante-dix à travailler au Strand.

J'imagine que j'aurais dû m'en douter ; je semblais être le seul à avoir évité cette balle perdue. Le Strand était le boulot le plus bas de la ville, le premier chapitre de chaque histoire illustrant le rêve américain, car de là on ne pouvait que monter – même si Skeeter avait défié les lois de la gravité en travaillant dans plusieurs chaînes de magasins dans les années suivantes.

Une fois je l'avais questionné sur son temps passé là-bas, et il s'était lancé dans une litanie d'illustres vétérans du Strand. La liste de collègues de Luc était moins éculée, mais tout aussi cool : l'auteur Mary Gaitskill, et à la fois Miriam et Lux des Cramps. La première garda son travail plus d'une décennie ; le second ne dura qu'une semaine.

Mais quelle semaine ! Un soir après le travail, Lux invita Luc dans l'appartement de Yorkville qu'il partageait avec Poison Ivy. « Tu dois écouter ce single ! » lui avait dit Lux en allumant le juke-box. « Ça vient de sortir. »

Et c'est ainsi que Luc Sante entendit pour la première fois *Anarchy in the UK* des Sex Pistols.

J'étais aux anges. Luc est surtout connu pour son travail sur le New York du XIX<sup>ème</sup> siècle, mais son histoire personnelle n'est pas moins exotique et excitante. Avec le critique musical Frank Kogan – notre ami commun – il avait publié *Stranded*, précurseur de l'actuelle feuille de chou des employés du Strand, *Strandzig*, mais avec des contributeurs tels que Jim Jarmusch et Basquiat.

Soupir. Nous ne serons peut-être jamais plus cool que nos aînés, mais nous mourrons en essayant. Je me réconfortais à la pensée qu'il y avait au moins une allée que je connaissais

mieux que Luc. Au bowling, je ne rigole pas. Je partai en le laissant face à un split compliqué.

J'avais encore une longue marche devant moi, et quelques personnes sur ma liste de Noël – une liste de visites, pas de cadeaux. Rebbe Yusef était le suivant, un exterminateur de punaises de lit de Dyker Heights avec lequel je faisais souvent affaire.

Je montai ses marches branlantes, touchai le mezuzah avec mon t-shirt miteux et l'embrassai. Mais avant d'avoir pu toquer, une voix pieuse sortit de l'intérieur : « Rebbe Aaron le tsadik ! Tu es arrivé. »

C'était le style de Yusef, doucereux et exagéré. Chaque signe et merveille, chaque adage de Maïmonide était répété. L'étincelle dans les yeux, le voilement des mains – Yusef les avait tous, mais il les poussait trop loin. Il voulait tellement gagner sa place qu'il faisait difficilement illusion. C'est pourquoi nous nous sommes entendus. Les vrais Hassidiques, comme ceux de ma famille, je ne peux pas les supporter.

Lorsque Yusef avait pour la première fois évoqué les similarités entre nos professions, je n'y avais pas prêté importance. Puis peu à peu, il réussit à me convaincre.

Imaginons qu'un de ses clients, Dieu l'en préserve, choisisse d'abandonner la bibliothèque qu'il aura passé sa vie à assembler. Après avoir été traités au pesticide, les livres ne sont plus une menace – cependant, l'apparition des punaises de lit signe la fin de toute pensée rationnelle. Les gens paieraient n'importe quel prix et se débarrasseraient de toutes leurs possessions juste pour s'assurer de la disparition du fléau.

Une infestation pouvait surpasser le blizzard, une coupure générale de courant ou même une attaque terroriste. Yusef avait travaillé près du World Trade Center le 11-Septembre, mais lorsqu'il suggéra de modifier la date de la pulvérisation, son client le supplia de ne pas partir avant que le boulot soit terminé.

Il était possible de débarrasser ses clients de leur bibliothèque pour une modeste somme. C'est là que j'entrais en scène – je prenais les livres, et Yusef gardait l'argent. C'était vraiment parfait, sans même parler de la récompense pécuniaire. Nous nous adorions, et c'était amusant de travailler ensemble. Yusef rendait tout le monde fou, mais je l'étais déjà, alors où était le problème ? Khrouchtchev avait dit quelque chose de similaire au sujet de Soljenitsyne.

Yusef me faisait penser à Harvey Abramowitz, la légende des vendeurs de rue. Notre lien était similaire, quasiment familial. Notre partenariat était source d'un amusement constant, surtout pour nous-mêmes. Traîner ensemble était comme un road trip, avec juste les étoiles et son baratin pour nous conduire au travers de la nuit. Nous traînions autour de nous une bulle d'intimité, ininterrompue quel que soit le terrain que nous traversions.

Nous marchions sur la plage, les franges de son talit battant au vent, Yusef citant la Torah pendant que je jacassais au sujet du Raton Laveur. Nous étions ainsi : deux gars avec les orteils dans le sable, discutant des filles et de Dieu, comme un poème de Rod McKuen ou une chanson des Beach Boys – mais avec un petit côté à la Jonathan Richman ou Leonard Cohen. Avec en plus un rebondissement bizarre, une course à faire, sans laquelle notre mission ne serait pas complète.

Voilà ce que c'était ce soir-là : je devais trouver un livre particulier, et j'avais emmené Yusef au cas où les bouquinistes de cette partie de la ville me donneraient du fil à retordre. Yusef ne parlait pas un mot de Russe – la langue de Brighton Beach – mais il pouvait marchander n'importe quoi jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ce n'était pas exactement une chasse aux poubelles, même si ça n'aurait pas été étonnant vu la femme pour laquelle je menais cette quête : fouillant les bacs à ordures et rôdant dans l'ombre, avec des vibrisses et des yeux phosphorescents. Quand elle avait dit vouloir *Oblovov* en version originale, je

l'avais pris comme un défi personnel – une chance de démontrer mon nez pour les livres, et, par extension, ma virilité et ma volonté.

Mon instinct fut juste. Quant à la compagnie de Yusef, elle ne fut finalement pas nécessaire, mais agréable. Chaque bouquiniste sous la voie du métro aérien avait un *Oblomov* en cyrillique sur sa table, à un prix tellement bas que je dus le négocier à la hausse plutôt que l'inverse.

Je regardai par la fenêtre du train qui me ramenait dans le ventre de la bête avec des raclements de ferraille. Je grignotais des piroshki et des spartak, observant le couché du soleil, et pensant : « Si mon Moi plus jeune me voyait tel que je suis là, il serait vraiment désorienté. »

Je n'avais jamais été une de ces personnes qui grandissent en rêvant de New York. Il n'y avait rien de plus éloigné de mon esprit. C'est pourquoi me retrouver ici et m'y sentir chez moi, avec des amis et un métier, est toujours une drôle de surprise.



## Y is for Yiddish

« VOILÀ UNE COLLECTION INTÉRESSANTE, dit-elle, traitant exclusivement de parasites. C'est centré sur le Soudan, donc tu as beaucoup d'informations sur la tique des hérissons. Des chapitres entiers sur les excréments. »

Puis elle ouvrit un autre livre et commença à lire. Ça me renvoya directement à mon enfance. J'étais époustouflé. « Tu lis le yiddish ? »

« De toute façon mes amis disent que je parle comme ça, de droite à gauche – avec tous les descriptifs à la fin. Les langues sémites sont donc faciles pour moi. En plus, il y avait des huttérites pas très loin de la ferme où j'ai grandi, alors je connaissais déjà un peu d'allemand ancien. »

J'étais émerveillé. Elle était ingérable, ou alors incompréhensible, ou bien les deux à la fois. C'était notre mode normal de fonctionnement : elle partait dans tous les sens, et j'essayais de suivre. Puis nous échangeons les rôles pendant qu'elle fumait ou s'arrêtait pour reprendre son souffle. Cette fois, cependant, je n'étais pas préparé. Du Yiddish arrondi par l'accent sudiste. Je ne m'attendais pas à ça. J'étais momentanément KO.

« Voici le livre que j'ai trouvé la nuit où nous nous sommes

rencontrés. Le *Code typographique de l'Imprimerie nationale* – quelle trouvaille ! Ça a rentabilisé le fait de sortir ce soir-là. » Elle me lança un clin d'œil, pas juste d'un œil mais avec la moitié du visage. Elle bougeait comme une marionnette, avec des gestes tellement exagérés qu'ils menaçaient de démettre un membre ou d'assommer toute personne à portée.

« Tu ne cherchais pas un dictionnaire des différentes nationalités ? Trouvé, chéri ! Burkinabés ? Hmmm ! » Elle tira un post-it d'un tas de cuir. « Je t'en ferais une photocopie. »

Elle se mit en t-shirt. « Il fait chaud ici. »

Par la fenêtre, l'Empire State Building levait un sourcil. Il était éclairé en rouge et vert. La pièce était remplie de tas de livres enveloppés de tissu noir. J'étais cerné. Me voilà donc dans l'ancre du Raton Laveur, l'endroit que j'avais passé une bonne partie de l'année à imaginer. Une échelle roulante connectait un mur entier d'étagères allant du sol au plafond, toutes pleines à craquer de la plus étrange et ésotérique collection que j'aie jamais vue.

Je m'étais inquiété de tant de choses : qu'elle fut une collectionneuse compulsive. Qu'elle fut folle. Qu'elle fut une junkie. Aucune de ces craintes ne s'avéra justifiée. Elle avait la manie d'accumuler les livres, c'est vrai – contre chaque mur, couvrant chaque surface, empilés en colonnes qui supportaient le poids du plafond. Mais à l'exception d'une petite pile posée sur un des feux de la cuisinière, que je déplaçai, il n'y avait rien de dangereux. Ils n'obstruaient pas l'unique passage de la porte d'entrée au canapé, qui faisait aussi office de lit, ni la piste plus étroite qui menait à un bureau surdimensionné. Je suis sévère concernant les collectionneurs compulsifs, et elle avait passé le test.

Quant à son étrangeté, elle était d'une ampleur formidable, mais ni liée à la folie, ni à l'abus de substances. Les toxicos et les fous redoublent d'efforts pour couvrir leurs traces. Ils font tout leur possible pour avoir l'air normaux, ce qui n'était pas du tout son cas à elle. Elle était trop bizarre

pour être sous drogue, et les fous, pour ce que j'en avais vu, étaient trop absorbés par eux-mêmes pour lire le moindre livre.

Pourtant, avec chacun de ses charmes – ou un de ses livres sur dix – apparaissait une nouvelle crainte. Je n'avais pas la certitude qu'elle aimât les hommes. Je n'avais pas la certitude qu'elle fût une femme. Et je ne savais pas si c'était important.

L'excitation me poussait vers elle, mais j'étais rempli d'inquiétude. Je me questionnai sur mes intentions alors même que montait mon envie.

Je l'avais trop idéalisée en esprit, voilà tout. Maintenant je me sentais malhonnête car c'étaient mes fantasmes qui m'avaient en grande partie mené ici. Au lieu de l'accepter comme elle était, je ne pouvais m'empêcher de la comparer à des idées préconçues.

D'un autre côté, son appartement était exactement comme je l'avais imaginé. Et de près, elle était encore plus livresque et attirante que dans mes rêves les plus exagérés. À chacune de mes comparaisons, elle sortait gagnante. J'avais l'impression d'avoir atterri sur une autre planète, mais aussi d'être de retour chez moi après de longues années.

Nous avions prévu d'aller à une fête. Pas exactement une fête de vacances, mais un rassemblement de bouquinistes du coin qui avait lieu chaque année à cette date. Maintenant que le pays tout entier célébrait Noël à la façon des juifs, il y avait trop de monde dans les cinémas ou dans les restaurants chinois. Alors à la place nous nous retrouvions dans n'importe laquelle des librairies fermées.

C'était le tour de Lexicon Devil, grâce à leur rentrée d'argent imprévue. Elle n'était pas due à la vente de livres, mais au fait qu'ils avaient fermé une semaine et loué l'endroit pour le tournage d'un film.

C'est le vrai secret des libraires new-yorkais, la raison pour laquelle les librairies arrivent à survivre ici : elles servent aussi d'accessoires de tournage. Le style librairie à l'ancienne est

très prisé par les films, publicités et photos de mode. Le geek chic est soudainement en vogue dans le milieu hip-hop, aussi. Aucun clip n'est réussi sans un mur de livre en arrière-plan.

Chaque fois que les équipes de cameraman arrivent, c'est jour de fermeture car même le film indépendant le plus fauché paie deux fois plus que le meilleur jour d'ouverture. Parfois il n'est même pas nécessaire de fermer la boutique. Il suffit de louer les livres au mètre cube, et les assistants de production viennent les chercher.

Ces détails de coulisse font pour moi partie intégrante de l'univers des livres. Mais le Raton Laveur était une lectrice, pas une vendeuse, ce qui m'était rudement rappelé à chaque fois que je commençais à me vanter des profits de la journée. Ce n'est pas qu'elle fut dégoûtée par ça ; à l'inverse, je me dégoûtais moi-même en m'entendant parler, me rappelant l'époque à laquelle mes recherches étaient, comme pour elle, purement motivées par l'amour.

Elle ne jugeait pas ; en fait elle semblait assez curieuse du métier. Mais ses questions, au lieu de faire un pont entre nous, menaçaient d'agrandir le fossé. Certaines choses ne peuvent être expliquées, c'est la raison pour laquelle les animaux restent avec ceux de leur propre espèce, et – dans la vente de livre comme dans d'autres batailles – la raison pour laquelle fraterniser avec les civils est mal perçu.

Ce n'est pas qu'une relation de marchand à marchand serait plus simple. Un bouquiniste ayant une vie amoureuse est déjà chose rare ; deux qui seraient heureux en amour, quasiment du jamais vu. Après tout, voilà des personnes qui se battent pour maintenir les romances hors des étagères. Dans le monde des bouquinistes, « mariage » signifie mettre une jaquette plus récente sur une édition originale, ce qui est presque un crime.

Il y avait cependant des exceptions, comme Craig et son ex-employée qui venaient tout juste de célébrer leurs noces d'argent. Ou Richard, la quatrième génération d'une famille

de bouquinistes. Lui et sa compagne tenaient un service de recherche de livres avant qu'internet n'enterre la profession du jour au lendemain.

Et comment oublier Gnarly Marley, dont le copain était actuellement en liberté conditionnelle ?

Ce n'est cependant pas la raison pour laquelle le Raton Laveur et moi ne sommes pas allés à la fête. Nous nous y dirigions, mais étions constamment distraits. Nous nous promenions au travers des rues de plus en plus silencieuses, comme tirés pas un fil invisible. La ville était une jungle, et je marchais aux côtés d'une centrale électrique, pompant de l'énergie nerveuse qui aurait pu être utilisée autrement.

Une chose mène à une autre, en un effet domino. Vous commencez à marcher auprès des rats, puis des pigeons, et vous finissez par croiser – véridique – un dindon sauvage grignotant le feuillage au beau milieu de Columbus Park. De là à l'ancre du Raton Laveur, il n'y avait qu'un pas.

« Qu'est-il arrivé à cette fille qu'on voyait avec toi ? demanda-t-elle. Elle est aussi obsédée par les livres que toi, j'imagine. »

« Pas vraiment », répondis-je, un peu tristement. « Mais nous avons autre chose en commun. »

Le silence dans la pièce était plus bruyant qu'une ambulance. Elle attendait qu'il passe.

« Écoute, c'est dur de défendre mon cas alors que je suis dans un temple de la lecture, sur un canapé en cuir, avec – en gros – un livre juste à côté de moi, lui aussi couvert de cuir. »

Elle sourit malicieusement :

« Reliée cuir. »





NOUS AVONS ATTENDU SOUS LA PLUIE, trempés jusqu'aux os, l'ouverture de bourses aux livres. Nous nous sommes recouverts de suie en vidant des greniers sans aération, dans les pires chaleurs de l'été, éternuant ensuite de petits nuages de poussière pendant une semaine.

Nous avons travaillé côte à côte quelle que soit la saison, et partagé toutes sortes de situations stressantes, du craquage en public à la rupture en privé.

Nous avons combattu les flics, les clients furieux, les dingues de la rue et Piker Paul. Je pensais avoir tout vu. Mais cette caste que je connaissais si bien – les bouquinistes débraillés de New York – était maintenant presque méconnaissable.

Qu'avait mangé Adam au petit déjeuner ? Aucun moyen de le savoir. Sa chemise, et même sa barbe, ne portaient aucune trace de nourriture. Et ce n'était pas la seule chose étrange. Byron restait bouche cousue ; Linebacker Lenny avait pris un bain. Si octobre n'était pas déjà passé, j'aurais pris la scène pour une fête costumée. Gangsta était en costume cravate, Marco fraîchement rasé. Gnarly portait une robe et Mack arborait un sourire.

Craig et sa patronne-devenue-épouse étaient là, Evan et ses enfants aussi, plus les cellules familiales moins traditionnelles constituées des vendeurs plus jeunes qui restaient en bande : les Paper Tigers, les Lexicon Devils et les J de Word Association, Julian et Jerry ND.

Sans oublier les deux R de la rue : Reginald et mon amoureuse sauvage aux yeux rouges. Quand le fils cadet d'Evan coinça son frisbee dans un arbre, elle grimpa au tronc sans hésiter.

Parfois vous ne vous rendez pas compte du temps que vous avez passé dans le noir. Puis la rame émerge du tunnel, soudainement noyée de lumière. Vous allez toujours au même endroit avec les mêmes passagers, mais vous changez de vitesse, passant de la rage meurtrière à une humeur légère, avec une chanson dans la tête et une vue à couper le souffle. C'est ainsi que je me sentais, et pas uniquement parce que je sortais avec le Raton Laveur. Les pingouins aussi me font cet effet.

Les animaux faisaient ressortir les côtés les plus légers de chacun. Les couches de stress fondirent lorsque nous tournâmes au coin de la rue pour apercevoir Marcus la Carcasse avec un troupeau d'alpagas, puis Mary et un rhinocéros se fixant du regard, essayant de s'intimider l'un l'autre. Quel meilleur endroit que le zoo du Bronx pour un regroupement de bouquinistes ?

C'était le plus grand rassemblement d'individus de notre espèce depuis la convention de l'ABAA l'année précédente, ce qui rendait Byron excessivement fier. Quand il reprenait le contrôle de lui-même, il faisait des tentatives de discours, montrant de l'émotion peut-être pour la première fois de sa vie. Des livres étaient cités dans son charabia – impossible de faire autrement avec Byron – mais ils étaient secondaires au sujet principal : Luci, son amoureuse, que la plupart d'entre nous rencontraient pour la première fois.

Nous avons été légèrement sceptiques : après tout, c'était

une civile. Leur romance avait commencé dix ans plus tôt quand Byron lui avait vendu un livre dans la rue. C'était étrange, car JJ avait rencontré son ex-copine de la même manière. Non seulement en lui vendant un livre dans la rue, mais exactement le même : *La Mort dans l'âme* de Sartre. Un simple coup d'œil à JJ et vous comprendrez comment s'est terminée cette histoire.

Mais après tout, l'épilogue n'est peut-être pas à mettre sur le compte de Sartre. Byron avait l'air tout sauf brisé. Sans faire dans les clichés, il paraissait comblé. Nous ne l'avions jamais vu autrement que comme le second d'Adam, il était donc surprenant de le voir jouer un autre rôle, pour changer. Auprès de Luci il semblait différent – plus doux, humble et gentil. Chez les bouquinistes, les partenariats ratés étaient la norme. Une collaboration réussie sortait immédiatement du lot.

Leurs amis se mélangeaient moins naturellement. Depuis ma dernière visite chez les ultra-orthodoxes de ma famille, je n'avais plus vu une pièce aussi divisée, les hommes et les femmes collés à des murs opposés. Un grondement se fit entendre lorsque notre côté s'aperçut des changements dans la liste des discours, les barbes étant les seules à avoir été raccourcies. Bien sûr, les bouquinistes sont trop bavards, mais ce n'était pas là un problème de temps limité, juste une question de goût – une différence d'opinion qui menaçait de briser le couple que nous étions venus célébrer.

On demanda à Craig de rester bref, et le toast d'Adam fut complètement enlevé. Il en était naturellement blessé. Le passage qu'il avait choisi de lire – tiré d'une histoire de Paul Bowles – était perçu comme trop risqué.

Mais apparemment l'injure n'était pas suffisante. Une chose commune aux bouquinistes est la liste des livres qu'ils détestent, avec *Le Prophète* et *L'Alchimiste* en bonne place. Ce furent des extraits de ces livres que les amies de Luci choisirent de réciter avec émotion, inconscientes de la réaction

que cela allait provoquer. La moitié des barbus devinrent rouges comme s'ils avaient reçu une claque. Les autres rougirent aussi, essayant désespérément de ne pas éclater de rire.

JJ prit le rôle inhabituel du conciliateur, brisant la glace. Il entra sur la piste de danse dès que Byron et Luci furent déclarés mari et femme. Car c'est ce à quoi nous étions venus assister, si vous ne l'aviez pas encore deviné. Le gâteau était une réplique de *Vie et Destin* de Vassili Grossman dans sa rare jaquette originale, avec le prix de vente intact. Ils le découpèrent ensemble, en enlevant les rabats en faux mylar.

Les deux parties de la foule se tinrent bientôt par la main. Voir un bouquiniste sincèrement heureux facilitait aux barbus la tâche d'ignorer les détails gênants, surtout qu'une centaine de femmes les lorgnaient de l'autre côté de la pièce, pressées de danser. Plus qu'une trouvaille inhabituelle, c'était un événement unique dans une vie.

J'avais de tendres sentiments non seulement pour les mariés, mais pour la salle entière. Lors d'une récente réunion de famille, mes cousins m'avaient tiré à part pour me rappeler que les ratons laveurs n'étaient pas casher, même ceux qui parlaient yiddish. Comparez ça avec l'accueil chaleureux et sans réserve qu'elle reçut ici. Les bouquinistes ne sont pas réputés pour leurs bonnes manières, et pourtant ils lui permirent de se sentir totalement bienvenue au sein de la bande. Leur gentillesse renforçait mon sentiment qu'ils étaient maintenant mes véritables proches, cette belle famille acharnée et autoritaire qu'il faudrait plus d'une vie entière pour décrire correctement.

« Tu leur a amené quoi comme cadeau de mariage, demanda-t-elle, des lunettes ? Un extincteur ? Un couvre-livre ? »

« Pas loin – un box de stockage. »

« Lis-moi », murmura-t-elle à mon oreille.

Nous rentrâmes par le train de la ligne 5. Il était encore temps pour un dernier arrêt, histoire d'achever notre folle journée. De Grand Central, nous étions à deux pas de Gotham

Book Mart, où les bacs n'avaient pas encore été rentrés pour la nuit.

Franny était là, avec son air amusé. La ville semblait presque insupportablement adorable et mettait son visage en valeur. Le rugissement s'était adouci en un ronronnement, et les lumières brillaient comme les dernières braises d'un feu de camp.

Je lui demandai : « As-tu trouvé le sens de la vie ici, dans les bacs à un dollar ? »

C'était une blague qui aurait dû tomber à plat. Mais Franny me surprit.

« Oui », me répondit-elle avec un sourire énigmatique. « En effet, je l'ai trouvé. »



**Aaron Cometbus** ne correspond pas au stéréotype du bouquiniste. Bien que négligé et irritable, il donne plus l'air d'un voleur à l'étalage ou d'un homme de ménage que d'un boutiquier éclairé. Il vit à New York mais conserve la folie et l'irrévérence de son état d'origine, la Californie. Depuis 1981, il publie le fanzine *Cometbus* et écrit romans, poésie, chansons et autres écrits. Si les honneurs mettent du temps à arriver, il possède déjà le plus glorieux des titres : un sandwich à son nom.

## **Vous pouvez lire en français**

- *Le Retour à la terre*, Demain les flammes, 2020.
- *Double Duce*, Demain les flammes, 2020 (titre en cours de traduction).
- *Déviations*, recueil de 32 nouvelles, Corde Raide, 2008.  
Intègre :
  - *Instantanés*, Small Budget Productions, 2001.
  - *En dépit de tout*, Small Budget Productions, 1997.
- « Anarchy in the Archives! », *Demain les flammes*, n° 3, 2018.
- « Entretien avec Aaron Cometbus », *Plus que des mots*, n° 10, 2012.

## **À paraître**

- *En Chine avec Green Day ?!!* traduction et édition par Chat Chuffit en 2013. Réédition par Tahin Party en janvier 2021.
  - « Punk. L'histoire d'un fanzine qui a changé le monde », *Demain les flammes*, n° 5, 2021.
- *Poste restante*, Demain les flammes, 2021.
- *La Solitude du chandelier électrique*, Demain les flammes, 2021.

## Tahin Party c'est aussi

- *Qui sème le vent récolte la tapette*
- *Guide d'autodéfence numérique*
- *On est toujours là ! Cinquièmes rencontres nationales des luttes des immigrations*
  - *Burkina Faso 2011. Chronique d'un mouvement social*
  - *Femmes en flagrant délit d'indépendance*
  - *¡Duro Compañer@s! Oaxaca 2006 Récits d'une insurrection mexicaine*
  - *L'or nègre*
  - *Avorter. Histoires des luttes et des conditions d'avortement des années 1960 à aujourd'hui*
    - *Pour l'abolition de l'enfance*
    - *Un génocide sans importance. La France et le Vatican au Rwanda*
    - *L'égalité animale expliquée aux humain-es*
    - *Insoumission à l'école obligatoire*
    - *Pourquoi faudrait-il punir ? Sur l'abolition du système pénal*

Et des formats numériques en plus sur [tahin-party.org](http://tahin-party.org)



## **TAHIN PARTY** [ طين تارتس ]

n.f. (de *tahin* 100% sésame, et *party*, insouciance occidentale)

**1. Soc.** Édition érémiophile. **2. Pol.**

La nature n'existe pas. **3. Hist.**

Trahir ses pairs ; renoncer à ses privilèges ? **4. Biol.** Moins de

souffrance. **5. Géopol.** Le reste du monde s'invite à la fête.

Aaron Cometbus, auteur et éditeur incontournable de fanzines américains, nous emmène dans le plus obscur, le plus revêché des milieux "underground", celui des bouquinistes new-yorkais. A travers ce nouveau vagabondage, suivons-le parmi ces collectionneurs et collectionneuses acharnés de livres improbables, personnages truculents et hors du temps : vendeurs de rue, lecteurs compulsifs, pirates de vide-grenier, clochards célestes, receleurs et autres voleurs à l'étalage... Mais au delà d'une profession avec ses codes et ses pratiques, Cometbus décrit une ville, New York et ses cicatrices, traces d'époques révolues.



Ethnographie tendre et mordante du milieu des bouquinistes et carnet de voyage urbain, UN BESTIAIRE DE BOUQUINISTES est un manifeste célébrant la rêverie et le décalage comme armes de combat.